Les Temps Modernes

2e année REVUE MENSUELLE n° 20

Mai 1947



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 60 Fr. - Étranger : 70 Fr.

TARIFS D'ABONNEMENT

	France et Empire	Union Postale	Autres Pays
Six Mois :	325 Fr.	350 Fr.	370 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 4 Fr. 50

Les Temps Modernes

MYTHE CONTRE MYTHE

Il convient de remercier l'actuel Parlement français. Il s'est si évidemment montré impuissant malgré sa prétendue souveraineté, qu'on peut le critiquer sans craindre d'être taxé d'antiparlementarisme ou accusé de manquer au respect de la démocratie. Évidemment la critique de l'Assemblée nationale semble être le fait du gaullisme et certains pourraient y supposer des arrière-pensées. Mais justement on voudrait montrer que cette opposition entre de Gaulle et les partis est assez équivoque et que le dilemme : ou de Gaulle, ou les partis actuels est plus apparent que réel. Leur concurrence, quoi qu'ils en disent, est beaucoup plus concurrence de personnel et de clientèle que de doctrine. Elle est certes importante, mais elle cache plus qu'elle ne dévoile notre véritable condition politique. On voudrait dégager ici la signification des compétitions parlementaires d'aujourd'hui, non pour discréditer le parlementarisme libéral, mais au contraire en son nom, et, puisqu'il ne souffre ni mystères ni hypocrisie, on voudrait détruire quelques mythes et appeler les choses par leur nom.

*
* *

Le rôle d'une assemblée est pour le moins de contrôler les actes du gouvernement. L'Assemblée nationale actuelle n'en fait rien et vient de prouver clairement qu'elle n'en veut rien faire. La France mène une guerre coloniale, larvée depuis longtemps, ouverte depuis quatre mois, et les députés ont commencé par n'en jamais discuter que furtivement : le débat sur la politique française en Indochine a été renvoyé un grand nombre de fois sous des prétextes divers et parfois sans prétexte du tout; personne n'a jamais vraiment protesté. Fin mars, il a bien fallu l'ouvrir; mais il s'est déroulé dans des conditions

telles qu'avec l'accord implicite de tous il est toujours resté à côté de la question. Les groupes ont tous mimé des oppositions factices afin de masquer les oppositions véritables ou plutôt pour ne pas avoir à s'opposer vraiment et clairement.

Pourquoi refusent-ils de contrôler? Il n'y a d'ailleurs pas toujours refus caractérisé comme dernièrement à propos de l'Indochine. Le cas général est plutôt la simple absence de contrôle et comme une ignorance naïve du rôle d'une assemblée. De là une sorte d'agitation brouillonne, car tout de même il faut bien faire quelque chose. Mais cette agitation n'est pas vraiment naïve, elle est de mauvaise foi : les parlementaires ont de temps en temps conscience de leur désordre, l'attribuent à des causes extérieures et se prennent comiquement à regretter de ne pouvoir assurer un contrôle qu'au fond ils ne veulent pas exercer. On explique souvent cette démission par l'absence d'opposition véritable, les votes sans conséquence ou inconséquents, la présence de presque tous les partis au gouvernement, etc... En réalité, il s'agit là de manifestations secondaires qui nuancent la démission du parlement mais ne l'expliquent pas pour autant.

On dira peut-être que la carence ne date pas d'aujourd'hui. La Chambre et le Sénat d'avant-guerre étaient déjà des caricatures de Parlement. Admettons-le, mais ce n'était sûrement pas pour les mêmes raisons. Ce qu'on reprochait au Parlement de la IIIe République, c'était au contraire une volonté excessive de contrôle qui abrégeait la vie des ministères (il est banal de remarquer que depuis la Libération aucune équipe ministérielle ne s'est trouvée en minorité) et qui paralysait les affaires publiques. C'est pourquoi la critique du Parlement d'avant-guerre tournait rapidement à la critique du parlementarisme lui-même : condamnant l'excès du contrôle, on condamnait bientôt le contrôle même du gouvernement par les élus du peuple. Aujourd'hui au contraire s'il y a encore paralysie, un spectateur des séances de la Chambre ne soutiendrait pas sans rire que la cause en est la même. La politique du gouvernement est toujours fixée en dehors de l'Assemblée et les députés n'y changent rien.

Peut-être suffirait-il d'ajouter un mot pour obtenir l'explication cherchée? La politique du gouvernement est toujours

fixée hors du Parlement et les députés n'y *peuvent* rien changer. Aujourd'hui, dira-t-on, les données du problème politique ne se trouvent pas entre les mains des parlementaires : elles sont, pour la politique intérieure, entre les mains des syndicalistes ouvriers ou des patrons, pour la politique extérieure, entre celles des grandes puissances comme l'U.R.S.S. ou les États-Unis; plus généralement et plus précisément, il n'y aurait plus de problèmes, plus de discussions politiques, mais des difficultés économiques d'une part et un rapport de forces entre États étrangers d'autre part.

En vérité cela n'explique rien du tout. Que les données des problèmes se trouvent en dehors de l'Assemblée, rien de plus naturel et de plus constant. Quel que soit le type de régime parlementaire qu'on considère, et que le Parlement contrôle un exécutif distinct de lui ou que ce dernier lui soit entièrement subordonné, autrement dit que les députés orientent ou gouvernent eux-mêmes, de toute façon ils trouvent posés les problèmes qu'ils ont à résoudre, les problèmes leur sont antérieurs, existent sans eux. Dans tous les régimes, la raison d'être d'un gouvernement est de résoudre des problèmes dont il n'a pas lui-même choisi les données et ce qui vaut pour le gouvernement vaut à fortiori pour l'organisme qui le surveille. Le tort de la IIIe République était justement de masquer les problèmes réels qui naissent des faits par des problèmes de technique politique, qui naissaient du mode de contrôle. Un problème purement parlementaire se surajoutait aux problèmes véritables et finissait par les dissimuler en exigeant une solution préalable. Tel était d'abord le sens des crises ministérielles. Les partis se sont constitués pour parer à ce défaut. Leur développement à l'extérieur, leur cristallisation à l'intérieur du Parlement ont réduit ce qu'il y avait d'artificiel dans les épisodes quotidiens de la vie politique. Par le fait qu'ils débordent l'enceinte parlementaire ils ramènent les problèmes intérieurs de l'Assemblée à leur juste dimension, et d'autre part leur masse simplifie le jeu des majorités et, en restreignant le nombre des combinaisons possibles, dépasse le machiavélisme formel des vieux parlementaires libéraux. Certes, sous

leur forme actuelle du moins, ils offrent en compensation des inconvénients graves. On leur reproche fréquemment de stériliser la vie parlementaire; en somme ils iraient trop loin : leur appareil extérieur pesant trop lourdement sur l'Assemblée lui ôterait cette indépendance indispensable à sa fonction. Ainsi le problème général du parlementarisme tiendrait en ceci que le contrôle, s'il est libre, s'embarrasse lui-même et s'éloigne artificiellement de ce qu'il devrait joindre au plus près, mais qu'à vouloir corriger ce défaut on risque de supprimer le contrôle lui-même. Toute assemblée se trouve devant un dilemme : voulant résoudre les vrais problèmes, elle commence par en poser d'autres qui les lui cachent, mais si on lui ôte cette faculté de création politique (au sens où l'on parle de création poétique), on lui ôte du même coup toute chance de faire quoi que ce soit.

Si ces remarques voulaient être des critiques, ce seraient des critiques puériles. Tout régime qui refuse l'arbitraire est paradoxal et toujours menacé par l'excès du pouvoir ou l'excès du contrôle. Son problème est en effet d'imposer des conditions à la lutte pour le pouvoir et à l'exercice du pouvoir [1] et l'équilibre entre l'efficacité gouvernementale et l'efficacité du contrôle— toute diminution de l'une ou de l'autre donnant naissance à une forme particulière d'arbitraire — est difficile à trouver et, quand il est atteint, toujours instable. Cela même n'est pas un argument contre le régime parlementaire, ou ne pourrait en devenir un que si l'on pouvait concevoir une société sans État. Dans la perspective d'un « dépérissement » de l'État, le contrôle perdrait son sens en même temps que le pouvoir. Hors de cette perspective, — dont nous n'avons pas à discuter ici la légitimité, — il n'y a de régime libéral que par l'équilibre du pouvoir et du contrôle. Cet équilibre est aujourd'hui rompu dans le sens de l'inefficacité du contrôle. Les débats parlementaires actuels sont des conversations politiques, rien de plus.

C'est peut-être, dira-t-on, que l'objet des délibérations est

1. Quelle que soit l'idée qu'on se fait de l'origine et de la nature du pouvoir. Ces réflexions sont indépendantes de toute philosophie de l'histoire. Elles ne plaident ni pour ni contre l'une ou l'autre.

d'avance soustrait aux délibérations. Non seulement les données des problèmes seraient, comme il est normal, extérieures à l'Assemblée, mais encore les solutions interviendraient en dehors d'elle; elle ne pourrait que les sanctionner. Avant même que s'ouvre une discussion, l'issue aujourd'hui en est certaine et cela donne aux discours qui font semblant de l'ignorer ce style dérisoire et prudhommesque dans lequel excellent MM. Bidault et Ramadier.

Mais pourquoi la solution semble-t-elle donnée d'avance? Tout d'abord le déroulement des faits paraît hors de la portée des parlementaires : en politique extérieure par exemple, la position de la France dans le monde ne dépend pas d'eux; ils n'ont pas d'action non plus sur la situation économique. Dans ces conditions ils sont peut-être ridicules quand ils font mine d'ignorer leur impuissance et jouent les importants, mais on ne peut leur reprocher autre chose et somme toute cette pudeur est bien naturelle. Leur propre ridicule, qu'ils perçoivent de temps en temps, est leur plus subtile défense : nous sommes ridicules, mais nous n'y pouvons rien, semblent-ils dire; laissez-nous donc en paix.

En réalité, que veut dire : les solutions sont données d'avance? Certains rapports de fait existent contre lesquels on ne peut rien; c'est bien exact, mais par là même, ils deviennent les données à partir desquelles on peut essayer d'agir, ils ne remplacent la décision que si l'on décide de s'en tenir là. C'est précisément à quoi l'on n'est jamais obligé. Ce qui est vrai, c'est que, si l'on ne se pose que de faux problèmes, ou des problèmes dépassés, les faits ont déjà répondu à la question, ou plus exactement ils l'ont éliminée, et il ne reste plus alors qu'à se résigner tristement ou à protester avec grandiloquence contre l'injustice du sort et contre l'incompréhension des maîtres du monde. Par exemple, si les Français ne veulent pas imaginer envers l'Allemagne une autre politique que celle qu'ils n'ont pas su mener en 1918 lorsqu'ils en avaient peut-être les moyens, ils n'auront bientôt plus qu'à constater avec une satisfaction hargneuse que les choses se décident sans eux. Mais c'est alors eux-mêmes qui se condamnent à l'impuissance. Ils présentent

comme une destinée imposée du dehors un jeu de forces qu'ils auraient pu modifier si seulement ils avaient cherché à le comprendre et l'avaient traité comme situation de départ pour une politique nouvelle. On pourra donc tant qu'on voudra analyser la situation objective, montrer que la France ne joue plus dans le monde le même rôle qu'avant 1939, on ne conclura jamais à l'impossibilité d'une politique française efficace que si on l'a d'abord voulu. De même en ce qui concerne la politique économique : l'action des syndicats, les rapports entre les diverses catégories de producteurs échappent au contrôle du Parlement, mais précisément choisir dans ces conditions une politique abstraite qui ne tient pas compte de ces faits, et qui, en conséquence, n'aboutit à rien, puis quand elle a échoué, s'étonner de cet échec, c'est en réalité avouer qu'on ne veut rien faire et démissionner de plein gré.

Le contrôle véritable que nos parlementaires pourraient assurer est le seul qu'ils se refusent à exercer. Il consisterait à obliger le gouvernement (et d'abord le Parlement lui-même) à partir de la situation présente pour définir et mener une politique qui prenne cette situation comme un point de départ et non comme un obstacle, comme une donnée à utiliser et non comme une solution; car peu importe qu'on la rejette, qu'on s'y résigne ou qu'on l'approuve, dans tous les cas elle bouche l'horizon si précisément on commence par décider d'en faire le terme et non le point d'appui de l'action. Les partis sont tacitement d'accord pour ne pas poser les questions vraies et ne pas agir. C'est là la raison de ces curieuses unanimités que l'on constate souvent à l'Assemblée : tous les partis votent un projet en lui donnant chacun un sens différent, applaudissent le même discours en se regardant d'un air de défi. Fausse unanimité en un sens : chacun se prévaut de la signification particulière qu'il attache à son vote; mais aussi unanimité véritable et plus significative que ces adversaires de pacotille ne le pensent : les uns et les autres prennent le déclin du libéralisme classique comme un fait indépassable et immuable; qu'ils le regrettent ou qu'ils s'en réjouissent, ils attestent par leur attitude qu'ils ont également perdu le sens

de la décision et le sens de l'action. Chaque parti vote avec discipline et sans conviction véritable : il ne semble croire qu'à la responsabilité des autres; d'une part nous ne pouvons rien faire et d'autre part c'est la faute des autres, semblent-ils dire. Mais il est contradictoire de considérer la situation à la fois comme voulue (par les autres) et comme intouchable. Si ce qui est a été voulu, on peut vouloir autre chose, et si ce qui est résulte du cours des choses, alors il est absurde de s'en plaindre, il faut essayer d'en tenir compte pour aller plus loin. Se retirer du jeu et s'excuser sur la méchanceté des autres, cette attitude équivoque est celle des enfants boudeurs.

*
* *

Ce n'est pas en dehors du Parlement, mais en lui, qu'il faut chercher la raison de son impuissance. On invoque alors l'existence des partis, dont nous parlions tout à l'heure. Si les parlementaires se trouvent dessaisis du pouvoir qu'ils devraient exercer, c'est, dit-on, au profit des partis dont ils sont membres et qui les annihilent en tant que députés, et on se lance alors contre ces partis chargés de tous les péchés dans les diatribes habituelles depuis quelque temps. Ils préexistent à l'Assemblée et le rapport de leurs forces détermine les solutions — ou les compromis — que les parlementaires doivent se contenter d'entériner. Tentons de préciser ce qu'il faut raisonnablement reprocher aux partis et qui est assez différent de ce qu'on leur reproche d'ordinaire.

Il est inutile de chercher une critique claire dans les discours de leur plus illustre contempteur. Le général de Gaulle, quoi qu'il en dise, ne « critique » pas les partis; il se contente de proclamer en termes généraux son opposition au régime des partis : il ne veut pas en être, mais il s'inquiète, cet homme, de leur action. A leur tour, toujours dans le vague, les partis s'inquiètent de lui; on tourne en rond et les mythes naissent. Certes, de Gaulle entend motiver son opposition : la situation n'est pas bonne, les partis sont au pouvoir, ils en sont responsables; qu'ils se réforment donc ou cèdent la

place. Voilà une « idée-force », mais où il y a malheureusement plus de force que d'idée, car il faudrait préciser ce qui dans la structure des partis fonde leur responsabilité et surtout poser à partir de là le problème politique, au lieu d'opposer simplement à des résultats, sans doute pitoyables, une image confuse de ce qui aurait pu être si l'on avait été écouté. Ce qu'on appelle le programme de de Gaulle n'est en effet qu'un ensemble de vœux qui supposent le retour à une situation dépassée — sans doute par une habitude de militaire il semble se penser comme chef de gouvernement en disponibilité — et qui au surplus servent surtout à justifier une opposition plus personnelle qu'idéologique. De Gaulle ne dit pas : leurs idées et leurs méthodes ont fait faillite, aux miennes de les remplacer. De Gaulle dit : « ils » n'ont pas réussi, à moi de tenter de faire mieux. On ne veut pas affirmer par là qu'il vise le pouvoir personnel, comme le prétendent les mythologues — c'est possible, nous n'en savons rien — mais simpleplement qu'il conçoit la politique comme un jeu d'hommes ou de groupes dont les idées importent moins que la présence, les liaisons ou les oppositions. En ce sens, il est beaucoup plus proche qu'il ne l'imagine de ses adversaires partisans et c'est pourquoi la critique que nous allons adresser aux partis le vise tout autant qu'eux.

Les partis, on le répète souvent et c'est exact, ont ôté toute efficacité au Parlement en se constituant en totalités closes. Leurs membres, au lieu de définir leur position en fonction des problèmes qui se posent à eux, font l'inverse : leur position est fixée d'avance et les événements ne peuvent la modifier parce qu'elle est choisie indépendamment de ce qui peut arriver. Chacun ne pense qu'à l'autre et le système tout entier se fige aussitôt. Ce qui par exemple caractérise les communistes en face du M.R.P., c'est une opposition vide, nominale. Il peut bien en exister une autre, plus substantielle, mais elle ne vient qu'en second lieu, comme une justification de la première, et c'est ainsi que des thèmes à l'origine valables, l'antifascisme, le pouvoir des assemblées élues, le respect des libertés dégénèrent en slogans de propagande. Pour maintenir l'im-

perméabilité à laquelle ils tiennent plus qu'à aucune idée, les uns et les autres se constituent en corps compacts. Tout ceci est connu mais il faudrait l'expliquer.

On l'explique d'ordinaire en prêtant de ténébreux desseins aux états-majors des partis, et plus spécialement à celui du parti communiste. Bien souvent, critiquer les partis revient à critiquer le parti communiste et à expliquer l'attitude des autres par son impérialisme partisan. Ce qui est vrai, c'est que chaque parti cherche à avoir un jour le pouvoir pour lui seul et est amené par là à duper doublement ses partenaires : d'abord dans l'Assemblée en feignant d'accepter le partage d'un pouvoir qu'au fond il ne conçoit qu'indivis, ensuite au gouvernement en utilisant à ses fins propres le pouvoir qu'on lui accorde. Mais il est parfaitement normal qu'un parti se propose d'exercer le pouvoir selon ses propres idées et par suite n'accepte de collaboration gouvernementale qu'avec ceux qui les partagent ou qui du moins acceptent certaines d'entre elles. La lutte politique, qui en résulte, ne date pas d'aujourd'hui et la vie politique n'est pas une idylle. La source des difficultés actuelles n'est pas dans cette compétition; elle est plutôt dans ce qui en fausse le déroulement normal. *Les partis ne s'opposent pas selon ce qu'ils sont. Ils ne s'opposent que par des mythes grâce auxquels ils esquivent les prises de position qui les sépareraient vraiment.*

S'ils n'expriment pas clairement ce qui les oppose, c'est, dira-t-on, qu'il faut bien former un gouvernement. Sans doute, mais un accord n'est pas forcément un compromis. Le compromis a ceci de particulier qu'il ne suppose pas l'accord sur un minimum d'idées communes, mais seulement un léger gauchissement des thèses de chacun. Le gouvernement de compromis s'établit sur des positions qui ne sont celles de personne.

De là viennent et l'inefficacité du gouvernement et l'impuissance du Parlement. La première conséquence est assez évidente pour qu'on n'insiste pas, et c'est la seconde qui nous intéresse ici. Logiques avec eux-mêmes, les députés devraient immédiatement renverser un gouvernement que tous désapprouvent; mais ayant une fois accepté le compromis, ils n'ont

plus de raison pour voter contre : puisqu'ils ont consenti à mettre entre parenthèses leurs idées, sans conclure aucun pacte précis et sans mentionner de programme minimum, ils ne disposent d'aucun critère pour reconnaître qu'ils sont trahis. Et si d'ailleurs ils se décidaient à le faire, comment voudraient-ils reprendre leur liberté et leurs idées puisqu'ils ont consenti en principe à les aliéner et qu'ils sont prêts à recommencer? Pourquoi ouvrir une crise, si c'est pour refaire ensuite le même ministère? demande-t-on avec naïveté. On ne peut mieux dire qu'au fond on ne veut rien changer [1]. Ainsi les représentants du peuple sont-ils toujours ballottés entre l'approbation et la désapprobation, leurs votes sont, plutôt que des votes pour ou contre, des abstentions tantôt indifférentes, tantôt boudeuses. L'abstention communiste à la fin du débat sur l'Indochine est un cas limite, mais ce n'est pas la première fois qu'un parti s'arrange pour ôter lui-même toute signification à son vote. Élus pour contrôler et orienter l'action du gouvernement, ils finissent par ne plus même pouvoir approuver des ministres qu'ils portent au pouvoir en rechignant.

La cause de l'impuissance du Parlement réside donc dans les compromis que ses membres passent entre eux. Mais pourquoi ces compromis? Pourquoi ceux qui le peuvent ne cherchent-ils pas des accords véritables et féconds? Peut-être avons-nous eu tort tout à l'heure de ne pas croire à la profondeur des divisions partisanes? Les compromis, a-t-on dit souvent, sont inévitables entre gens qui n'ont pas une idée importante en commun. Or les partis sont divisés sur toutes les questions capitales et cette division est d'autant plus profonde qu'elle dépasse le cadre français et s'étend au monde entier. Si l'explication était suffisante, il serait absurde de rendre responsables les partis comme partis, ils auraient raison de soupçonner, dans les critiques qu'on leur adresse, beaucoup de mauvaise foi et d'y voir une tentative masquée pour étouffer dans l'arbitraire toute discussion du grand problème mondial. En réalité,

1. Il n'est pas sûr que les récents événements modifient vraiment la situation ou que le régime des compromis disparaisse avec les ministres communistes.

ce qu'il faut leur reprocher, c'est de subir cette division du monde. Ils s'y reposent, l'acceptent comme un alibi, et non comme une donnée à partir de laquelle on pourrait essayer de définir une politique cohérente qui puisse rallier une majorité. Les Français ne peuvent se mettre d'accord; peut-être, mais sur quoi se mettraient-ils d'accord puisqu'on ne leur propose rien? On dit que le monde est coupé en deux, et avec lui la France. Mais ce n'est qu'une métaphore. Il vaudrait mieux dire que la situation mondiale exige une décision et que peut-être ceux qui imagineraient, entre le choix de l'Amérique et le choix de l'U.R.S.S., une solution positive et originale, ne seraient pas suivis par une majorité suffisante. Mais on n'en sait rien, car, malgré les apparences, personne ne propose vraiment aux Français de décider, c'est-à-dire non seulement de rejeter quelque chose, mais aussi de vouloir quelque chose. Actuellement les partis ne se différencient pas par des choix opposés, mais par de simples velléités; ils ne sont pas les uns d'un côté, les autres de l'autre, ce qui au moins rendrait claire la situation, ils sont dans le même marais, hésitent de la même façon et, s'ils prétendent parfois le contraire, comme font les communistes ou les républicains populaires, c'est plutôt pour mériter le nom de partis, pour justifier leurs étiquettes, que pour entamer une vraie lutte politique. Ils sont comme des enfants qui se disputent constamment mais ne peuvent se quitter et jouent toujours ensemble; s'ils se séparent un temps ce n'est que pour bouder.

On objectera : les communistes sont tournés vers l'U.R.S.S., les autres vers les Anglo-Saxons, voilà une opposition bien claire. Mais cela n'est pas vrai de la façon dont on le dit. S'ils se tournent vers l'un ou l'autre des grands antagonistes, c'est encore comme les enfants attendent des grandes personnes la solution de leurs débats. Le fossé qu'ils croient voir entre eux, ils espèrent que les Russes ou les Américains viendront le combler en éliminant leurs adversaires. Ils se contentent pour l'instant d'attendre, ils s'observent, comme des coureurs cyclistes qui font du « sur place », et, devant les difficultés qui réclament des solutions, toute leur tactique consiste à trouver

les compromis qui, en esquivant les problèmes, font durer l'attente. Ainsi ne s'opposent-ils qu'en apparence, au fond ils sont bien d'accord, tout comme les plateaux également chargés d'une balance. Toute leur astuce consiste à faire croire qu'ils choisissent quand en réalité ils se gardent bien de le faire. Choisir, c'est en effet courir un risque, et tous y répugnent; ils ont seulement choisi d'attendre le succès de tel ou tel puissant de ce monde, ils ont parié sur des chevaux différents et toute la France est dans les tribunes; comme la course est longue, on peut dormir en attendant la fin; tout au plus, comme les mauvais coucheurs, échangera-t-on quelques injures sans même s'éveiller.

Si l'on parle tant aujourd'hui d'une division de la France en deux camps opposés, c'est peut-être que certains ont intérêt à prétendre qu'elle existe, afin de se présenter en « rassembleurs » des Français dispersés. Observons que, si la division était réelle, le rassembleur ne saurait être écouté. Son discours ne s'entend que si la division est mythique, factice, si le choix s'impose mais n'est pas encore fait, et si le malaise politique vient de divisions illusoires. Le général de Gaulle n'a une chance que si les maux qu'il dénonce sont imaginaires. Il perpétue le mal en se trompant sur le remède : alors qu'il s'agit de choisir enfin au lieu d'attendre d'y être forcé, alors qu'il s'agit, de renoncer à de vaines querelles pour en venir aux querelles justifiées, aux luttes sensées, et de prendre enfin conscience grâce à elles de notre véritable condition politique, il suggère, comme les autres, de camoufler la situation, de reculer le moment du choix, il propose à son tour aux dormeurs que nous sommes une position qu'il croit moins incommode. Traiter comme réelle une division qui est mythique, traiter comme superficielles et mythiques des divergences qui seraient parfaitement réelles, si seulement les problèmes étaient clairement posés, et pour finir recommander une unité du type miraculeux, obtenue par simple démission de la volonté politique et sans aucun programme, tels sont les procédés de la propagande gaulliste; ils ne diffèrent guère de ceux des partis qu'elle condamne.

C'est donc la mythologie qu'il faut critiquer dans les partis et non pas leur « monolithisme » ou leur volonté de puissance

ou les prétendues « divisions » qu'ils n'assument pas franchement. C'est elle qui fausse toute la vie politique. Elle permet de jouer les oppositions en se gardant bien de les réaliser : c'est ainsi que le M.R.P. devient « la Réaction », que de Gaulle devient Boulanger, que les communistes deviennent des « fascistes », sans que, bien entendu, personne ne tire de ces exercices verbaux aucune conséquence rigoureuse. C'est ainsi qu'une étroite connivence dont chacun a honte est pathétiquement présentée comme lutte politique. Les partis prennent leurs désirs pour des réalités, mais n'agissant que dans l'imaginaire, et ne faisant de gestes que symboliques, ils laissent une impression d'infantilisme. Il est difficile d'exprimer autrement le souvenir que garde un spectateur du débat sur l'Indochine.

Nous avons déjà dit avec quelle répugnance l'Assemblée avait abordé un problème dont l'importance allait peut-être l'obliger à cesser de jouer, à engager un débat, à prendre des décisions fermes. C'est qu'ici il n'y avait plus moyen de prétendre, comme en bien d'autres cas, que les données de la question et les solutions possibles échappaient au Parlement français; certes l'Indochine est aussi le théâtre d'intrigues internationales, mais elle est d'abord celui d'une guerre franco-vietnamienne et le champ des initiatives françaises est assez large pour qu'il nous soit difficile d'éluder nos responsabilités. C'est cependant ce qu'on a essayé de faire et les incidents violents, les chahuts, les suspensions de séance des trois premiers jours n'ont pas eu d'autre sens. MM. P. André, Viollette, Reynaud ont préféré mettre en cause les communistes, — dont la position dans cette affaire était bien vague et l'anti-colonialisme tout verbal, puisque leurs ministres restaient solidaires de la politique gouvernementale, — plutôt que de prendre position pour leur compte. Ils ont bien dit qu'on ne doit pas traiter avec le Viet-Minh et qu'il faut maintenir la présence française en Indochine. Mais cela ne signifie rien si l'on recule devant les conséquences. Peut-être M. Reynaud les accepterait-il, mais tout de même il a donné beaucoup plus de soins à la mythologie anticommuniste qu'à la définition d'une politique concrète. De leur côté les communistes étaient enchantés

de ces attaques : pendant ce temps du moins le problème était esquivé et leur verbalisme pro-indochinois pouvait passer pour une politique puisque leurs adversaires leur faisaient la grâce de le considérer comme tel. Ceux-ci à leur tour savaient bien qu'ils entraient dans les vues des communistes, mais l'anti-communisme leur permettait de résoudre à priori et magiquement toutes les questions. Tout cela était sans conséquences, puisque, du consentement implicite de tous, l'existence du gouvernement n'était pas en question et que sa politique, ou ce qui lui en tient lieu, ne devait pas être modifié. Pour tous, ces incidents étaient les bienvenus, c'étaient les alibis rêvés : on nous attaque, il faut bien que nous nous défendions, disaient les communistes; leur présence fausse toutes les discussions, disaient les autres ; et on n'allait pas plus loin parce que personne n'y avait intérêt. Le dernier acte de la comédie a clairement montré l'accord tacite de tous les groupes de l'Assemblée : absolument rien n'a été décidé, aucune politique n'a été définie. Sans doute les communistes ont-ils proclamé leur opposition à ce qu'on n'ose appeler la ligne de conduite du gouvernement, mais leur abstention dans le vote final, sans aucune contre-proposition, est à la fois un blâme discret et un blanc-seing au gouvernement où leurs ministres demeurent [1]. Encore une fois. Ce sont des enfants boudeurs qui feignent de se tenir à l'écart d'un jeu qu'ils déclarent mépriser, mais qui en somme n'ont aucune envie d'y mettre fin.

Le mécanisme de l'affaire de Gaulle n'est pas différent : les communistes sont l'alibi du général comme le général est le leur. Tous d'accord pour ne rien faire, ils sont trop heureux de trouver des sujets de discorde qui leur servent à masquer les questions sur lesquelles il faudrait prendre position et par conséquent se diviser sainement, ce qu'ils craignent par-dessus tout.

Dans quelle mesure enfin les partis sont-ils responsables de ces puérilités? A partir du moment où ils passent des compromis sans stipulations précises, les idées que chacun a ainsi

1. Ils n'y sont plus. Mais cela ne résout pas les problèmes. L'important est que, au gouvernement ou hors de lui, les communistes *et les autres partis* aient un programme minimum, une politique, que leurs divergences ou les accords qu'ils passent soient précis.

rendues lui-même inefficaces sont ravalées au rang de thèmes de propagande et bientôt il n'y plus d'idées du tout. Il ne subsiste alors que des automatismes : les partis s'étaient constitués en vue de la prise du pouvoir et avaient défini dans cette perspective leur politique; quand cette politique est laissée de côté, la prise du pouvoir n'est plus à son tour qu'un mythe; le mythe continue à susciter des actes désormais automatiques; c'est ce qu'on appelle tactique, pour faire sérieux. La lutte parlementaire est fantomale, vide de sens, inefficace. Le succès du gaullisme ne changerait rien à cette situation. Lorsqu'en effet de Gaulle propose un rassemblement, non seulement, comme on l'a aussitôt remarqué et quoi qu'il en ait, il se prépare à fonder sous un autre nom un nouveau parti, mais bien plus il va mettre sur pied le parti le plus détestable qui soit, celui qui a tous les défauts des autres partis sans aucune contrepartie, puisque par position il refuse toute idée et s'installe d'emblée dans le compromis. Pour être énoncé d'une voix forte un compromis n'en est pas plus valable. Loin de corriger les défauts des partis, de Gaulle ne s'aperçoit pas qu'il les accentue en eux et qu'il s'apprête en outre à les reprendre à son compte.

*
* *

On nous dira que nous omettons un point capital : les partis étouffent les hommes. Ce serait là leur défaut essentiel, il expliquerait les autres, et toute entreprise serait bonne qui libérerait les individus d'une obédience paralysante. Thèse étonnante et, encore une fois, passablement mythologique. Car enfin les partis ne sont pas tombés du ciel et ceux qui y sont ont bien voulu y être. Ce qui caractérise le « partisan », c'est bien une espèce de fascination en face de son parti, mais il n'y a pas de fascination sans consentement et ce sont toutes ces consciences fascinées qui rendent le parti « totalitaire » sans que ce caractère lui appartienne par essence. En réalité ce qui est premier, c'est la sottise des hommes, et c'est leur infantilisme qui est à l'origine des pesants appareils partisans. La thèse de la tyrannie des partis, est, en dernière analyse,

une excuse bien commode : si les partis n'étaient pas ce qu'ils sont, comme nous serions intelligents ! On essaie de nous faire croire que, s'il n'appartenait pas à un parti, M. Maurice Schumann serait moins sot. Qu'on se détrompe. Ou encore que M. Ramadier aurait de la décision et M. Duclos autre chose que de l'astuce. Mais ils savent bien eux-mêmes que ce n'est pas vrai et l'on peut compter sur eux pour se refuser à l'épreuve.

C'est donc bien aux individus qu'il faut revenir, mais pas comme on l'imagine, et sans faire de l'individu un autre mythe. Ce qui a perverti les partis, c'est qu'ils ont manqué à leur tâche qui est de rassembler des hommes unis sur certaines idées et résolus à les défendre, c'est-à-dire à se séparer franchement de leurs adversaires. Mais s'ils ont ainsi manqué à leur tâche, c'est qu'il ne s'est trouvé personne au lendemain de l'occupation pour définir une doctrine d'action que l'on eût pu approuver ou désapprouver. C'est à croire que la « résistance » en l'emportant a finalement été submergée par un attentisme évidemment aussi vieux qu'elle. Les partis sont nécessaires, ils subsisteront; le tort initial a été dans les hommes, dans leur paresse d'esprit. On peut la croire inévitable en France dans les conditions actuelles et conclure alors en sceptique : tout est équivalent, de Gaulle, les communistes et les autres, — mais on peut aussi refuser de vivre dans ce marais, tenter de rappeler les partis et les hommes à leurs idées, notamment les communistes au marxisme oublié, et en tout cas s'opposer résolument aux mythologies régnantes que les adversaires complices s'accordent à maintenir.

Redisons aux hommes qui font profession de politique qu'il vaut mieux se diviser pour de bon que de cacher sous des injures, des cris, des poses spectaculaires, une peur maladive de se séparer. C'est cette peur qu'il faut surmonter pour que chacun se présente à visage découvert. On dira peut-être que les Français ne choisiront pas plus entre les politiques qu'entre les mythologies. Mais qui le sait ? Encore faudrait-il une bonne fois leur avoir proposé ce choix. Qui ne risque rien n'a rien et, s'il le faut, jetons de l'huile sur le feu.

Jean Pouillon.

20 Avril 1947.

LE RÉCIT, LE MONDE ET LE CINÉMA [1]

I

La joie dispensée par le cinéma fut d'abord le simple émerveillement qu'une machine, une sorte de jouet scientifique, pût extraire des données les plus quotidiennes — de l'eau qui coule, des feuilles agitées, de l'ombre et du soleil alternant sur un visage — une qualité que la vision directe ne saisissait ni ne soupçonnait, la *photogénie* des objets en mouvement. Par le détour d'opérations compliquées où l'optique et la chimie combinaient leur puissance, on s'étonnait de redonner une virginité noire et blanche aux choses de tous les jours. Il est donc naturel qu'on en vienne à se demander maintenant si employer le cinéma à raconter des histoires ne l'a pas détourné de sa vocation véritable. Un cinéma pur, hors de toute contagion littéraire, ne se fût-il pas peu à peu dégagé, à simplement choisir par la joie des yeux entre les différents spectacles dont il nous restituait la nouveauté? L'automobile qui, en 1900, ressemblait à une victoria ridiculement coupée de son attelage ne rappelle aujourd'hui en rien les voitures de nos grand-mères. Peu à peu, elle s'est trouvée. Ainsi le cinéma aurait-il peut-être découvert sa loi propre si l'industrie n'avait entraîné la magique chambre noire au service du mélodrame et du roman-feuilleton. Ceux qui ont ainsi posé la question sont d'ailleurs

1. Extrait de *Ébauche d'une Philosophie de l'Écran* (en préparation)

souvent ceux-là mêmes dont c'est le métier de porter des scénarios à l'écran (René Clair par exemple). Un regret les habite, d'avoir délaissé la pureté d'un art pour les profits d'un commerce.

On ne peut manquer en effet d'apercevoir que la nature essentielle du cinéma est d'obéir à la sollicitation du monde. C'est ce poids de réalité que notre première étude avait pour dessein de faire sentir dès le début [1]. Besoin de vérité, tel est et tel sera notre refrain. Cela ne veut pas dire qu'il soit interdit au cinéma de représenter le fantastique ou d'animer des symboles. Bien au contraire. Mais cela signifie que les symboles ou les visions fantastiques doivent être de quasi-objets, rigoureusement situés, interdépendants, toujours solidaires en un *monde*. Or, un récit c'est *tout le contraire d'un monde*. Les praticiens doivent en avoir sourdement conscience dans les studios. On y éprouve sûrement cette exigence du vrai, la pression du réel et une sorte de résistance de la photographie à la narration. Nous disions d'ailleurs que le cinéma est un art du présent et nous l'opposions à cet égard au récit, dont l'essence est d'être passé. Voyons de plus près.

Supposons que j'aie sous les yeux un paysage. Rien n'est passé de ce que je contemple devant moi. Si je vois sur un arbre la trace d'un coup de cognée qu'un bûcheron *a donné* hier, toujours est-il qu'il ne subsiste de ce coup de hache qu'une entaille actuelle dans une écorce tangible. Si l'on essaie pourtant de dire que telle branche, pour avoir été mainte fois pliée au passage des vaches, a gardé quelque chose du passé puisqu'elle se plie plus aisément, on ne fait qu'une sorte de jeu de mots car c'est la texture de cette branche telle qu'elle est *en ce moment* qui permet de la courber avec facilité. Rien non plus du paysage n'est futur. Il ne réclame rien. Si je trouve qu'il y manque quelque chose c'est moi qui pense ainsi. En soi il est complet puisqu'il existe. Mais on ne peut pas dire davantage qu'en lui-même il soit « présent », parce que le présent ne s'entend évidemment que par référence à un passé et à un futur. Disons qu'il *est* tout simplement.

Mais si en soi il *est*, sans trou, sans intervalle, sans mémoire,

1. Voir le numéro 5 des *Temps Modernes* (*L'Évocation du Monde au cinéma*).

repu dans la morne et inconsciente digestion de l'être comblé par l'être, puisque pour moi il fait spectacle, c'est que j'y introduis un genre d'insuffisance. Autrement je me perdrais en lui et rien ne paraîtrait. Il se maintient à distance de vue parce que j'y glisse comme un manque toutes sortes de « possibles » qui ne sont pas donnés, mais qui viennent de moi, celui par exemple de contourner cet arbre, d'épouser de ma main le rond de cette branche ou de m'insinuer dans cette vallée. Ainsi l'arbre et la branche prennent relief et la vallée se creuse par mon refus de les accepter tels quels. C'est moi qui suis « le défaut de ce grand diamant ». Le monde s'entoure ainsi, grâce à ces projets, à cette impatience qui me constitue, d'une marge de non-être qui le détache en paysage perçu. Il n'est donc *présent* que par mon recul, mon refus de m'identifier à lui et cette quête des lointains qui me fait rechercher l'être au delà de tout ce qui est instantanément. Du même coup mes possibilités le creusent d'un *futur*, sorte de lieu où je projette de me rejoindre moi-même dans une parfaite coïncidence avec l'existence. Le futur est le lieu de mon exacte satisfaction. Projet indéfiniment renouvelé parce que jamais je ne rattrape l'être en soi et suffisant, jamais je ne puis *être* ceci ou cela, toujours l'avenir s'étend devant moi, cependant que tout ce que j'éprouve glisse *au passé* par un déclassement automatique. Parce que je ne puis me réduire à quoi que ce soit de défini, le paysage que je vois devient aussitôt un paysage que je *voyais*. Ce n'est pas qu'un universel devenir nous entraîne lui et moi. C'est au contraire mon inaptitude à être ce paysage qui donne sens au devenir. La seule façon que j'aie d'être quelque chose c'est de l'être au passé, de *ne l'être plus*. Le passé, dit Sartre, est « cette structure ontologique qui m'oblige à être ce que je suis *par derrière* ». Ainsi le temps est l'irrémédiable décalage entre mon esprit et les choses qui sont ce qu'elles sont. Passé, présent, futur, à partir du présent déploient leur éventail d'un seul et même coup d'aile [1].

1. On reconnaît ici certaines des thèses de *l'Être et le Néant*. Mais je n'ai pas besoin d'une théorie du temps plutôt que d'une autre. Pour toute spéculation sur le temps la difficulté commence quand il s'agit d'expliquer le temps des choses, pourquoi il faut « attendre que le sucre fonde ». Mais de toute manière c'est un gros progrès d'éviter l'image d'un temps qui s'écoule à la façon d'un fleuve. Au niveau où nous restons, il s'agit simplement de *décrire*. L'idée d'un fleuve temporel est à l'origine de toutes les erreurs sur la nature du *récit*. Si le monde, en effet, par la durée, est

Mais toujours c'est des choses qu'il faut partir. Mon refus est refus *du monde* tel qu'il est. Quand je disais que le présent est le temps même de l'existence ce n'était qu'une façon de parler puisque nous voyons que le monde à lui tout seul ne peut porter aucun rapport temporel, mais je désirais simplement marquer cette primauté des choses. Dire aussi comme je faisais, que le cinéma est un art du présent parce qu'il est un art photographique, c'était une manière d'indiquer qu'il ne peut pas ne pas constamment évoquer *la présence* des objets, leur poids pour ainsi dire. Quand on dessine ou peint un paysage, la fidélité au modèle n'empêche qu'on est entièrement maître d'arrêter ou de pousser la représentation jusqu'au niveau que l'on désire. On peint par grandes masses ou bien on choisit de descendre jusqu'à telle ou telle échelle de détails. Je ne commande au contraire à un cliché photographique que jusqu'à un certain point. Sans doute j'introduis des flous par l'usage du diaphragme, la mise au point, etc, et dans quelque mesure je gouverne ainsi le degré d'apparition des choses, mais celles-ci toujours débordent ma volonté par leur entêtement à être ceci ou cela. Même si je photographie, non pas un extérieur, mais des objets choisis et disposés par moi, leur nature, par en dessous, excède toujours mon intention. Tel grain de matière, tel reflet, tel détail non voulu, telle forme non consentie, surgissent dans l'apparence et manifestent le pur *être-là* des choses. Le cinéma sera donc un art qui exprimera la surabondance de la nature, l'excès du monde sur mon esprit, sa solidité, sa résistance à mes entreprises.

La photographie, donc, non pas dans la mesure où elle est belle, mais dans la mesure où, bon gré mal gré, elle est exacte, manifeste l'emboîtement précis des choses les unes dans les autres et une présence qui, comme dit Alain, ne demande pas permission. C'est en ce sens qu'elle traduit le présent. Mais, d'autre part, autant qu'elle est *mon* spectacle, à l'instar du monde réel qu'elle reproduit, elle fait que ce monde représenté est modelé par mes projets, prend relief selon le dessein de mes possibles et par conséquent reste toujours suspendu à l'avenir.

conçu sur le modèle d'une rivière, l'écoulement d'un récit peut en être une image fort acceptable. Il n'y a pas d'antagonisme. Le retour à la véritable « donnée immédiate » souligne au contraire une opposition fondamentale : les événements du monde ne se développent absolument pas à la manière d'une narration.

Ceci est encore bien plus vrai de la photographie animée par le cinéma. A partir d'un présent indéfiniment renouvelé celui-ci nous projette constamment vers un avenir de mouvement et abandonne derrière lui le passé comme un déchet.

Un récit, au contraire, nous situe immédiatement dans l'irrévocable. C'est évident pour un récit historique. Ce qui une fois a été ne peut plus être, mais ne peut pas ne pas avoir été. L'historien de la vie de Napoléon laisse clairement entendre dès le début que la fin de l'aventure est fixée pour l'éternité. A chaque pas je sens bien que c'est un homme *qui connaît la suite.* Le sous-lieutenant famélique *fait contraste* avec la toute-puissance de l'Empereur et l'habileté du jeune capitaine d'artillerie au siège de Toulon *annonce* de loin les campagnes d'Italie. Si l'avenir prestigieux n'était déjà posé, l'historien ne mentionnerait certes pas le général en retrait d'emploi que Thermidor soupçonne à demi de robespierrisme. L'œuvre historique ne retient les débuts de Bonaparte qu'à cause du reflet dont le dore l'éclat de sa fortune à venir. Ce n'est une aurore que par le midi d'Austerlitz et le couchant de Sainte-Hélène. Jamais on ne restitue le petit officier d'avant Vendémiaire dans son insignifiance d'alors; jamais on n'étale sérieusement devant lui les multiples possibles qui, à chaque instant, auraient pu tout changer, y compris la possibilité permanente qu'il périsse d'un mauvais rhume ou d'une tuile sur la tête. Quand Lætitia, en toute hâte, accouche de l'enfant Napoléon dans un livre d'histoire, le nouveau-né d'Ajaccio à la fragile fontanelle est déjà le mort illustre sur son rocher. Le passé est l'irrémédiable et, ici, on n'en sort pas. Que veut dire, demande Sartre, un imparfait comme « je souffrais »? Que je suis devenu souffrant, répond-il, *derrière moi.* Quand je souffre, jamais exactement je ne coïncide avec ma souffrance, jamais je ne puis « être souffrant » puisque je suis du même coup spectateur de cette souffrance et donc en dehors d'elle. Mais « cette douleur que nous *avions*, en se figeant au passé, existe en elle-même, avec la fixité silencieuse d'une douleur d'autrui, d'une douleur de statue » (*L'Être et le Néant*, p. 163). Ce passé qui existe en soi, qui est chose, peut donc s'ordonner comme on range des objets. C'est ainsi que l'histoire de Napoléon a un commencement, un milieu et une fin. Et bien qu'elle soit pure contingence, qu'il n'y ait aucune raison pour qu'elle soit telle ou telle, les

premiers jours conduisent aux derniers selon une inévitable nécessité de fait. La rétrospective la change en un seul bloc, qui est ce qu'il est de bout en bout. D'où un déterminisme sans défaillance.

Un roman, certes, se présente d'une autre manière. Le romancier, en effet, s'il est habile, essaie de rendre à chaque instant l'indétermination de ses héros. Il tâche de nous donner le sentiment que ceux-ci sont à chaque pas devant un carrefour. Il feint, et nous feignons comme lui, de *durer* avec les personnages. Ce sont les mauvais romans qui dévident leur récit ainsi qu'un théorème déroule ses conséquences et où les actions sont déduites des caractères sans l'intervalle d'une hésitation. Mais ce qu'il faut voir c'est que l'impression de liberté, dans les bons romans, s'enlève néanmoins sur la toile de fond du fixe et de l'inévitable. Cette liberté est feinte, le temps qu'elle déploie est imaginaire. La ruse du romancier est d'introduire fictivement les trois dimensions temporelles où il n'y a en réalité que du passé, solide, compact, inchangeable. Aussi une histoire inventée, comme l'Histoire à majuscule (j'entends l'Histoire écrite et non celle qui se fait), a-t-elle un début, un milieu, une fin. L'auteur, dès le premier mot, donne rendez-vous au lecteur en un lieu fixe qui est le dénouement. Tout est réglé. Naturellement, il nous le cache, à demi du moins. Il peut à l'occasion, comme Dickens et les auteurs de romans-feuilletons, l'ignorer lui-même au moment où il s'embarque dans son histoire. Pourtant l'indétermination du récit est toujours seconde par rapport à une détermination de principe selon laquelle les événements relatés ont un sens et sont d'avance *terminés*. La structure « récit » ferme d'abord la boucle. Le commencement d'un récit dessine à vide une certaine trajectoire, un peu comme la langue populaire indique des relations grammaticales abstraites et remplit ensuite les cases (« Il le lui donnera, Jean, le livre, à sa mère »). La fin, au rebours, marque le refus de considérer *l'au-delà* d'un certain point : « Le Prince épousa la princesse; ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Ceci n'est pas fait pour être pris au sérieux. Ce n'est qu'une ponctuation qui empêche l'avenir, en remontant à rebrousse-poil le cours du temps, de venir changer, à leur place même, la signification des événements racontés. Un mariage est un nouveau départ, mais nous refu-

sons de savoir si le Prince a trompé la princesse. Aussitôt que je commence un récit, tout ce que je vais relater est, d'avance, éternellement à sa place par ce trait de plume qui clôt l'exercice. Les événements réels, au contraire, sont perpétuellement remis en cause par mon refus de m'identifier avec eux. Ils ne s'ordonnent pas naturellement selon les catégories de début, milieu et fin. Que veut dire ce qui se passe, en ce moment, devant moi? C'est demain qui le dira. Et demain un nouveau sursis laissera encore cet incident ouvert sur l'avenir et suspendu une fois de plus à ce qui sera. Songez au contraire que le début d'un roman est toujours plus ou moins rempli de pressentiments, c'est-à-dire *qu'on nous conduit quelque part*, même si on ne sait pas où. Rappelez-vous la description de Michu dans *Une Ténébreuse Affaire*. Le col de cet homme roux et sanguin est promis à la guillotine. Assurément je ne le dis que parce que j'ai lu le livre (un des plus beaux romans qui soient), et cinq ou six fois peut-être. Mais le roman est fait pour que dès une première lecture cet achèvement donne un tel sens à ce début. Nous sentons tout de suite que Balzac nous mène en un certain lieu. Les événements d'un récit se distinguent donc des événements du monde en ce qu'ils ont à priori un *sens* encore que nous ne sachions pas d'abord lequel. Sens veut dire à la fois direction et signification, la direction *indiquant* la signification.

Beaucoup de romans contemporains semblent toutefois contredire ceci par leur façon de rester un pied en l'air à la dernière page. Je prendrai deux exemples car l'objection est importante. *A Walk in the Sun* de Harry Brown est un simple et court récit de guerre d'un jeune poète américain dont c'est la première œuvre en prose. Le livre a connu un vif succès aux États-Unis. Une section d'infanterie américaine se trouve engagée dans une opération de débarquement, quelque part en Italie. Action principale? Diversion? Nul ne le sait. Le lieutenant s'est fait sottement trouer la tête avant de mettre le pied à terre. Un sergent prend le commandement mais disparaît à son tour — tué aussi sans doute (ce n'est pas absolument certain) en essayant de rétablir la liaison. Un autre sous-officier conduit donc la section vers l'objectif : une ferme isolée à six miles de la côte. La mission n'est pas très claire. Pourquoi le commandement envoie-t-il de ce côté cette unique section? C'est ce

que nous ne savons pas et ne saurons jamais. Nous voici donc perdus avec quelques G.I. dans une opération de détail dont le sens leur échappe. Mais le sergent qui commande n'a pas les épaules assez fortes. Et il me semble que c'est justement l'impossibilité d'assumer cette aventure dépourvue de signification qui précipite en lui la crise de nerfs. En tout cas il flanche : la peur vient à ses heures et elle a cent visages. Un caporal, tout naturellement, se trouve poussé à la place du chef; il mènera finalement au but cette poignée de fantassins. Mais le récit s'achève au moment où l'attaque de la ferme commence. Il y a un pont qui saute dont nous ignorerons toujours s'il devait vraiment sauter. Point de *fin* qui vienne rétrospectivement orienter cette histoire; personne ne nous dira à quoi auront servi les morts de la section et si même ils auront servi à quelque chose. (Songez que les morts de l'Histoire sont au contraire tous dédiés à quelque Cause.) C'est le sens qui fuit par tous les trous volontaires de ce récit. Il y a un motocycliste qui passe et ne revient pas; des blessés qu'on abandonne sur la route; la guerre qui promène au hasard son doigt brutal sur le clavier des événements. Les incidents flottent, isolés, sans cette espèce de reflux d'avant en arrière par lequel un événement organise ceux qui l'ont précédé en se posant tout d'un coup comme leur *conclusion*.

Le célèbre livre de Hemingway, *For Whom the Bell tolls*, me fournira le second exemple. On sait que le héros, Robert Jordan, est un volontaire américain de la guerre civile espagnole qu'on charge de détruire un pont à l'arrière des lignes franquistes au moment précis où doit se déclencher une offensive républicaine. Il se joint pour cela à des guerillas qui opèrent dans la montagne. Le livre nous raconte simplement les huit jours qu'il y passe et, pour finir, le coup de main sur le pont. Jordan reste sur le terrain, blessé à mort. Mais, ici encore, tout demeure suspendu par le défaut de conclusion. Nous ne savons pas si la destruction accomplie servira vraiment l'offensive gouvernementale, si l'attaque sera véritablement poussée ou si c'est une simple feinte. Nous ne savons même pas, à coup sûr, si finalement elle a lieu. Une seule chose est certaine : Jordan va mourir et, dans le destin que cette mort compose, la semaine écoulée restera pour lui comme pour nous irrémédiablement frappée d'équivoque.

J'aurais pu citer bien d'autres ouvrages de ce genre. En particulier cette vaine poursuite de la signification est un souci constant dans les œuvres américaines les plus récentes. Le groupe existentialiste, chez nous, n'a fait que reprendre consciemment le même thème. C'est la traduction littéraire de l'angoisse et du désarroi où nous a jetés le bouleversement du monde. Nous ne cessons de nous demander sans jamais pouvoir répondre : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Mais ces romans dont la structure ne semble pas s'accorder avec le schéma classique « exposition-crise-dénouement » sont des exceptions dont il n'est pas faux de dire qu'elles confirment la règle, en ce sens qu'elles la supposent. Comme un *rinforzando* ne prend de valeur expressive que par la mesure normale attendue, ces livres sans conclusion et de sens indéterminé se rapportent sans le dire à une composition habituelle dont ils ont justement pour but de faire ressortir à la fois l'absence et la régularité. Le contre-temps ne vaut que par la cadence égale qui secrètement le soutient. Nous sommes devenus fort compliqués mais les contes de bonnes femmes sont toujours le modèle ou du moins la référence cachée de nos romans les plus extravagants. Le roman suppose le récit et un récit, quel qu'il soit, recèle une loi intime *toute contraire à la loi du monde.*

L'erreur commune est de croire qu'un récit pourrait avoir une sorte d'existence dans la réalité. Or le monde ne se raconte pas de lui-même et je n'ai jamais compris pour ma part le mot fameux qu'un roman était un miroir qui se promenait le long d'une grand-route. Ce qui gêne ici est une fausse conception de la mémoire considérée comme enregistrement passif de tout ce qui se produit. Il me semble que lorsque je raconte des souvenirs je ne fais que restituer quelque chose que le monde a déposé en moi. Le cerveau, l'inconscient, ou tout ce qu'on voudra, emmagasinerait les événements pour ensuite dévider automatiquement leur bobine dans le phénomène du souvenir. Chez Bergson encore la mémoire est censée accumuler tout ce qui se passe, donnant à l'ensemble du passé une sorte de retraite confortable pour le rendre intact *et dans l'ordre* quand le schéma corporel présent laisse les images souvenirs s'insérer dans ses mailles. Or, en fait, le passé n'a d'existence qu'à partir de mon présent et de mon avenir actuels. L'ordre

de mes souvenirs est toujours reconstruit, déduit. Rien ici ne ressemble à une pelote de ficelle dont il suffirait de découvrir et de tirer un bout pour que tout l'écheveau se débrouillât de lui-même. Si je me rappelle ce que j'ai fait tel jour, il me semble que je n'ai qu'à dérouler en moi la suite immuable de ce que j'ai éprouvé ce jour-là et que les arcanes de mon esprit auraient tenue telle quelle en réserve. Il n'en est rien. L'ordonnance du récit que je me fais quand je me souviens est soutenue par toutes sortes de déductions et de raisonnements sur l'antécédence et la simultanéité de mes réminiscences, étayée aussi comme on l'a montré par les suites immuables qu'offrent les cadres sociaux, l'heure, le calendrier, la suite des nombres. Comme dit Alain, si je recevais trois télégrammes dans une matinée, qu'il n'y eût de numéro sur aucun, que rien dans leur contenu ne marquât l'antériorité de l'un ou de l'autre et que nul d'entre eux ne se reliât à quelque incident extérieur que je puisse lui-même dater, *jamais* je ne pourrais me rappeler dans quel ordre je les ai reçus.

Il vous est sans doute arrivé d'entrer au beau milieu d'un film dans un cinéma permanent. Un peu agacé d'avoir mal choisi votre heure vous vous êtes d'abord juré de vous rendre aveugle et sourd pour qu'à la seconde séance votre connaissance de la fin ne vînt pas troubler l'économie des premiers épisodes. Mais le film était long. Votre résolution s'est détendue. Vous avez ouvert les yeux et un peu prêté l'oreille. Vous avez trouvé que vous suiviez assez bien. Alors vous vous êtes abandonné à écouter et à regarder pour de bon en vous promettant pour l'acquit de votre conscience de tout revoir une deuxième fois. Mais quand, à la projection suivante, vous avez retrouvé les images déjà vues il vous a paru que vous aviez suffisamment pu goûter le film malgré l'interversion des deux parties. Peut-être à ce moment êtes-vous sorti. Le plus curieux alors si vous y avez pris garde, c'est que par un extraordinaire tête-à-queue, une volte-face inattendue, *le scénario était remis d'aplomb dans votre esprit* comme si vous l'aviez vu raisonnablement à l'endroit. Votre souvenir s'est trouvé redressé. Rien ne peut mieux montrer que l'ordre ne s'enregistre pas de lui-même dans notre mémoire mais qu'il est tout entier l'œuvre présente de l'homme qui se souvient.

Un souvenir n'est donc pas comme une fiche bien classée

à sa date. Ce n'est pas une chose, c'est un acte qui, sur des données présentes, saisit le sens du passé. Si la mémoire paraît nous souffler des récits ou de quasi-récits c'est parce qu'elle est justement une faculté récitative et non parce que les événements posséderaient d'eux-mêmes la forme d'une narration. On ne trouve pas dans la nature de récit tout fait et qui attende d'être recopié. Dans la mesure où le cinéma reproduit la réalité il ne peut donc raconter rien. La photographie ne raconte rien. Un miroir promené le long d'une grand route ne ferait même pas le commencement d'un récit.

Si on accepte trop vite d'assimiler la manière de conter d'un film et celle d'un livre c'est sans doute parce qu'on voit tous les jours le cinéma emprunter ses scénarios à des romans, mais sans doute encore à cause d'une idée tout à fait fausse qu'on se forme ordinairement sur la nature d'un récit verbal.

A première vue, la littérature écrite ou parlée semble en effet se distinguer des arts comme architecture ou peinture en ce que la chose perçue, le langage, y serait seulement une sorte d'intermédiaire, un pur moyen d'atteindre le véritable objet de l'art qu'il faudrait chercher « dans l'esprit » de l'auditeur ou du lecteur. Les « images » intérieures seraient alors en somme assez comparables aux images photographiques. Différentes, mais de même ordre. C'est comme si on supposait que par le truchement des mots il se déroulait en moi la représentation privée d'une sorte de film, le langage n'étant qu'un instrument, comme l'est, si vous voulez, l'appareil de projection d'une salle de cinéma. Qui voit les choses ainsi cède une fois de plus à l'idole de la « vie intérieure », la conception grossière d'un « monde de l'esprit » qui se logerait, on ne sait comment, en certaines parties du monde matériel et le doublerait mystérieusement de ses représentations. En fait, il n'y a qu'un monde et la pensée est une façon qu'il a de paraître. Je ne suis pas plus, moi qui dis « je », *dans* mon corps, ma boîte crânienne, ma cervelle, que dans cette lampe, ce mur ou l'étoile qui scintille là-bas par le cadre de ma fenêtre ouverte. Je suis un point de vue sur ce monde dans sa totalité. Je me *donne* une conscience en refusant *là-bas* d'être lampe, mur ou étoile. Ce qui précisément les fait paraître. Coextensif au monde, je suis donc, en un sens, *avec* l'étoile. J'y suis pour ne pas l'être. Je nie que l'étoile et les autres objets soient suffisants et c'est cela qui fait

briller l'étoile et donne forme aux objets. Je suis refus de me laisser enfermer et boucler en une convenance mutuelle de toutes ces choses, une parfaite adaptation sans fissure qui éteindrait du même coup le monde et ma vision, m'engloutirait dans l'absolue réciprocité des choses qui sont ce qu'elles sont et annulent leurs échanges dans l'inconscience d'une compensation totale. Je suis une façon de dire « non » au monde et c'est ce recul qui en fait un spectacle. Je suis le monde qui se nie dans une certaine perspective.

Quand je lis ou écoute un récit je n'ai donc point « dans l'esprit » (que serait cet intérieur?) des visions cachées, objets véritables de ma lecture ou de mon audition. L'objet vrai, toujours *au dehors*, c'est ici le langage et rien d'autre. Il occupe toute la place. Supposons que je lise la description d'une vallée délicieuse. Ce sont *les mots eux-mêmes* qui deviennent délicieux, l'adjectif « ravissant » appliqué à cette vallée est « ravissant » comme il est composé de neuf lettres, de tels traits montants, descendants ou arrondis. Par conséquent la littérature, comme les autres arts, offre *directement* son objet. Un récit n'est pas une sorte de moyen optique *à travers* lequel on verrait autre chose; c'est lui récit qui est immédiatement l'objet d'art. On voit donc qu'entre un récit filmé et un récit lu ou raconté il y a au moins l'écart énorme de deux matières premières aussi éloignées que le sont d'une part des mots et d'autre part des photographies animées. Il s'agit dans un cas de me faire jouir du langage, dans le second de rendre belle et captivante une vision directe ou quasi directe des choses. D'où le problème du récit cinématographique. Comment peut-il être aussi agile qu'un roman ou une nouvelle si le monde lui colle ainsi aux pieds?

Cette différence entre un roman et un film se retrouve dans la perception du temps. Alors que j'accompagne du même pas dans la durée les images de l'écran, au cours d'une lecture aucun parallélisme ne s'établit entre mon temps et celui des personnages. Il faut à Dickens une page de texte pour camper Mr Micawber dont, quand il paraît au cinéma, je saisis l'aspect d'un seul coup d'œil, comme si je le voyais en chair et en os. La description déborde infiniment l'aspect sans du reste jamais l'épuiser. Les actions, elles aussi, sont parfois beaucoup plus longues à expliquer qu'à faire. Le romancier alors écrit un peu

naïvement : « En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire... » Mais si je lis au contraire : « Il galopa trois heures à perdre haleine », les deux secondes nécessaires à comprendre la phrase suffisent à me faire parcourir en esprit toute l'étendue de cette chevauchée, au lieu qu'au cinéma je suis exactement contemporain du cavalier tant que je le vois penché sur l'encolure. Il est vrai qu'on ne déroulera jamais trois heures de galop sur l'écran. On fait paraître homme et cheval un petit moment sur cette crête et, deux minutes après, voyez-les qui s'essoufflent au fond d'une vallée. Mais alors nous dépassons la photographie animée; un procédé intervient sur lequel nous allons revenir. Toujours est-il que *dans la mesure où les événements sont visibles* ils prennent exactement le temps qu'ils occuperaient dans la réalité (à la réserve des effets d'accéléré ou de ralenti, procédés assez exceptionnels). Autrement dit le cinéma ou plutôt ses éléments se rythment sur le temps universel, le temps véritable, alors que le temps d'un roman est un temps *imaginaire*. Quand je dévide une histoire au fil de ma lecture, pour évoquer la durée comme pour faire surgir les choses, un *savoir* précède la quasi-perception et je *pose* délibérément que temps mis à lire telle phrase *vaut pour* une certaine période dont la longueur est absolument sans rapport avec le temps que je mets pour de bon à la mesurer des yeux. Rappelez-vous le passage de Flaubert :

« Il voyagea.

» Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. »

Cent voyages en deux lignes. C'est tout à fait comme en rêve où, par acte de croyance, j'attribue à des scènes dont la durée effective est de quelques secondes la valeur de plusieurs mois ou de plusieurs années. Le temps est ici une sorte de qualité proprement imaginaire ajoutée *du dehors* à ces événements, un *savoir*, non une chose perçue ou sentie. (Voir *l'Imaginaire* de Sartre où ce point est développé.) Cette analogie du rêve avec le roman n'a du reste rien de surprenant si je comprends bien que lorsque je rêve je ne fais que me raconter des histoires en me prenant à mon propre jeu (il arrive que j'aie pleinement conscience de ce qui en moi *invente* les péripéties du songe,

mais le plus souvent le rêve est la combinaison originale en une seule personne d'un récitant et d'un auditeur fasciné).

On pourrait penser qu'à cet égard (la durée) le cinéma ne diffère pas du théâtre. Puisque je suis effectivement témoin des actions à la comédie, il semblerait que je dusse, comme devant l'écran, coïncider avec le temps réel des personnages présentés. Il est facile cependant de remarquer que, très souvent, dans une pièce, une action qui dure en fait cinq minutes est supposée représenter une demi-heure ou davantage. Sur les planches le soleil se lève aussi vite que le crépuscule y est court. Bien mieux, à y regarder de près, les événements joués sur le plateau sont en quelque manière hors du temps qu'ils occupent, parce qu'ils figurent autre chose et plus qu'eux-mêmes. Ce n'est pas assez, en effet, de dire qu'ils sont raccourcis. Ce sont des concentrés d'action à valeur symbolique. Quand Don Juan courtise sur le théâtre deux paysannes à la fois, non seulement le dialogue abrège et condense, mais il *tient lieu* de beaucoup de scènes analogues; il les symbolise. On peut voir par cet exemple que la pièce se trouve transportée loin du vrai et même du vraisemblable en un temps de convention où la durée, que dis-je? la simultanéité, ne suivent plus les lois ordinaires. Les répliques de théâtre sont trop chargées de sens pour occuper seulement le temps qu'il faut à les dire. Marc Antoine retournant la foule dans *Jules César* est beaucoup trop l'éternel démagogue s'adressant à l'éternelle populace pour que la scène ne prenne le caractère sculptural d'une sorte de monument. Et qu'est-ce que le temps d'une statue? Je dirai donc que si, dans un roman, le temps est *imaginaire*, il est *conventionnel* au théâtre comme y est d'ailleurs aussi l'espace, voulant marquer par là qu'il s'agit d'un imaginaire particulièrement complaisant, un imaginaire lucide auquel je me prête par jeu consenti. J'irai jusqu'à dire que sur la scène le temps et l'espace ont une utilité d'*accessoires*.

Temps imaginaire pour le roman, temps conventionnel à la scène, temps réel pour les éléments d'un film, remarquons que les mêmes différences se retrouvent dans le mode d'apparition des choses pour les trois arts. La maison du meurtre de *Crime et Châtiment* est, dans le roman, imaginaire, ce qui revient à dire qu'on ne la voit point du tout. On fait *comme si* on la

voyait. En revanche lorsque Baty l'avait dressée sur le plateau du théâtre Montparnasse il y avait bien quelque chose à saisir par les yeux, mais ce n'était qu'une construction de bois et de toile ouverte sur tout un côté à quoi on me demandait d'accorder juste autant de créance qu'il en fallait pour l'évolution des acteurs. Si maintenant on me montre cette bâtisse au cinéma, le studio doit se faire tout à fait oublier et il faut que j'aie sous les yeux l'apparence d'une vraie maison de pierre ou de brique, réellement sinistre et sordide.

Il semblerait donc de toutes parts que l'essentielle *vérité* du cinéma le contraignît à suivre pas à pas des événements réels et à se refuser l'agilité des contes. On comprend l'hésitation de René Clair et de quelques autres. Ne contrarions-nous pas la nature du cinéma à l'employer à des récits? N'est-ce pas là galvauder des possibilités merveilleuses?

(à suivre.) Albert LAFFAY.

LE SIMPLON FAIT UN CLIN D'ŒIL AU FRÉJUS

(*Suite*)

XVII

— Maintenant, il semble, pendant un instant, qu'il veuille attendre en silence le retour du mari de ma mère, et il se recroqueville sur lui-même, il a vraiment froid, mais le petit rire de ses yeux blancs, qui erre autour du visage de mon grand-père, est, de nouveau, en plein secret, un rire ravi.

— Ah! reprend-il. Il me semblait bien que monsieur, ici présent, aurait quelque chose à me dire, et madame avait déjà deviné ce que c'était. Depuis quand, madame? demande-t-il.

« Je veux dire que l'un s'entasse dans la tête toute une Bible pour parvenir à trouver un sens, et qu'un autre parvient à ce même sens d'un seul mot. Il arrive parfois, continue-t-il, qu'on nous demande si nous croyons en Dieu. Ça ne vous est pas arrivé? Bien sûr que ça vous est arrivé. Je m'imagine les centaines de fois que cela a dû arriver à monsieur ici présent. C'est le type d'homme idéal à qui demander s'il croit en Dieu. Il est tellement imposant!

Il se tourne vers notre vieux.

— Des tas de gens ne vous ont-ils pas demandé ça?

Et il lui laisse un peu la main sur le bras.

— Mais, continuons! Il y en a qui viennent me le demander à moi, au point où j'en suis. A présent, je pourrais presque leur répondre. J'y crois? Je n'y crois pas? Comme s'il s'agissait de ça! Ça signifie peut-être laisser les autres en paix après soi, mais ce n'est pas s'en aller en paix. Nous avons cherché, nous aussi, et il faut que, nous aussi, on ait trouvé quelque chose, pour pouvoir nous en aller en paix.

D'une main, il tient le bras de mon grand-père et, de l'autre, le bras de mon frère Euclide, lequel est assis à côté de lui.

— Vous voyez, dit-il, les deux mains perchées, telles des petites

pattes d'oiseau, sur leurs bras, je comprends, moi, comment cela se passait dans les temps anciens, dans l'enfance des hommes; une fois, on adorait un bœuf, et une autre fois, un cheval, et une autre encore, une cigogne, et ainsi de suite. C'était une chose après l'autre que l'on avait cherchée et trouvée à travers les temps. Mais ce n'était pas que l'on adorât vraiment.

« C'était que les hommes se rendaient compte de certaines qualités que nous possédons, de certains de nos actes, et ils voyaient combien ces qualités pouvaient être de grandes et prodigieuses qualités et combien grands nos actes. Comme le cheval! disaient-ils. Ils les voyaient en nous, ces qualités, tout d'un coup, comme ils savaient les voir depuis longtemps chez le cheval, et alors, ils montraient le cheval! Voici le point. C'était le cheval! Mais c'étaient ces qualités, ces actes qui étaient les nôtres, qu'ils montraient chez le cheval. Ils ne montraient pas vraiment le cheval.

Pas une seule seconde, tandis qu'il parle, son petit rire n'abandonne ses yeux blancs. Pourtant, il est visible qu'il parle avec lassitude, qu'il a froid, qu'il est malade. Certainement, il est entré chez nous parce qu'il s'est senti mal, et non point à cause de l'amitié qu'il a dit avoir pour grand-père.

Cette amitié, je ne nie pas qu'il l'éprouve, sans doute, ainsi qu'il l'a dit. Mais, certainement, il a peur d'être dans la rue avec son mal, et c'est à cause de cela que, maintenant, il est avec nous, et c'est pour cela aussi qu'il parle, malgré le petit rire qu'il a en haut de son visage. Il s'interrompt souvent, il s'arrête longtemps. S'arrête-t-il par peur? Il cherche autour de lui et semble impatient de voir arriver le vin.

— Par contre, ajoute-t-il, que nous montre-t-on pour nous montrer Dieu? Non point des choses à apprendre sur nous-mêmes. Et moi, je ne voulais pas apprendre des choses que je trouve déjà apprises, je voulais apprendre d'autres choses...

Il recommence, chaque fois, comme s'il ne s'était pas interrompu. Il a un fil qu'il ne perd pas.

— Cette question, on peut aussi nous la poser. Croyons-nous? Ne croyons-nous pas? Mais point, par exemple, à l'article de la mort. Faites attention, vous, dit-il à mon grand-père. Ils viendront vous la poser, et, alors, si vous vous en préoccupez, vous ne penserez plus à ce que vous vouliez apprendre, et vous n'aurez pas votre histoire en main, vous ne vous en irez pas en paix.

Il lui a secoué le bras, en lui disant ceci. Et grand-père s'est secoué,

lui a jeté un coup d'œil, mais personne ne peut être sûr qu'il soit en train de l'écouter ou qu'il ne soit pas en train de l'écouter. Lui, maintenant, continue, pourtant, s'adressant uniquement à grand-père. Est-il sûr qu'il l'écoute, lui? Bien sûr, c'est un type capable de dire tout ce qu'il dit en pensant le dire pour grand-père et uniquement pour grand-père. Et si grand-père ne l'écoute pas? Si, par exemple, grand-père est vraiment sourd?

— Heureusement, dit-il à grand-père, que ne s'est pas perdu ce vieux moyen qui était celui des hommes, quand ceux-ci étaient jeunes. Que l'on croie ou non en Dieu, ce qui ne s'est pas perdu, c'est d'avoir du plaisir à boire du vin et à boire de l'eau, à réfléchir, à se reposer, à être ensemble, homme et femme... Et de la sorte, ce vieux moyen de connaissance ne s'est pas perdu, il s'est même développé.

« C'est là ma satisfaction d'aujourd'hui, la satisfaction qui complète mon histoire. Vous me comprenez? J'aurais pu être votre goujat, porter votre seau de bitume, et j'aurais été comme je suis aujourd'hui, quelqu'un qui apprend de vous sans que vous disiez un seul mot. On peut se comprendre à petits clins d'yeux, n'est-il pas vrai?

« Peut-être est-ce la plus grande satisfaction de ma vie... Pouvoir vous raconter cette histoire qui est la mienne et que je finis d'apprendre justement de vous, et avoir compris ces deux choses à la fois, grâce aussi à madame votre fille : que l'antique usage qu'avaient les hommes d'adorer un animal, une montagne, un arbre, une chose, était comme j'ai dit que c'était; et qu'il continue encore et qu'il est encore le moyen le plus vivant que nous ayons, en secret, au fond de nous-mêmes, de connaître et de progresser.

Il a terminé? Il parle ici comme ceux qui parlent au peuple, au moment où ils terminent leurs discours. Mais il se peut qu'il ait seulement fini de s'adresser uniquement à grand-père.

Dans l'autre pièce, celle où la porte s'ouvre sur la rue, il y a le bruit du mari de ma mère, qui revient avec le gosse. L'hôte regarde dans cette direction, il se frotte les mains. Il semble maintenant que le froid qu'il éprouve lui soit agréable, à la pensée d'être sur le point de se réconforter avec des marrons chauds et du vin.

Ils entrent tous les deux : le gosse avec des paquets, le mari de ma mère avec deux fiasques dans les mains. Et je pourrais jurer, moi, que ce n'est pas pour prendre un acompte que le mari de ma mère est allé lui-même aux commissions. Il a dû se dépêcher.

— Il n'a rien dit pendant que je n'étais pas là? demande-t-il à ma mère.

Je le vois tout essoufflé, tandis qu'il reprend sa place.

— Rien ou presque, lui répond ma mère.

XVIII

Mais notre hôte n'est pas type à se démonter pour avoir entendu traiter de rien son discours d'une demi-heure.

Il regarde même ma mère avec un petit rire approbateur.

— Maintenant, je veux vous voir manger les anchois, lui dit-il en riant. J'espère qu'à force de manger des mets imaginaires vous n'avez pas oublié comment on mange quelque chose de simple. Avez-vous encore un peu de pain? Moi, j'ai ici les deux baguettes de ma ration quotidienne. Il les tire de ses poches intérieures et les tend. Mettez des anchois au milieu et mangez avec les doigts. Le vin est meilleur, bu sur les anchois.

Il est presque un peu excité, il se lève pour verser à boire, ses mains tremblent, et il emplit plus de verres que nous ne sommes.

Doucement, peut-on lui dire. En lui, il y a une sorte de gémissement comme chez un chien en train de se régaler. Mais, dans notre famille, nous ne sommes pas des buveurs, notre grand-père non plus n'en fut pas un, un verre nous dure tout un repas de Noël, toute une soirée, et ce seront lui et le mari de ma mère, l'un en face de l'autre, qui boiront le reste de la première fiasque, et, en entier, la seconde.

— Je vous verse à boire? se disent-ils.

— Versez. Merci.

— Puis-je vous servir?

— Vous êtes trop aimable.

Ils ne nous versent plus à boire, à nous, parce qu'ils voient qu'il y a toujours du vin dans nos verres. Une fois, l'hôte tente d'emplir à nouveau le verre de grand-père, mais ma mère l'en empêche.

— C'est inutile, lui dit-elle. Il ne parvient pas à en boire comme il parvient à boire de l'eau.

— Vraiment? s'exclame l'hôte.

— Vraiment, lui dit ma mère. Du vin, il peut en boire un verre, tandis que de l'eau, il peut en boire un seau...

Et notre hôte, pourtant, est tout de suite convaincu. Il regarde le vieux.

— Je comprends cela, lui dit-il. Vous, vous êtes capable d'aimer aussi dans l'eau ce qu'il nous arrive, à nous, de trouver dans le vin, vous pouvez l'aimer pour elle-même. Quelqu'un comme vous va au puits et tire de l'eau, et il est heureux là, ou à une fontaine, comme cela nous arrive à nous, par contre, si nous sommes au comptoir d'un bistrot.

Il dit, lui, « vous » et « nous ». Divise-t-il les hommes en deux? Je me demande jusqu'où pourrait aller pour lui cette division. Rigoureusement jusqu'à deux principes? Non, puisqu'il a parlé comme étant siennes de beaucoup de choses qui sont aussi nôtres.

Mais, par ce « nous », il se désigne lui-même en même temps que la moitié des hommes : lui-même et le mari de ma mère, les « blondinets » qui vont et viennent, portant des seaux, qui s'entendent dire « ce n'est rien » à tout ce qu'ils disent, et qui ne s'observent pas l'un l'autre, et ne commencent jamais d'être amis parce qu'ils sont déjà liés d'amitié, depuis toujours, d'une amitié qui leur est née, dans le vin.

Toc, l'un choque son verre contre le verre de l'autre, et ils nous offrent ce spectacle connu que nous n'approuvons pas.

— A votre santé, dit l'un.

— A votre santé, dit l'autre.

La santé est dans le monde sur lequel resplendit le soleil, elle est au puits où l'on tire de l'eau, elle est dans la faim apaisée, dans l'étreinte devenue sommeil, et cette santé faite d'obscurité qu'ils peuvent se souhaiter, eux qui sont pourtant des hommes comme nous, nous déconcerte toujours un peu. Que se souhaitent-ils? Que leurs spectres s'apaisent et s'endorment?

Nous les voyons, à chaque verre, qui semblent descendre vers un monde souterrain. Mais nous ne savons pas si ce qui nous déconcerte le plus, c'est de voir qu'ils peuvent y descendre, ou de voir en eux qu'un tel monde existe, et qu'il est réel comme l'autre, la moitié de l'autre de la même manière que la nuit est la moitié du jour.

— A la santé de monsieur ici présent, dit notre hôte.

Je voudrais l'arrêter, lui au moins. Son froid passe-t-il? C'est un spectre de chaleur qui va l'envelopper. Et je ne voudrais pas qu'il disparaisse sous la terre. Nous voulons, nous, qu'il reste encore avec nous. Il avait des choses à nous dire. Et nous avons, et les gosses aussi, notre attention fixée sur lui. Il y a eu un moment où ce que nous attendions de lui, n'était pas peu de chose. Ce moment serait-il passé?

XIX

Tout d'un coup, il pose son verre encore plein, met dessus une de ses petites mains brunes, pour le couvrir, et se tourne vers ma mère.

— Mais vous, pourquoi dites-vous qu'il est un éléphant? lui demande-t-il.

— Papa? dit ma mère.

— Monsieur ici présent, dit-il.

Et ma mère :

— C'est facile à comprendre. Je ne l'ai jamais dit de personne d'autre.

Et lui :

— Pourquoi dites-vous qu'il l'est? lui demande-t-il. C'est gentil? C'est méchant?

Ma mère lui répond que c'est à la fois gentil et méchant, que c'est à cause de ce qu'était grand-père, à la fois quelque chose de bon et de mauvais, et à cause de ce qu'il continue d'être, de ce qu'il est encore avec toute sa masse, avec tous ses besoins et avec tous les ennuis qu'il peut donner.

— Oui, dit l'hôte.

Mais il laisse ma mère poursuivre; elle répète maintenant l'histoire habituelle de grand-père, l'histoire de toutes les choses que grand-père pouvait faire et de toutes les choses à quoi grand-père a travaillé, du Fréjus, du Simplon, des immeubles de la piazza Cordusio, de la coupole de la Galleria, de l'assainissement de la province de Ferrare, des ponts de fer sur le Pô (et du Dôme? et des Pyramides?); seulement, elle ne s'exalte pas comme avec nous, et elle n'a pas d'excès de langage, faisant presque attention à ne pas devenir, elle, la personne qui parle, alors qu'elle a, par hasard, envie d'écouter; et l'hôte, à chacune de ses phrases, dit : « Oui ».

— Et vous savez tout sur les éléphants? lui demande ensuite l'hôte.

Bien sûr que ma mère sait tout sur eux : elle parle, par exemple, de grand-père le torse nu, dit que sa peau se séchait toujours tout de suite, même après la plus forte transpiration...

— Vous avez remarqué quelle est leur patience, lui dit l'hôte. Vous les agacez, vous les harcelez avec des plaisanteries idiotes ou bien vous leur chatouillez les oreilles, et, eux, ils se contentent de vous regarder! Ils chassent d'un geste la mouche que vous êtes

et puis, simplement, vous regardent. Ils ne vous soulèvent pas de terre et ne vous jettent pas au loin.

Ma mère répond que grand-père soulevait aussi les gens de terre et les jetait aussi au loin. Elle-même, il l'a soulevée de terre et jetée au loin, une fois ou deux.

— Mais ça, c'est leur colère, dit l'hôte. Vous avez remarqué comment elle est vraiment? Elle ne tombe jamais sur celui qui en est précisément la cause, elle tombe sur d'autres personnes qui sont autour, sur des choses qui sont autour, et ceci non point parce qu'ils sont enclins à l'injustice, mais parce qu'ils aiment se dominer, et que, dans l'injustice, ils se dominent. Gare s'ils se mettaient en colère contre celui qui le mérite! Et, s'il vous a soulevée de terre et jetée au loin une ou deux fois, vous pouvez être sûre que c'était plutôt la faute de quelqu'un d'autre.

Ma mère répond qu'elle ne sait pas. Elle sourit, elle pourrait raconter, mais elle a trop d'enfants autour d'elle, et puis elle n'a pas envie de faire porter le discours sur elle-même.

L'hôte surprend le sourire de ma mère.

— Que voudriez-vous que ça signifie? dit-il. Aucun père au monde n'a jamais su exactement s'il est mal, et en quel sens il est mal, de faire de telles choses, même si on les fait à une fillette, ou si le mal pire n'est pas que les gens s'attendent à voir punies ces choses.

Ici, le mari de ma mère appelle l'hôte. Il veut avoir sa compagnie, dans le vin. Il veut qu'il ne s'en aille pas. Et il gémit du fond de son vin :

— Comment? Comment? Que dit avoir fait ma veuve à moi?

Après avoir découvert et porté le verre à ses lèvres, l'hôte boit une gorgée, juste pour montrer au mari de ma mère qu'il est encore avec lui. Puis, après avoir versé encore du vin, sa petite main retombe sur le verre, telle un couvercle.

— Au lieu de ça, continue-t-il, s'adressant à ma mère, vous devriez vous demander si vous n'avez pas fait du mal vraiment mal, quelques-unes des fois où il a soulevé de terre et jeté au loin une personne qui était dans ses jambes, qui était plus à gauche ou plus à droite que vous-même.

De nouveau, le mari de ma mère appelle notre hôte :

— Qui ça? lui dit-il.

Il ne veut pas rester tout seul dans son vin. Et il gémit du fond du puits de son vin.

— Que faites-vous avec ma veuve à moi? Vous perdez votre temps. Elle ne l'avouera jamais...

Il veut rappeler son compagnon à la communion dans laquelle i s se trouvaient.

— Vous me versiez à boire et vous ne me versez plus à boire. Faut-il que je me serve moi-même? Il saisit la fiasque et en renverse le col au-dessus de l'orifice de son verre.

— Toi, ne me tache pas ma nappe, lui crie ma mère.

— Tu n'as qu'à l'enlever, lui répond son mari.

Il va même jusqu'à soulever lui-même la nappe, dans son coin, et, judicieusement, comme on ne s'y attend jamais de la part des ivrognes et comme, par contre, cela se passe toujours, il retire une chose après l'autre du bout de table où ils se trouvent, l'hôte et lui, des deux côtés de grand-père; et pose une chose après l'autre sur le bois nu, repoussant toujours davantage en avant de lui, vers le reste de la table, le coin de nappe libéré.

— Tout ce que dira ma veuve à moi, gémit-il, ce faisant, c'est que la faute fut mienne. Et elle ne l'avouera jamais.

Il répète « jamais » plusieurs fois, cependant qu'il déplace les choses qui sont sur la nappe pour les mettre sur le bois nu.

— Oh! jamais.

Il répète cela comme une chanson.

— Et papa? lui crie ma mère. Tu ne vois pas que ça lui déplaît?

Grand-père a des mouvements d'agacement dans les mains et dans la barbe. Il observe ce que fait, en dessous de lui, le mari de ma mère, et touche avec agacement le bois nu sur lequel se trouve maintenant son assiette avec le tas de marrons.

Il ne faisait plus attention à rien depuis qu'on avait mis devant lui l'assiette de marrons. Il tenait les mains dessus, ses mains au toucher brumeux, et il cueillait un marron, l'épluchait brumeusement, le portait à sa bouche, puis il cueillait un autre marron, l'épluchait, le portait à sa bouche, de même un troisième, parfois aussi un quatrième, et alors, en ayant trois ou quatre à la fois dans la bouche, il se consacrait, pendant quelques minutes, à la mastication.

Au lieu de ça, il regarde maintenant de-ci de-là sur la table et remue de-ci de-là, sur le bois nu, ses mains irritées.

— Tu ne vois pas que tu l'ennuies? crie ma mère à son mari.

Et le mari de ma mère gémit.

— Vous l'entendez? Dès que quelque chose ne va pas, c'est tout de suite ma faute.

Il cesse de repousser la nappe, il a libéré tout le bout de table entre l'hôte et lui-même, des deux côtés de grand-père, et il saisit de nouveau la fiasque par le col.

— Vous vouliez que je vous verse à boire, gémit-il, et vous ne me laissez plus vous verser à boire.

Il veut que l'hôte lui tienne encore compagnie.

— Allons, lui dit-il.

Il veut aller vraiment jusqu'au fond. Mais justement à cause de cela, il veut être sûr que celui, avec qui il s'est mis en route vers les régions intérieures, le suivra. Aurait-il peur de se trouver seul dans les profonds labyrinthes du vin?

— Allons, dit-il.

Et il verse du vin sur la petite main de l'hôte qui recouvre encore le verre.

De la sorte, du vin est répandu sur le bois de la table.

— Tu vois? crie ma mère. Tu vois?

Pendant ce temps, l'hôte regarde grand-père qui a reporté sur les marrons ses mains au toucher brumeux, et qui épluche des marrons, qui se met des marrons dans la bouche.

XX

Il dit à ma mère :

— Vous avez observé ce qu'ils font quand on n'est pas gentils avec eux?

Bien sûr que ma mère les a aussi observés à ce moment-là. Elle dit que grand-père cessait alors, tout simplement, de faire la chose qu'il était en train de faire, et qu'il faisait la tête pendant une dizaine de minutes, puis il reprenait son travail.

— Ah! dit notre hôte. Il semble qu'ils soient d'humeur mélancolique, si peu ils s'agitent et si peu ils font de bruit. Au lieu de ça, en dedans, ils ont une bonne humeur que rien ne peut sérieusement troubler.

Ma mère dit que c'est à cause de ça, à cause de leur bonne humeur, qu'ils n'ont jamais besoin de s'agiter et de parler.

Et notre hôte dit :

— Parce que cette humeur qu'ils ont au dedans d'eux les occupe toujours de sa fraîcheur, de son mouvement, comme si elle était un ruisselet en eux, et de son murmure même. Il conclut que les éléphants sont gais : Ah! ils sont vraiment gais!

Et ma mère dit qu'ils rendent aussi les autres gais, elle dit qu'au bon temps de grand-père, il lui semblait avoir la maison pleine de

petits canaris qui chantaient, quand grand-père était rentré et s'asseyait pour lire le journal.

— C'est cela leur joie, dit l'hôte. C'est de vous rendre gais. Ils ne sifflent même pas, ils ne remuent même pas un doigt pour vous la donner, cette joie, et pourtant ils vous la donnent rien qu'à les observer.

Il dit qu'à cause de cela, depuis le temps où il était tout petit, son rêve a toujours été de pouvoir être charmeur.

— Charmeur? s'exclame ma mère.

Peut-être est-il maintenant parvenu à un point intéressant de ce qu'il songeait à raconter. Nos gosses dressent l'oreille. C'est son histoire?

Donc, il voulait être charmeur.

— Vous savez, dit-il. Quelqu'un qui leur parlerait et auquel ils parleraient. Il est si rare que l'on parle en ce monde. On ne parle jamais. Et, moi, j'ai toujours voulu parvenir à entrer dans le secret et à faire un peu parler.

— C'est cela que vous appelez être charmeur?

— C'est cela et autre chose. J'étais tout petit lorsque j'ai vu que l'on ne pouvait entrer dans la familiarité de personne au monde. Je cherchais, j'essayais, je n'y parvenais jamais, et alors j'ai pensé qu'il fallait que j'apprenne à les charmer, pour commencer.

— A les charmer de quelle manière?

— D'une manière ou de l'autre. J'ai pensé également à ça. Qu'il y avait certainement beaucoup de manières et que je devais en choisir une. Mais je savais que, en général, les charmeurs jouent d'un quelconque instrument et je décidai de charmer en jouant, moi aussi, d'un instrument. Il ne restait qu'à trouver la musique.

— Vous avez trouvé la musique?

— C'était là justement le plus difficile. La possibilité de charmer réside dans l'air, lequel doit être un air spécial, pas le premier qu'on rencontre, et apprendre à charmer ne signifie rien d'autre que de chercher cet air. Les charmeurs de serpents vous le diront. Ils ont un air pour ceux à sonnettes, et un air pour ceux à lunettes, un air pour chaque espèce, ils vous le diront.

— Et vous, pour qui vous êtes-vous mis à le chercher, cet air?

— Mais pour les éléphants. Ou, plutôt, à dire la vérité, je ne savais pas cela. Je me mis à chercher l'air, il devait être spécial; il devait être pour une espèce et non pour une autre, et pourtant je ne savais pour quelle espèce c'était que je le cherchais.

— Alors?

— Alors, j'ai cherché. J'étais petit enfant et je tirais de ma poche mon fifre, je cherchais. Et j'étais jeune homme, je m'en allais dans les solitudes, je m'asseyais sur un rocher, et je jouais et cherchais.

— Quand vous vous êtes marié, aussi, vous avez continué à le chercher?

— Aussi. A la maison, avec ma femme, je ne le pouvais pas. Du reste, c'était pour ma femme aussi, entre autres, que je le cherchais. Je m'en allais, la nuit, dans le désert, dès que ma femme s'était endormie, et je faisais du fifre à tour de bras, cherchant mon air.

— Vous l'avez cherché toute votre vie.

— Toute ma vie. L'heure des repas venait sur les routes, pendant mon travail avec le bitume, et moi, à toute vitesse, je mangeais d'abord, puis je m'en allais un moment, pour chercher, avec mon fifre, à l'écart.

— Comment pouviez-vous le trouver si vous le cherchiez là où il n'y avait personne? Ceux qui charment les serpents le cherchent avec les serpents devant eux...

— Il n'est pas dit que ce doive être toujours ainsi. Il suffit que quelqu'un pense à comment sont les choses, à comment ils les a vues, et il peut chercher avec sécurité, il finit toujours par trouver.

— En attendant, vous ne l'avez pas trouvé, votre air.

— Comment, je ne l'ai pas trouvé? Un jour il est venu, et tout de suite, j'ai senti qu'il était là. Mais je voulais être prudent. Je me mis à me le répéter pour ne pas risquer de l'oublier.

— Et vous l'avez essayé sur quelqu'un?

— Un jour ou l'autre, je l'essaierai. L'important était de l'avoir. A partir de ce moment, je ne me suis préoccupé de rien d'autre que de le perfectionner. Avec l'habitude que j'avais déjà de me retirer tous les jours dans les solitudes, j'ai continué, parfois le matin de bonne heure, parfois vers le soir, et maintenant je l'ai comme s'il était un diamant. Il peut faire des miracles.

— Quelle étrange histoire! dit ma mère. Et c'est, lui demande-t-elle, pour charmer les éléphants?

L'homme prend dans sa main son verre plein. Il rit et le vide. Il a dit tout à l'heure qu'il ne savait pas pour qui il cherchait son air. A présent, il répond à ma mère :

— Mais oui, madame. C'est pour charmer les éléphants.

XXI

C'est à se demander ce qu'est son petit rire à ce moment-là.

Est-il toujours le même qu'il a été? Encore un petit rire qui peut être ironique et ravi à la fois, interrogateur et satisfait. Ou, au contraire, est-ce un petit rire halluciné?

Il incline la fiasque, regarde s'il y reste du vin, et en verse un peu à son compagnon, puis à lui-même. Mais, de nouveau, il ne boit pas, de nouveau il abaisse la main pour la poser sur l'orifice du verre. Comme si, de cette façon, pour une raison qui lui est personnelle, il voulait ensorceler son vin, l'ensorceler ou l'exorciser, avant de le boire.

— Ça fait un bout de temps que je les connais, dit-il. Dans leur force et dans leur mansuétude, dans leur patience, dans leur courage et dans leur bonne humeur, dans leur gaieté, et pourtant je ne le savais pas.

« Ah! nous dit-il. Je ne savais pas, moi pourquoi j'aimais être tout tranquille comme je l'étais à côté d'un camarade de travail, ou dans le train à côté d'un voyageur, à côté de n'importe qui qui ne parlât pas, ou à côté d'un petit gars, à côté aussi d'un mendiant, et c'était que j'aime être près d'un éléphant.

Il s'adresse à ma mère :

— C'est un éléphant que vous dites?

Lui-même se répond oui, c'est qu'il aime être avec les éléphants, et l'air qu'il a étudié toute sa vie il l'a étudié pour eux, pour « monsieur ici présent », pour les éléphants.

Sa main vient se placer sur l'autre. Mais il a cherché dans ses poches intérieures, une fois encore, et, cette fois-ci, cette main se pose sur la table, tenant un flûteau de roseau.

— Voilà, dit-il.

Mais ce n'est pas parce qu'il montre le flûteau. Il n'en est pas encore arrivé là, et son petit rire est inchangé.

— Nous sommes tant de choses, dit-il. Toutes les choses que vous voudrez. Des tigres et des petits chiens, des petits cochons, des poussins. Nous sommes des montagnes, nous sommes des fleuves, nous sommes des gnomes pas plus hauts que des champignons.Mais nous sommes aussi ceci, et madame ici présente peut en témoigner. Nous sommes aussi des éléphants. Et peu importe qu'ils soient gros ou qu'ils soient petits. Nous sommes aussi des éléphants.

Il lève la main qui tient le flûteau.

— Vous voyez ça?

Maintenant, son petit rire change. Oh! s'il change maintenant! C'est le rire de joie qu'ont les gosses quand ils montrent leur jouet.

— C'est pour ceux qui sont comme des éléphants que j'ai trouvé mon air.

Le flûteau de roseau a des trous bordés de métal, il est cerclé sept fois ou plus, avec le même métal, et nous le regardons. C'est un vieux flûteau, de couleur marron : il est possible de croire que notre hôte l'a vraiment depuis le temps où il était un petit garçon de sept ans. Toute sa vie est-elle dans ce flûteau?

Un petit chiffon rouge pend au bout de ce flûteau.

— Que peut-on faire avec? demande ma mère.

Le petit rire de l'hôte en dit long.

— Ce qu'on peut faire avec? demande-t-il. Des choses extraordinaires. La personne pour qui j'en joue montre tout de suite si elle est ou non un éléphant. Et elle montre combien elle l'est. Si elle l'est beaucoup. Si elle l'est peu. Oh! s'exclame-t-il. Vous verrez!

Il a retiré sa main de l'orifice du verre et a pris le verre.

— Vous voudriez en jouer ici? demande ma mère.

— Pour monsieur ici présent, répond l'hôte. J'ai bien failli n'en jouer pour personne, et, au contraire, voici que je suis ici... Il boit une gorgée, s'essuie le visage et élève le flûteau avec ses deux mains, pour le porter à sa bouche.

— Il ne lui arrivera rien de bizarre? dit ma mère. C'est un homme qui nous pèse déjà suffisamment. Je ne voudrais pas qu'il nous pèse davantage, à cause de votre musique.

L'hôte sourit.

— Il vous deviendra léger, pour sûr!

— Je ne voudrais pas que son appétit augmente.

— Il n'y a pas le moindre danger.

— Ou qu'il lui vienne une attaque de paralysie et qu'il faille le soigner au lit.

— Mais, maman! disons-nous.

— Qu'est-ce que vous en savez, vous autres? nous dit ma mère. Il pourrait aussi se mettre à vouloir cette musique tous les jours.

Et nous, nous disons encore :

— Mais maman!

Notre hôte rit, il dit :

— Vous verrez!

Et il commence, et il a commencé.

XXII

Joue-t-il?

Au début, on ne le dirait pas. Nous voyons qu'il souffle, quelques gémissements sortent du roseau, et c'est là tout. Mais son visage noir a une expression concentrée, et il fronce le sourcil sur le petit rire de ses yeux. Grand-père fait comme nous, il le regarde et rien d'autre, et il a croisé les jointures de ses doigts, main contre main sur la table.

Le vieux roseau gémit. Est-ce cela que l'on appelle l'accord?

En tout cas, c'est la voix d'un roseau, c'est la voix d'une roselaie : c'est semblable à la voix du roseau quand il était jeune, avec ses feuilles, dans une roselaie, et semblable à ce que l'eau fut avec lui, coulant à proximité de sables et de mer, sur des bras de lavandières, sur les claquements de linges battus qui se brisent contre les roseaux.

L'homme se recule peu à peu, toujours soufflant, toujours accordant, avec sa chaise. Il ne nous regarde plus depuis qu'il a commencé, et, depuis qu'il ne nous regarde plus, il n'a plus de petit rire sur son visage.

J'ai dit qu'il fronçait le sourcil. Maintenant, je devrais dire que son œil est chaviré. Mais cet œil se dirige toujours plus bas. L'homme recule encore, il se lève même d'un bond pendant un court instant, pousse avec le pied la chaise d'un ou deux pas en arrière, et, ainsi, s'assied de nouveau, sans avoir cessé de souffler et de regarder vers le sol.

Nous, nous ne pouvons pas dire comment est exactement son œil, à cause de la façon dont il regarde toujours plus bas. Est-il torve? Peut-être est-il pire que torve : peut-être s'injecte-t-il de sang. Et l'homme a voulu de l'espace autour de lui, un cercle autour de lui, et il reste sur la chaise, la tenant inclinée en arrière, sous lui, les deux pieds de devant soulevés, tandis que ses pieds à lui ont comme pénétré, avec des ongles, avec des clous, dans le plancher.

Mais aurons-nous l'air?

Nous regardons tous le flûteau, attendant l'air, espérant que ce ne sera pas seulement ce gémissement de roseau tel qu'il fut dans une roselaie, et nous voyons que le petit chiffon, à l'extrémité, ne pend plus flasque et inerte. Il s'est détendu et se soulève. C'est bien ça ; il se soulève. Il a reçu le vent qui vient des trous du flûteau et s'élève, tel un drapeau; il claque presque. Est-ce le signe que l'air est là?

Certainement, maintenant, quelque chose est là. Le son est plein, c'est la roselaie qui reçoit le vent, et le son est dru sur la rive aux eaux pleines de vent, le long de tous les fleuves, le long de toutes les mers, jusqu'à parvenir en Afrique le long de tous les lacs. C'est une roselaie et elle devient un orgue : un orgue aux notes grêles stridentes même, pleurardes même, mais au son aussi profond que celui d'un orgue . Seulement, ici, tout d'un coup, le son cesse.

Était-ce l'air? Est-il fini?

L'homme est en sueur, avec l'œil qui regarde en louchant. Il vient en chancelant à la table, y cherche son verre. C'est son camarade de vin qui le lui tend.

— Et ce serait là tout votre air? lui dit ma mère.

— Ce n'est pas mal, disons-nous.

— C'est un air comme un autre, dit ma mère.

L'homme a bu, il s'est essuyé le visage, et un peu de son petit rire revient sur son visage, malgré son regard qui louche.

— Je l'ai joué seulement pour monsieur ici présent, nous dit-il. Lui seul a pu l'entendre tel qu'il est vraiment.

— Mais qu'est-ce que ça lui a fait? demande ma mère. Elle observe grand-père : Je ne vois pas que ça lui ai fait quelque chose.

— Ah! non? dit l'homme. Vous n'avez pas vu?

Il observe, lui aussi, grand-père, réfléchit, et recommence à souffler dans son flûteau, restant debout à l'endroit où il se trouve et continuant à ne pas quitter grand-père de l'œil. Le petit drapeau rouge, cette fois-ci, se relève tout de suite; l'homme joue en se balançant un peu, peut-être en tanguant un peu; continuellement, il se déplace sur ses pieds et l'air est là presque tout de suite. Je veux dire, tout de suite le roseau est semblable à ce qu'il fut quand il était jeune dans sa roselaie, et tout de suite la roselaie est le monde même : est tout de suite un orgue.

Nous observons tous grand-père. Qu'y a-t-il à voir en lui? Il a la tête inclinée comme lorsqu'il est assis devant la porte grand ouverte vers les bois, et ses mains, aux doigts ni ouverts ni fermés, sont larges sur la table. Il n'y a rien à voir en lui. Je dirais même qu'il dort.

Mais l'homme se tord le cou en jouant, il se contorsionne, a le front en sueur, et son souffle se tord à l'intérieur du roseau faisant se tordre vers le haut le claquement du petit drapeau rouge. Il n'est vraiment pas très stable sur ses pieds. Il tangue en avant comme s'il allait s'abattre sur la table, il se balance en avant et

en arrière, plie les genoux, puis se redresse d'une secousse, arrachant un son suraigu à son flûteau.

Ici il semble qu'il nous fasse signe, en quelque sorte. De la tête même, et avec son flûteau, avec les coudes.

Nous fait-il signe?

Il veut que nous regardions grand-père. Et nous sommes en train de le regarder. Ne t'esquinte pas, petit homme. Nous sommes en train de le regarder, nous sommes en train de le regarder...

Mais qu'est-ce? Grand-père tapote la table avec ses doigts. Bon Dieu! il bat la mesure! Et depuis quand? Nous étions en train de le regarder. Grand-père joue du tambour sur la table, avec ses doigts que nous croyions pétrifiés, et ponctue de coups le tempo du flûteau.

XXIII

— Ah! dit ma mère.

L'air cesse, et le petit homme s'assied, moulu.

— Et c'est là tout? dit ma mère.

Mais le petit homme ne sait pas qu'elle dit cela, il cherche son verre d'un regard chaviré, avec des mains gourdes; de nouveau, c'est son camarade de vin qui le lui met dans la main, et à brèves gorgées il le boit, en sueur, haletant.

— Maman! disons-nous à notre mère.

— Ce n'est pas beaucoup si c'est tout, nous dit ma mère.

Le petit homme boit une autre gorgée, il a les yeux clos quand il boit, mais il pose le verre avec soin et les rouvre. C'est dans son petit rire qu'il les rouvre.

— Vous savez, nous raconte-t-il, depuis quelques années, je suis un peu malade. Je l'ai toujours été un peu, et depuis quelques années je le suis un peu plus. On dit que c'est la tuberculose. Je devrais entrer à l'hôpital, et peut-être que j'irai, et peut-être que non. En tout cas, j'ai eu avec vous ma fête, j'ai dit ce que je voulais dire, j'ai joué mon air à monsieur ici présent, et, pour tout cela, je vous exprime mes remerciements sincères, Merci petits, merci messieurs et mesdames, merci madame...

— De rien, dit ma mère. Mais pourquoi voulez-vous déjà vous en aller?

Nous murmurons tous quelque chose en même temps qu'elle, mais contre elle :

— Toi, pourquoi le traites-tu mal?

Et le mari de ma mère prend, à travers la table, le bras de son camarade de vin.

— Non, lui dit-il.

Ma mère nous toise, nous les chefs de la rébellion.

— Moi? s'exclame-t-elle. Mais quand donc?

— Quand donc? lui répond en écho le petit homme. C'est le mot. Quand donc? Moi, je vous dois même plus qu'à tout autre, et je vous remercie plus que tous, à part monsieur ici présent. Du reste, je n'ai pas dit que je m'en allais, même si, dans un moment, je dois le dire.

« Maintenant, raconte-t-il, j'ai travaillé jusqu'au bout, vous le voyez à mon visage, et, que je m'en aille à l'hôpital ou non, cela ne signifie pas que j'aurai beaucoup de temps à rester assis sur une chaise.

« Mais ce n'est pas la mort qui vient, comme disent les gens. C'est nous qui nous en allons. Quand nous avons trouvé le peu que nous pouvions trouver, alors, c'est fini. Il n'y a plus rien qui nous dise quelque chose. Nous buvons encore du vin, mais nous n'y cherchons plus rien, et il ne nous dit plus rien. Rien ne nous dit plus rien. L'air que nous respirons ne nous dit plus rien. Le repos de la nuit ne nous dit plus rien. C'est-à-dire, nous ne servons plus à rien, et, quel que soit notre âge, nous pouvons penser que nous sommes déjà morts. Sinon, nous sommes morts et stupides à la fois.

— Et n'est-ce pas un bien qu'il en soit ainsi? l'interrompt ma mère.

Notre hôte est décontenancé.

— Quoi donc? demande-t-il.

— Ce que vous disiez, lui répond ma mère. Qu'un homme a travaillé jusqu'au bout, et que, quand il a fini de travailler, il a aussi fini de vivre.

— Je n'ai pas dit cela, moi, observe l'hôte. Cela peut être un bien, mais cela peut, parfois, ne pas en être un...

— Comment, ne pas être un bien? s'exclame ma mère. Quelqu'un qui n'est un poids pour personne, qui ne mange aux dépens de personne, et qui n'a pas besoin de quelqu'un d'autre pour le déshabiller et le vêtir.

L'hôte regarde grand-père. Il a aussi eu un geste comme pour arrêter à travers la table les paroles de ma mère, avant qu'elles n'arrivent à grand-père.

— Que savons-nous du moment où un homme est un poids et de celui où il n'en est pas un? Un homme peut être le seul à apporter à manger dans une maison, et néanmoins être un poids. Tandis qu'un enfant n'est jamais un poids, par exemple. Nous ne pouvons pas juger de choses de ce genre.

— Pourtant, insiste ma mère, la chose que vous disiez est une bonne chose. Et son regard s'arrête justement sur grand-père, tandis qu'elle parle. Vous pouvez être content de ne pas avoir beaucoup de temps à rester assis, je vous l'assure de la part de vos filles...

Le regard de notre hôte va de ma mère à grand-père, puis de grand-père à ma mère, et de nouveau de ma mère à grand-père.

— Mais je ne vous ai jamais dit une chose comme celle-là, moi, répond-il. Je vous dirai même, ajoute-t-il, que j'étais un homme très affligé quand je suis entré ici, ce matin, et que je suis entré ici parce que justement j'étais affligé. J'avais froid, raconte-t-il, je me sentais mal, je pensais que mes jours étaient comptés, et pourtant je ne pensais pas avoir fini. Je n'étais pas encore sûr d'avoir trouvé...

— Vous aviez trouvé votre air, lui dit ma mère.

— Cela, c'était depuis un bout de temps, dit l'hôte. Mais pour qui était-il? Je ne savais pas encore pour qui je l'avais trouvé...

— En somme, dit ma mère, vous avez déclaré que vous étiez content d'avoir travaillé jusqu'au bout, et maintenant vous voulez soutenir le contraire.

— Ce n'est pas que je soutienne le contraire, dit l'hôte. Je serais même content qu'il ne me reste pas le temps d'enlever de mon visage le noir de mon travail... Mais je dis que nous le savons, nous-mêmes, quand nous sommes morts, et qu'alors il faut nous tenir prêts. Je ne voulais pas dire autre chose.

XXIV

— Ouais! dit ma mère.

Elle réfléchit. Elle jette un regard, tout en réfléchissant, sur grand-père, une fois aussi sur son mari ivre, finalement elle sort de ce silence pour demander :

— Mais les éléphants... Ils meurent ou ils ne meurent pas?

— Oh! s'exclame l'hôte.

Il s'élève avec son petit rire, vers la sphère où il se charme. Et

il a dit que son rêve était d'être charmeur. N'a-t-il pas plutôt voulu dire que c'était d'exercer un métier où l'on pût se charmer?

— Vous voudriez qu'ils ne meurent pas? s'exclame-t-il.

— Je ne le sais pas, dit ma mère. Bien sûr que, quand ils sont jeunes, se hâte-t-elle d'ajouter, ils travaillent tant! Il est juste aussi qu'ensuite ils restent longtemps sans rien faire.

Mais son visage dément que ce soit vraiment juste. Elle a le visage sombre; rendue mauvaise par tout ce que, des choses entendues, elle rumine en elle.

— Alors? demande-t-elle.

Et, du visage, elle demande de nouveau s'ils meurent ou s'ils ne meurent pas.

— Vous vous y connaissez, n'est-ce pas?

L'hôte dit qu'il s'y connaît.

— Vous devez donc savoir quel âge ils atteignent, en moyenne?

Les autres aussi parlent, les petites, mon frère Euclide...

— Ils ne vivent pas très longtemps?

— Aucun herbivore ne vit très longtemps.

— Je crois qu'ils meurent à vingt-cinq ans, en général.

— A vingt-cinq ans? dit ma mère. Ou à vingt-cinq siècles?

L'hôte parle finalement, du fond de ce petit rire dans lequel il est ravi.

— L'éléphant, de tous les animaux, nous raconte-t-il, est celui qui meurt avec le plus de sagesse... Je veux dire que c'est l'exemple le plus haut que nous donne la nature de la manière dont quelqu'un peut savoir qu'il est déjà mort, au lieu de l'être et de ne pas le savoir.

Ici, il touche le bras de grand-père. Et c'est étrange de sa part, dans un semblable discours. Mais il est très haut dans l'enchantement; doucement pris.

— Vous m'écoutez? lui dit-il. C'est une merveille la façon dont ils meurent. Dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils ne servent plus à rien et qu'ils sont un poids, tac, tout de suite ils brisent là : ils se considèrent morts et ils meurent.

Il raconte cela à notre grand-père, et avec ferveur, d'un air inspiré. Pourtant tout à l'heure il ne voulait pas que les paroles de ma mère arrivassent à grand-père; il leur donnait un autre sens avec ses propres paroles; et il semblait aussi qu'il cherchât à les arrêter avec des gestes, à travers la table. Pourquoi maintenant, au contraire, a-t-il tant d'enthousiasme pour dire cela à grand-père?

— Et vous devriez voir avec quelle exactitude ils saisissent

juste le moment où ils seraient un poids. Ils s'en aperçoivent à la minute.

Grand-père l'écoute-t-il? Vraiment, il ne le manifeste pas : à part le fait qu'il a le visage tourné vers lui. Mais ce peut être accidentel. Rien ne bouge dans sa barbe, sa tête est inclinée comme s'il dormait, et ses mains ne répercutent pas, même dans les grosses veines qui les marquent, la pression que l'hôte fait sur son bras.

— Jamais, dans toute l'Afrique, continue l'hôte, on ne voit, sur les sentiers ou dans les bois, d'éléphant mort. Et l'on ne peut pas dire qu'ils ensevelissent leurs morts. Ils ont des cimetières secrets, inconnus d'eux-mêmes tant qu'ils sont vivants, et c'est là que se rendent les vieux éléphants qui pensent devoir mourir. Vous comprenez ça?

L'hôte se tait un moment. Mais non point parce qu'il désire une réponse. Il lui semble avoir dit une chose qui ne peut nous faire rompre son silence, tant elle est extraordinaire.

Nous regardons toujours grand-père. L'écoute-t-il? Et, s'il l'écoute, comprend-il?

Ma mère, en tout cas, fait irruption dans la pause de l'hôte.

— Mais alors que font-ils? demande-t-elle. Ils se prennent la vie?

L'hôte se met à rire.

— Ils ne se font pas violence, lui répond-il. Ils se mettent en route, gagnent le lieu, se couchent par terre et attendent de mourir. Rien d'autre.

— Mais, s'ils marchent, ils sont encore valides, dit ma mère.

— Ils ont encore la force de marcher, cela va de soi, dit l'hôte en riant. Et vous devez noter qu'ils ne savent pas avec exactitude où est ce lieu. Il faut qu'ils le cherchent. Il faut qu'ils marchent des jours et des jours.

— Mais alors, ils pourrraient rester avec les autres et vivre encore un peu, dit ma mère.

— Dans quel but? dit l'hôte, et il rit. Pour être un poids pendant quelque temps pour les autres, et puis mourir comme des chiens le long d'une route?

— Je ne sais pas! dit ma mère.

— C'est ici qu'est leur sagesse, dit l'hôte. De comprendre à un certain moment qu'il ne leur reste d'autre force que celle qui est nécessaire pour gagner le lieu où se coucher par terre.

— Je ne sais pas, dit ma mère.

XXV

Ensuite, ma mère pose à l'hôte une série de questions.

Est-ce qu'il a beaucoup voyagé?

L'hôte n'a pas beaucoup voyagé.

Chassait-il toujours au même endroit?

L'hôte n'a jamais chassé nulle part.

Et que faisait-il donc? Était-il donc marchand d'ivoire?

Non, dit l'hôte. Il n'a jamais été marchand d'ivoire.

— Alors, de quelle façon, demande ma mère, avez-vous appris toutes ces choses sur les éléphants?

L'hôte se remet à raconter.

— Voyez-vous, dit-il...

Et il est heureux d'être, un moment encore, l'homme qu'il avait eu si grande envie d'être, une fois dans sa vie, heureux d'être là à parler de lui-même, entouré d'auditeurs à qui il tient un discours plein de choses concernant sa propre vie.

— Dans mon pays, nous raconte-t-il, il y a un grand rocher que l'on aperçoit des fenêtres, au fond de la campagne dénudée. Il se trouve sur la ligne des collines, formant la plus haute cime de celles-ci, et, à de nombreux kilomètres, l'on distingue nettement son profil, des fenêtres, et l'on dirait qu'il a les oreilles sauvages et la trompe qu'ont, paraît-il, les éléphants. C'est à cause de cela, justement, qu'on l'appelle l'Éléphant; de loin, il est grand comme on pense que le sont les éléphants, et, de près il est beaucoup plus grand encore, un colosse de roches et d'éléphant.

Moi, au début, je me contentais de le regarder, pensant à ces animaux et à leurs qualités rien que par ce que je pouvais voir de notre rocher, du balcon de la maison de ma mère. Puis, j'ai commencé d'aller à travers la campagne et je suis allé jusqu'aux collines où *il* se dresse, jusqu'en dessous de l'endroit où *il* est, et j'ai pensé à ces animaux tandis que j'étais assis en dessous de lui. Je grimpais aussi, le plus haut possible, le long de son flanc, et je lui donnais des tapes sur la cuisse ou bien je le caressais comme si j'avais été son gars, et lui, il avait vraiment les qualités que possèdent ces animaux, il avait la grande force et la mansuétude, l'humilité, la patience, le courage et la gaieté, je dis bien la gaieté, qui sont si nobles chez ces animaux.

« J'ai fait cela pendant de longues années, jusqu'au jour où j'ai

quitté mon pays, et, maintenant, je peux dire que je connais tout sur eux.

— Sur les éléphants? demande ma mère.

— Sur les qualités qu'on leur prête, et, en conséquence, sur eux. J'y pensais tout le temps, et j'apprenais comment ils étaient, je les connaissais. Oui, madame, c'est ainsi également que j'ai appris leurs coutumes et la manière dont ils meurent.

— Mais, ensuite, vous avez dû en voir en Afrique? demande ma mère.

— Je n'ai jamais été en Afrique, madame, lui répond l'hôte.

— Et vous n'en avez jamais vu dans une ménagerie, dans un cirque, dans un jardin zoologique? demande ma mère.

— Je n'ai jamais été dans de tels endroits, lui répond l'hôte.

— Bon Dieu! s'exclame ma mère. Mais est-ce que vous vous faites une idée du toupet que vous avez? s'exclame-t-elle. Moi, le toupet que vous avez me dépasse!

XXVI

Le petit homme, encore que toujours riant, s'est mis à claquer des dents.

Il voulait se verser d'autre vin et a trouvé la bouteille vide, et il a retiré ses mains de la table, les a enfoncées dans ses poches. Il reste ainsi, recroquevillé, pelotonné entre ses petites épaules, et pourtant il rit encore, regardant parfois grand-père, et parfois son camarade de vin, parfois ma mère, les regardant avec son petit rire et claquant des dents.

— Bien sûr, j'ai trop parlé, dit-il. Et vous savez, on dit dans mon pays que quand quelqu'un parle trop, une fois, sans que ce soit son habitude, ça signifie qu'il est près de mourir...

Ma mère l'interrompt.

— Vous ne voudriez pas me faire croire que ce n'est pas votre habitude!

Le petit homme à la gueule pleine de suie se recroqueville encore plus sur lui-même.

— De parler trop? dit-il en claquant des dents. Comme vous voudrez. Mais j'espère tout de même que vous voudrez bien m'excuser et que vous penserez, après tout, me l'avoir permis vous-même. Et monsieur ici présent, naturellement!

Il se tait, claquant des dents, se met debout, mais chancelle, se rassied et de nouveau se met debout.

— Peut-être qu'ils ont raison les gens qui mangent, dit-il, quand ils voudraient que ceux qui ne mangent pas, ne boivent pas non plus, et qu'ils nous appellent des ivrognes. Eux, ils ont une façon rapide de définir les discours comme les miens et de s'en laver les mains. Des discours d'ivrogne, disent-ils. Ils ne disent pas ça? dit-il en claquant des dents. Dites-le, vous aussi, et lavez-vous-en les mains.

— Non, gémit son camarade de vin.

Il semble arracher son visage à une brume qui l'enveloppe, il le soulève de sur la table et on dirait qu'il le débarrasse de toiles d'araignées, avec de vagues mouvements des mains. Il gémit, du fond du sommeil du vin :

— Non, frère.

Mais ses mains s'immobilisent, tenant son visage et, de nouveau, il est absent de ce qui arrive, parmi nous, à son camarade; il ne dit rien d'autre.

Son camarade Gueule-de-Suie a fait quelques pas, toujours tanguant.

Il s'est dirigé vers la porte de notre cuisine, maintenant fermée sur les bois. Il rencontre le siège où se tient tout le jour grand-père, quand il n'est pas à table, et il s'y assied, un peu plié en deux, se tenant le ventre avec les mains.

— Il ne me manque plus que de parler, dit-il, comme on fait parler les ivrognes au cinéma, dit-il en claquant des dents. Mais je ne voudrais pas que vous me reteniez. Je vous ai déjà remerciés, je vous ai déjà salués, et il faut vraiment que je m'en aille.

Il nous parle, le visage tourné vers nous, mais il le lève vers ma mère qui l'a suivi.

— Vraiment! ajoute-t-il en claquant des dents.

De la table, son camarade de vin tente encore de l'appeler, d'un rauque gémissement. Mais il ne peut s'arracher à la brume de toiles d'araignées qui est le sommeil de son vin. Il ne gémit même pas « non ». Il gémit « nnn ! » Et il est le seul, de notre famille, qui voudrait le retenir.

Ma mère, qui suit le visiteur, a sur le bras la couverture qui sert au repassage, comme si elle songeait à l'en couvrir. C'est une idée qu'elle a de le faire se reposer un peu, dans un lit. Mais c'est là tout, et elle ne lui dit pas de rester, de même que ne le lui dit aucun d'entre nous, sauf son camarade d'une fiasque et demie. De quoi avons-nous peur? De l'avoir ivre chez nous, lui qui nous est inconnu, et qu'il vomisse chez nous? Ou bien qu'il meure chez nous?

— Je ne suis pas seulement tuberculeux, dit Gueule-de-Suie, le visage non entièrement dépourvu de rire, maintenant qu'il le lève vers ma mère. N'y a-t-il que la tuberculose qui frappe les hommes? Il y a beaucoup de maladies. Et peut-être que moi j'en ai d'autres. Peut-être que j'ai un cancer.

Il parle de cela très doucement, comme s'adressant seulement à ma mère, comme pour lui confier une chose qui la décide à le laisser partir, comme à l'insu des autres. Mais tous, nous avons seulement peur qu'il ne se dépêche pas assez. Nous ne voudrions pas voir son vomi ou quelque chose d'autre sur le dallage de notre cuisine, entre le siège de grand-père et les bois. Ainsi ma mère va-t-elle, en silence, lui ouvrir la porte.

— Bah! lui dit-elle.

Et Gueule-de-Suie se lève, marche droit jusqu'au seuil, le franchit.

Il se retourne pour nous saluer tous de là, d'un signe, comme les jours où il passait debout sur le tracteur du rouleau compresseur. Nous fait-il aussi un clin d'œil?

Ma mère va à la porte pour le regarder s'éloigner.

— Bah! répète-t-elle.

Et elle lui crie :

— Revenez nous voir, si ça se trouve.

XXVII

Un jour passe, puis un autre, la saoulerie a rendu triste le mari de ma mère, et grand-père est comme il a toujours été, assis dans son fauteuil devant les bois, sa vieille canne entre les jambes.

Il y a pourtant quelque chose de nouveau entre ma mère et le mari de ma mère : ils restent beaucoup ensemble, il accompagne ma mère lorsqu'elle va à la chicorée, ils ne se disputent presque plus, et ils échangent de longues œillades. Cela s'ajoute à la tristesse qui l'a pris après la saoulerie. Mais est-ce vraiment quelque chose de nouveau?

D'autres fois déjà, nous les avons vus semblablement d'accord, elle, grande et l'entourant, telle une mère que lui seul, entre tous, peut se rendre bienveillante et tendre, et lui qui se met, tout petit, le visage menu, toujours au centre de son activité de femme d'intérieur.

Ce sont alors des périodes où lui veut réparer tout ce qu'il y a de

cassé dans notre habitation; et il est habile à le faire, même sans outil, habile à remettre des robinets, des lavabos, des interrupteurs, etc., en parfait état de fonctionnement, ou à nous rendre le courant électrique que l'homme de l'Edison nous a coupé. C'est même son bricolage dans la maison qui est pour nous le premier signe que lui et ma mère sont bien ensemble : des coups de marteau, des bruits de ferraille. Bon Dieu! dit-on. Ils sont bien ensemble!

Et pourquoi, toujours, cela nous étonne-t-il un peu? Pourquoi cela nous semble-t-il, chaque fois, quelque chose de nouveau?

Nous ne pensons, quand nous pensons à notre mère, qu'aux paroles qu'elle prononce : à ce qu'elle nous raconte sur ce qu'était grand-père. Et il n'y a pas de doute que ces paroles ne nous en apprennent très long sur elle. Pourtant, elle a épousé son « blondinet ».

Pourquoi l'a-t-elle épousé? Pourquoi est-ce justement un homme comme lui qu'elle a pris, dans son grand lit?

Et ce n'est pas la première fois. En premières noces aussi, elle a épousé un « blondinet ». Mon père aussi était un homme comme ça : tout petit, le visage menu; et nous tenons un peu de lui, surtout ma sœur. Pourquoi ne comptons-nous pas avec ça?

Cette fois-ci, néanmoins, nous les voyons bien ensemble sans que la maison ait retenti de coups de marteau. C'est un sombre mari qu'elle a tout le jour dans les jambes. Et elle est une épouse qui le couve, taciturne, comme si elle cherchait, elle aussi, à être sombre. A cause de cela, que la chose nous semble neuve, maintenant ce n'est pas tout à fait une erreur.

Mais vraiment neuve l'est une autre chose qui arrive à grand-père.

Il est assis devant la porte grand ouverte vers les bois, toute la journée, il est le même qu'avant; pourtant, soit le matin, soit l'après-midi, il n'est plus de jour où, tout d'un coup, il ne se mette à parler. Ça faisait deux ans qu'il ne disait plus un mot. Nous avions oublié à quoi ressemblait son parler de vieux. Et maintenant voilà cette nouveauté.

On entend dans la cuisine un sourd fracas de rochers au fond d'une gorge, et c'est notre grand-père qui parle, d'une rauque voix de rochers dans une gorge sourde.

De quoi parle-t-il?

Que veut-il?

Nous l'apprenons de notre mère qui est accourue devant lui pour recueillir ses paroles et lui répondre.

— Comme il disait? a crié ma mère. Comme disait qui?

Puis, elle a répété :

— Ah! comme disait ce petit homme au flûteau!

Elle le répète et crie :

— Mais comme il disait en parlant de quoi?

Elle crie, répétant :

— Ah! des éléphants!

Elle lui a crié quelques-unes des choses que le petit homme nous a dites à propos des éléphants. Mais grand-père a frappé le dallage de sa canne. Ce n'est pas ça qui l'intéresse. L'homme a dit autre chose. Ma mère lui a crié d'autres choses parmi celles que l'homme a dites; et de nouveau, grand-père a secoué sa canne, en a frappé le dallage.

Pas cela, pas cela. Il parle et c'est un plus irascible fracas de rochers dans sa gorge sourde, qui roule sur des rochers.

— Ah! a crié ma mère. Ce qu'il disait sur leur mort?

Le mari de ma mère est allé derrière elle.

— Bien sûr, ce qu'il disait de cela.

Il se tient de l'autre côté de mon grand-père, et grand-père a détourné le visage pour échapper à sa proximité. Grand-père veut ignorer sa présence; il veut toujours ignorer qu'il parle; toujours ignorer qu'il existe.

Il s'est tourné un peu plus, vers ma mère, mais il n'entend pas ma mère crier à son mari, comme quand elle n'est pas bien avec celui-ci :

— Toi, fiche-le camp de là!

Au lieu de cela, ils sont restés à échanger une longue œillade, ma mère et son mari.

— Il veut que tu le lui répètes, a dit à ma mère son mari.

Et grand-père, bien que se détournant presque complètement pour s'éloigner de lui, n'a plus secoué sa canne.

C'est cela qu'il veut.

— Répète-le lui, a dit à ma mère son mari.

XXVIII

Quand maintenant, le samedi soir, mon frère Euclide apporte son gain de la semaine, on parle davantage, autour du tablier de ma mère, des choses que nous pourrions acheter si l'on ne devait pas acheter autant de pain.

Ce sont, comme d'habitude, les petites qui commencent, elles qui continuent, elles qui disent tout, mais ma mère, maintenant, ne les arrête pas comme jadis, elle les écoute et leur laisse dire tout. De la sorte, on dit comme on vivrait mieux s'il n'y avait pas grand-père. Bon Dieu! un kilo et demi de pain par jour! Ça signifierait un kilo et demi de pain en moins à acheter chaque jour! Bon Dieu! ça signifierait ne plus acheter de pain au marché noir! Ça signifierait cent quatre-vingt-dix lires de plus à dépenser chaque jour!

— Y pensez-vous vous autres?

Ça signifierait avoir de la viande de temps en temps, un dimanche! Ou avoir, un vendredi, de la morue! Avoir des haricots, un soir! Avoir des anchois! Y pensez-vous vous autres? Avec cinquante lires, on a cent grammes d'anchois...

Ici, nous nous tournons pour regarder la masse de grand-père, et le fracas de rochers vient de lui, du fond de sourdes vallées. C'est le soir, c'est l'automne. La porte est fermée, qui mène de la cuisine vers les bois, mais elle est vitrée; et l'on a dans les yeux l'obscurité confuse des arbres; des chemins profonds, au dehors, derrière les vitres.

— Quoi? demande ma mère.

Elle est allée à grand-père.

Son mari fait quelques pas derrière elle, il s'approche, lui aussi pour écouter.

— Tu le sais bien, dit-il à sa femme. Il veut savoir ce que cet homme disait des éléphants.

Ma mère se penche sur grand-père.

— Ce qu'il disait des éléphants? lui demande-t-elle.

Grand-père dit que oui, que c'est ça qu'il veut savoir.

Et ma mère lui demande :

— Comme ils sont forts et néanmoins pleins de mansuétude?

Grand-père secoue sa canne.

— Pas ça, bon Dieu!

— Mais tu le sais bien ce qu'il veut, dit le mari de ma mère.

Il va de l'autre côté de grand-père, là où il peut le regarder en face, et grand-père fait seulement mine de détourner la tête. Il l'a détournée la première fois, un peu moins la seconde, la troisième, par contre, plus du tout. Il fait encore un léger mouvement, comme pour la détourner, mais, maintenant, il écoute aussi le mari de ma mère.

— Ce qu'il disait de leur mort? demande ma mère.

C'est cela que veut grand-père. Ce qu'il disait? Et ma mère commence :

— Qu'ils sont très sages.

Son mari l'encourage d'un signe de la main. Il ne suffit pas à grand-père d'entendre qu'ils sont sages.

— Ils comprennent tout de suite quand ils ne sont plus valides, continue ma mère.

Elle hésite, pourrait dire toute la chose en quatre mots, au lieu de cela, elle s'arrête continuellement. C'est pour cela que son mari peut ajouter :

— Quand ils sont un poids pour les autres.

Ici, ma mère se décide .

— Oui, ils le comprennent même un certain temps avant. Alors, ils n'attendent pas de ne plus avoir de forces, ils dressent leur trompe, ils poussent un dernier barissement, leur adieu, et ils se mettent en route.

Mon grand-père soulève l'ample poids de son front.

— Ah! vraiment?

Et il attend le reste.

— C'est peut-être, dit le mari de ma mère, purement une question de fierté.

Il parle comme si la chose était à discuter et qu'il eût à cœur d'en expliquer les motifs, de les découvrir à lui-même et à tous.

— Non? dit-il, incertain. Ils ne veulent pas donner de leur personne un spectacle inconvenant. Ce sont des bêtes trop massives pour pouvoir se permettre d'encombrer les autres quand elles ont perdu l'éclat de leur poil, l'élasticité de leurs membres et ainsi de suite. Qui est-ce qui ne leur manquerait pas de respect? Et cela, ils ne le veulent pas. N'est-ce pas de la fierté? Bien sûr c'est aussi de la sensibilité dans la fierté. Ils sentent ce qui doit leur arriver, et ils se couchent par terre, décident de mourir.

Le mari de ma mère, dans la tristesse qui est la sienne ces jours-ci, n'est loquace qu'au moment où grand-père veut savoir ce que le petit homme disait des éléphants. Mais il est très grave aussi dans sa loquacité. Il dit des choses auxquelles il semble avoir pensé tout le reste du jour, tandis qu'il était muet et triste; non certes les premières choses qui lui viennent à l'esprit; et il les répète, chaque fois, presque toujours les mêmes.

Ma mère, du reste, ne répond pas de façon très différente à grand-

père. Elle aussi, chaque fois se répète. Et comment pourrait-elle ne pas se répéter?

L'argument ne change pas. Le décor, *idem;* il ne change pas. Et grand-père non plus ne change jamais l'ordre de ses questions; les questions parlées et les muettes. Tout ce qui arrive est prévu à l'avance, des deux côtés. Mon grand-père, de son côté, obtient ce qu'il veut; et, de leur côté, ma mère et son mari obtiennent la même chose de lui; obtiennent ce qu'ils veulent de lui.

— Ils se couchent par terre? dit ma mère. D'abord, il a dit qu'ils se mettent en route et qu'ils marchent, pour gagner le lieu où ils se couchent, des jours et des jours, voire des mois.

Grand-père est on ne peut plus attentif. De derrière, nous voyons cela à ses oreilles, à la manière dont elles sont dressées.

— Précisément, dit le mari de ma mère. Et ceci est une preuve de plus qu'ils ne veulent pas de spectacles inconvenants, qu'ils ne veulent ni en donner ni en avoir. Ils ne veulent pas d'inconvenantes carcasses le long de leurs routes.

Ici, grand-père parle de nouveau.

— Comment? Comment?

— Ça ne leur plaît pas, lui explique ma mère, d'avoir des morts sur les routes.

— Tu dois dire, rectifie son mari, qu'ils ne veulent pas d'aide pour mourir. Ils aiment mourir en cachette de tout le monde, sauf des autres morts.

— Et ils ont pour cela, continue ma mère, des lieux secrets où ils se rendent avant qu'il ne soit trop tard. Pour disparaître, avant qu'il ne soit trop tard, des yeux des vivants, et attendre, couchés là, de devenir des morts.

Ici, c'est l'instant où grand-père parle pour la dernière fois. Il demande comment il est possible qu'ils se couchent comme s'ils étaient morts avant d'être morts.

— C'est ce que lui a dit, lui répond ma mère. Moi, je te répète ce que lui a dit.

Grand-père, alors, baisse à nouveau le front.

— C'est ce qu'il y a d'extraordinaire chez eux, lui dit le mari de ma mère.

Mais il s'est trop approché de grand-père, et celui-ci détourne, mécontent, la tête.

XXIX

Un jour, tout d'un coup, ce n'est plus seulement une chose dure que de manger du pain trempé dans l'eau d'une petite fontaine. Cela devient une peine pour l'éternité, et l'on est damnés pour une éternité.

En outre, mastiquer et avaler donne un bizarre sentiment de nausée. Pendant les longues heures où l'on ne mastique pas, on a la tête qui tourne. On a du vide au dedans de soi, et la saveur de ce qu'a été le pain ou de ce qu'il sera au prochain repas vient nous surprendre et nous balance au-dessus de ce vide. Comment, ensuite, au repas, pourrions-nous tolérer une semblable saveur?

Ma sœur fond en larmes.

— Oh! toi, lui dit ma mère.

Moqueuse, elle gémit et sanglote comme elle.

— Honte! lui dit-elle.

Anna se met debout.

— A présent, nous en sommes au point où il faut prendre une décision.

Tant elle qu'Elvire parlent de nos gosses.

— Nous en sommes au point où une femme se met à faire la putain.

Ici, il serait bien que le mari de ma mère dît :

— N'exagérons pas.

Il est là qui se palpe le visage, se pressant les joues. Mais il ne souffle mot, et le vilain mot reste au milieu de nous.

— Oh! gémit ma sœur. C'est à ça que vous voulez me mener?

Personne n'est en train de lui dire, lui dit-on, qu'elle doive le faire.

— Et pour qui parlez-vous? gémit ma sœur. Elle dit qu'Elvire et Anna ne parlent certainement pas pour elles-mêmes. Elles, elles ont leurs hommes qui ne les laisseraient pas faire. Donc, c'est pour elle qu'elles parlent.

Mais notre mère s'avance.

— Si quelqu'un ici doit faire la putain, dit-elle, ce sera moi, pour commencer.

— Hein? dit son mari.

Il s'avance, lui aussi, et ce n'est pas pour se presser les joues. C'est pour parler. N'a-t-elle pas, comme Anna et Elvire, un homme qui ne la laissera pas faire, elle?

Son interrogation dure longtemps dans le regard qui passe, parti de lui, de l'un à l'autre. Il va en dernier, ce regard, sur grand-père,

nous regardons tous son dos, sa nuque, et voici que vient le fracas de rochers de sa voix.

— Tu veux savoir, lui crie ma mère, ce que disait ce type sur les éléphants?

Et le mari de ma mère va à ma mère. Tous les deux, ils recommencent leur récit, disent comment meurent les éléphants, elle est d'un côté, lui est de l'autre côté, mais arrive mon frère Euclide.

L'obscurité est descendue peu de temps après son retour du soir. La lumière n'est pas encore allumée dans la cuisine et mon frère l'allume lui-même. Il a un morceau de journal à la main.

— Vous savez, ce petit vieux? nous dit-il.

— L'homme qui est venu chez nous la semaine dernière?

— Le petit vieux au flûteau?

— Le petit homme aux éléphants?

Ma mère se détourne de mon grand-père, son mari s'approche.

— Lui-même, nous dit mon frère Euclide.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Grand-père ne proteste pas qu'on l'ait laissé au milieu du récit. Il attend, nous offrant le dos de la masse qu'il est, et ses oreilles sont tendues vers ce que nous disons.

— Il est mort, dit mon frère Euclide.

— Il est mort?

Mon frère nous lit un passage de son morceau de journal, nous lit qu'un homme comme ci et comme ça a été trouvé devant les grilles de l'hôpital, le lendemain matin.

— Le lendemain de quel jour? demande ma mère.

— Mais du jour où il était chez nous, répond mon frère Euclide.

— Et ils disent cela, dit ma mère, sur le journal?

— Ce n'est pas qu'ils disent cela, dit mon frère Euclide. C'est que le journal est de deux jours plus tard et qu'il dit : hier matin.

Il nous raconte que le journal était accroché à un clou, dans les cabinets de la boutique, et que lui, le regardant, y a trouvé par hasard cette nouvelle en deux lignes.

— Mais rien ne nous dit qu'il s'agisse de lui, observe ma mère.

— Rien? s'exclame mon frère.

— On dit qu'il s'appelle un tel et un tel, continue ma mère, mais nous ne savons pas comment il s'appelait.

— Mais nous savons qu'il avait le visage plein de suie, lui répond mon frère Euclide. Et le journal dit qu'on l'a trouvé mort, le visage noir de la suie de son travail, c'est comme ça qu'il dit.

— Tu vois? gémit le mari de ma mère.

Il gémit à l'adresse de ma mère, d'une voix de reproche, la même qu'il avait le jour où il gémissait au fond de son vin.

— Tu vois? répète-t-il, au bout de cinq ou six minutes. Et au bout de cinq ou six autres minutes : Tu le vois bien?

Personne ne dit un seul mot pendant les minutes pourtant longues qui s'écoulent entre l'un et l'autre de ses gémissements.

Quelqu'un va ensuite à la porte vitrée, l'ouvre tout grand, et l'obscurité du dehors est déjà la nuit, obscurité des arbres, des bois, entre les deux bras sonores qui l'accueillent, tendus par la cité invisible, sur les côtés. Un peu de lune glisse au-dessus des arbres, âpre sur eux, et le demi-cercle de la ville est aussi de clarté, de réverbération, sans que, à cause des arbres, on aperçoive de lumières. Seule une lumière rouge, d'un côté, s'allume et s'éteint. Nous savons que c'est celle d'un disque, à un aiguillage de la gare de marchandises, mais elle est, ici, parmi les arbres, comme un phare des hommes braqué vers les forêts, pour ceux des hommes qui parcourent celles-ci.

— Tu vois? gémit de nouveau le mari de ma mère.

Ma mère est retournée près de grand-père et elle s'est remise à lui raconter ce qu'il veut : comment est mort le petit vieux qui jouait du flûteau et non point, cette fois-ci, comment meurent les éléphants.

XXX

D'autres jours viennent, d'autres nuits viennent, et il vient une nuit pendant laquelle nous éveille le bruit de quelqu'un qui ouvre, dans la cuisine, la porte qui va vers les bois.

Nous pensons que ma mère s'est déjà levée. Est-ce déjà l'heure du jour?

Mais ma mère se demande qui, aujourd'hui, s'est levé avant elle. Elle se lève, endosse par-dessus sa chemise sa capote militaire alliée et passe dans la cuisine.

La porte est grand ouverte, et la dernière obscurité dont on aperçoit encore le pied qui s'élève, lisse, de l'herbe de l'esplanade, l'obscurité s'éloigne vers les sentiers, parmi les arbres.

Ma mère allume la lumière. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Elle se met sur le seuil de la porte pour appeler, et elle appelle, pas fort, d'abord Anna, puis Elvire. Puis elle n'appelle plus, mais son silence est long et, même, étrange. Et personne ne lui a répondu.

Nous descendons pour voir.

Eh bien?

Ma mère est sur le seuil, les bras croisés sur la poitrine, les mains sous les aisselles, dans sa capote militaire alliée. Elle est en train de regarder vers les bois, mais elle se retourne.

— La seule chose que je ne comprends pas, nous dit-elle, c'est comment il a fait pour se lever tout seul. Comment il a fait pour s'habiller tout seul!

— Qui ça? disons-nous.

Et ma mère nous le montre, d'un signe du menton.

C'est notre grand-père du Fréjus et du Simplon, qui marche, dans la première lueur du jour, tout près déjà des sentiers qui s'ouvrent parmi les arbres, au fond de l'esplanade. Il est habillé complètement; il a même son manteau, il est chaussé, il a son chapeau sur la tête et, à la main, sa canne, sur laquelle il s'appuie. Comme s'il allait prendre place dans son fauteuil. Du même pas mesuré, encore que le dos un peu plus droit.

— Eh! grand-père! l'appelons-nous.

Ma mère nous fait taire.

— Laissez-le faire!

Lui laisser faire quoi?

Ma mère parle de l'homme qu'il a été, parle de tous les travaux auxquels il a participé, dit comment il y a participé, comment il pouvait soulever ceci, comment il pouvait lancer en l'air cela, et elle dit qu'il était un éléphant. Bon Dieu, s'il en était un! Elle nous tient immobiles en nous racontant son histoire. Mais nous, nous ne pouvons pas le laisser faire, le laisser partir.

— Ce n'est pas un éléphant? dit ma mère.

Nous disons, nous, qu'il peut lui arriver un accident. Dans le bois, il y a le pont sur le Lambro. Il y a l'étang. Nous appelons de nouveau :

— Eh! grand-père!

Grand-père, alors, se retourne, de ce seuil où il est parvenu, parmi les arbres. A sa droite s'allume, dans le ciel déjà clair, l'œil rouge du disque. Grand-père lève sa canne; l'agitant, il salue; et la lumière rouge du disque s'éteint, se rallume.

— Nous aussi, nous sommes des éléphants, nous dit ma mère.

Par cette phrase, elle nous empêche de courir derrière grand-père, pour le ramener à la maison. Elle rentre dans la cuisine; nous rentrons en même temps qu'elle, et, dans la lumière électrique qui pâlit, à la clarté du jour, son visage est riant.

— Vous ne comprenez rien du tout, nous dit-elle. Ce n'est pas le commencement de la nuit. C'est la fin.

Elle nous montre l'heure à la vieille pendule.

— Vous voyez? il est six heures et demie. Déjà, les ouvriers traversent le parc pour se rendre au travail. Ils le rencontreront et nous le ramèneront. Mais, en attendant, qu'il se passe son caprice!

Elio VITTORINI.

NOTE

Aujourd'hui, en Italie, le salaire réel moyen d'un ouvrier tourne autour de 2.500 lires par semaine. Même des ouvriers spécialisés comme les typographes, avec l'actuelle semaine de 36 heures, ne gagnent guère plus de 2.000 lires par semaine. 2.500 lires par semaine, cela fait 357 lires par jour. Mettons même que ça en fasse 400. Et je ne nie pas non plus qu'il y ait des cas privilégiés. Mais un kilo de pain, avec des tickets, coûte 25 lires, et, au marché noir, 130. Cependant que cent grammes d'anchois en coûtent 50.

Ceci, non point pour me donner des airs d'écrivain « réaliste ». Non point pour donner des explications sur la signification de ce livre ou sur son origine. Point, en tout cas, pour aider la critique. Mais seulement pour avertir que les situations économiques telles que celle indiquée dans mon récit sont parmi les plus communes dans la réalité actuelle de notre pays : et non point exceptionnelles.

Une autre chose. Mes lecteurs sont habitués à se voir presque suggérer une « morale » par le déroulement des événements que je leur raconte. Cette fois-ci, c'est différent. Si mon récit contient quelque chose de semblable, c'est dans le caractère de ses personnages qu'il le contient, c'est-à-dire dans ce que ceux-ci ont de « permanent », et non point dans les faits auxquels ils participent ou dans ce qu'ils font. *Discours sur la mort*, tel est le titre que j'aurais pu donner à ce petit livre. Ou, au contraire : *Sur l'importance de vivre.* Pourquoi pas?

Troisième et dernier avis. Je ne pensais pas, en écrivant, terminer là où j'ai terminé maintenant. J'avais en tête une seconde partie dans laquelle nous cherchons, par les bois qui sont autour de la ville, le vieux qui s'en est allé. Mais il n'est pas dit que je ne reprenne pas la chose, dans quelque temps. C'est un thème qui me reste à cœur. Il se peut, donc, que nous nous revoyions, avec « mon grand-père » et peu importe que ce ne soit pas exactement dans le livre qui suivra immédiatement celui-ci.

(Traduit de l'italien par Michel Arnaud). E. V.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?
(*Suite*)

IV

SITUATION DE L'ÉCRIVAIN EN 1947

Je parle de l'écrivain français, le seul qui soit demeuré un bourgeois, le seul qui doive s'accommoder d'une langue que cent cinquante ans de domination bourgeoise ont cassée, vulgarisée, assouplie, truffée de « bourgeoisismes » dont chacun semble un petit soupir d'aise et d'abandon. L'Américain, avant de faire des livres, a souvent exercé des métiers manuels, il y revient entre deux romans, sa vocation lui apparaît au ranch, à l'atelier, dans les rues de la ville, il ne voit pas dans la littérature un moyen de proclamer sa solitude, mais une occasion d'y échapper; il écrit aveuglément par un besoin absurde de se délivrer de ses peurs et de ses colères, un peu comme la fermière du Middle West écrit aux speakers de la radio new-yorkaise pour leur expliquer son cœur; il songe moins à la gloire qu'il ne rêve de fraternité, ce n'est pas contre la tradition mais faute d'en avoir une qu'il invente sa manière et ses plus extrêmes audaces, par certains côtés, sont des naïvetés A ses yeux le monde est neuf, tout est à dire, personne avant lui n'a parlé du ciel ni des moissons. Il paraît rarement à New-York et, s'il y passe, c'est en courant, ou alors, comme Steinbeck, il s'enferme trois mois pour écrire et le voilà quitte pour une année; une année qu'il passera sur les routes, dans les chantiers ou dans les bars; il est vrai qu'il appartient a des « guilds » et à des Associations, mais c'est uniquement pour défendre ses intérêts matériels : il n'a pas de solidarité avec les autres écrivains, souvent il est séparé d'eux par la largeur ou la longueur du continent [1]; rien n'est plus éloigné de lui que l'idée de collège ou de cléricature, on le fête un temps, puis on le perd, on l'oublie, il reparaît avec un nouveau livre pour faire un nouveau plongeon [2] : ainsi, au gré de vingt

1. La littérature américaine est encore au stade du régionalisme.
2. De passage à New-York en 1945, j'avais prié un agent littéraire d'acquérir les droits de traduction pour *Miss Lonelyheart*, l'ouvrage

gloires éphémères et de vingt disparitions, il flotte continuellement entre ce monde ouvrier, où il va chercher ses aventures, et ses lecteurs des classes moyennes (je n'ose les appeler bourgeois, tant je doute s'il existe une bourgeoisie aux États-Unis), si durs, si brutaux, si jeunes, si perdus, qui, demain, feront le même plongeon que lui. En Angleterre, les intellectuels sont moins intégrés que nous dans la collectivité; ils forment une caste excentrique et un peu revèche, qui n'a pas beaucoup de contact avec le reste de la population. C'est d'abord qu'ils n'ont pas eu notre chance : parce que de lointains prédécesseurs, que nous ne méritons guère, ont préparé la Révolution, la classe au pouvoir, après un siècle et demi, nous fait encore l'honneur de nous craindre un peu (très peu); elle nous ménage; nos confrères de Londres, qui n'ont pas ces souvenirs glorieux, ne font peur à personne, on les juge tout à fait inoffensifs; et puis la vie de club est moins propre à diffuser leur influence que la vie de salon ne le fut à diffuser la nôtre : des hommes entre eux, s'ils se respectent, parlent d'affaires, de politique, de femmes ou de chevaux, jamais de littérature, au lieu que nos maîtresses de maison, qui pratiquaient la lecture comme un art d'agrément, ont aidé par leurs réceptions au rapprochement des politiciens, des financiers, des généraux et des hommes de plume. Les écrivains anglais s'occupent à faire de nécessité vertu et, en renchérissant sur la singularité de leurs mœurs, tentent de revendiquer comme un libre choix l'isolement qui leur a été imposé par la structure de leur société. Même en Italie où la bourgeoisie, sans avoir jamais beaucoup compté, est ruinée par le fascisme et la défaite, la condition de l'écrivain, besogneux, mal payé, logé dans des palais délabrés, trop vastes et trop grandioses pour qu'on puisse les chauffer ou même les meubler, aux prises avec une langue de prince, trop pompeuse pour être maniable, est fort éloignée de la nôtre.

Donc nous sommes les écrivains les plus bourgeois du monde. Bien logés, décemment vêtus, moins bien nourris, peut-être : mais cela même est significatif : le bourgeois dépense moins — proportionnellement — que l'ouvrier pour sa nourriture; beaucoup plus

de Nathanaël West. Il ne connaissait pas le livre et conclut un accord de principe avec l'auteur d'un certain « *Lonelyheart* », une vieille demoiselle fort surprise qu'on songeât à la traduire en français. Détrompé il reprit ses recherches et trouva enfin l'éditeur de West qui lui avoua ne pas savoir ce que cet auteur était devenu. Sur mes instances, ils firent une enquête l'un et l'autre et apprirent enfin que West était mort depuis plusieurs années dans un accident d'automobile. Il paraît qu'il avait encore un compte en banque à New-York et personne n'y avait touché.

pour son vêtement et son logement. Tous d'ailleurs imprégnée ds culture bourgeoise : en France où le baccalauréat est un brevet de bourgeoisie, il n'est pas admis qu'on projette d'écrire sans être au moins bachelier. En d'autres pays, des possédés aux yeux dépolis s'agitent et bronchent sous l'emprise d'une idée qui les a saisis par derrière et qu'ils n'arrivent jamais à voir en face; pour finir, et après avoir tout essayé, ils tentent de faire couler leur obsession sur le papier et de l'y laisser sécher avec l'encre. Mais nous, bien avant de commencer notre premier roman, nous avions l'usage de la littérature, il nous paraissait naturel que les livres poussent dans une société policée, comme les arbres dans un jardin; c'est pour avoir trop aimé Racine et Verlaine que nous nous sommes découvert, à quatorze ans, pendant l'étude du soir ou dans la grande cour du lycée, une vocation d'écrivain; avant même de nous être trouvés aux prises avec un ouvrage en chantier, ce monstre si fade, si gluant de tous nos sucs, si chanceux, nous nous étions nourris de littérature déjà faite et nous pensions naïvement que nos écrits futurs sortiraient de notre esprit dans l'état d'achèvement où nous trouvions ceux des autres, avec le sceau de la reconnaissance collective et cette pompe qui vient d'une consécration séculaire, bref, comme des biens nationaux; pour nous l'ultime transformation d'un poème, sa toilette dernière pour l'éternité, c'était, après avoir paru dans des éditions magnifiques et illustrées, de finir imprimé en petits caractères dans un livre cartonné au dos de toile verte, dont l'odeur blanche de sciure et d'encre nous semblait le parfum même des Muses, et d'émouvoir les fils rêveurs, aux doigts tachés d'encre, de la bourgeoisie future. Breton, lui-même, qui voulut mettre le feu à la culture, il a reçu son premier choc littéraire en classe, un jour que son professeur lui lisait Mallarmé; en un mot la destination dernière de nos œuvres nous avons cru longtemps qu'elle était de fournir des textes littéraires à l'explication française de 1980. Par la suite, il a suffi de cinq ans, après notre premier livre, pour que nous serrions les mains de tous nos confrères. La centralisation nous a tous groupés à Paris; avec un peu de chance, un américain pressé peut nous joindre tous en vingt-quatre heures, connaître en vingt-quatre heures nos opinions sur l'U.N.R.R.A., l'U.N.O. l'U.N.E.S.C.O., l'affaire Miller, la bombe atomique; en vingt-quatre heures un cycliste entraîné peut faire circuler d'Aragon à Mauriac, de Vercors à Cocteau, en touchant Breton à Montmartre, Queneau à Neuilly et Billy à Fontainebleau, compte tenu des scrupules et cas de conscience qui font partie de nos obligations profes-

sionnelles, un de ces manifestes, une de ces pétitions en protestations pour ou contre le retour de Trieste à Tito, l'annexion de la Sarre ou l'usage des V-3 dans la guerre future, par quoi nous aimons à marquer que nons sommes du siècle; en vingt-quatre heures, sans cycliste, un potin fait le tour de notre collège et revient amplifié à celui qui l'a lancé. On nous rencontre tous ensemble — ou presque — dans certains cafés, aux concerts de la Pléiade et, dans certaines circonstances proprement littéraires, à l'ambassade d'Angleterre. De temps en temps, l'un de nous, surmené, fait annoncer qu'il part pour la campagne, nous allons tous le voir, nous lui remontrons qu'il fait pour le mieux, qu'on ne saurait écrire à Paris et nous l'escortons de notre envie et de nos vœux : pour nous, une vieille mère, une jeune maîtresse, une tâche urgente nous retiennent à la ville. Il part avec des reporters de *Samedi-soir* qui vont photographier sa retraite, il s'ennuie, il revient : « Au fond, dit-il, il n'y a que Paris. » C'est à Paris que les écrivains de province, s'ils sont bien nés, se rendent pour faire du régionalisme; à Paris que les représentants qualifiés de la littérature nord-africaine ont choisi d'exprimer leur nostalgie d'Alger. Notre route est tracée; pour l'Irlandais de Chicago, hanté, qui soudain, en dernier recours, décide d'écrire, la vie neuve qu'il aborde est chose intimidante et sans point de comparaison, c'est un bloc de marbre sombre qu'il mettra longtemps à dégrossir; mais nous avons connu, dès l'adolescence, les traits mémorables et édifiants des grandes existences, nous avons su dès la quatrième, même si notre père ne désapprouvait pas notre vocation, comment on répond aux parents récalcitrants, combien de temps l'auteur de génie doit raisonnablement demeurer méconnu, à quel âge il est normal que la gloire le couronne, combien de femmes il doit avoir et combien d'amours malheureux, s'il est souhaitable qu'il intervienne dans la politique et à quel moment : tout est écrit dans les livres, il suffit d'en tenir un compte exact; dès le début du siècle Romain Rolland a fait la preuve dans son *Jean Christophe* qu'on peut obtenir une figure assez vraisemblable en combinant les gestes de quelques musiciens célèbres. Mais on peut esquisser d'autres devis : il n'est pas mal de commencer sa vie comme Rimbaud, d'amorcer vers la trentaine un retour gœthéen à l'ordre, de se jeter à cinquante ans, comme Zola, dans un débat public. Après cela vous pouvez choisir la mort de Nerval, celle de Byron ou celle de Shelley. Naturellement il ne s'agira pas de *réaliser* chaque épisode dans toute sa violence, mais plutôt de l'*indiquer*, à la façon

dont un tailleur sérieux indique la mode sans servilité. Je sais plusieurs d'entre nous et non des moindres qui ont ainsi pris la précaution de donner à leur vie un tour et une allure à la fois typiques et exemplaires, afin que leur génie, s'il restait douteux dans leurs livres, éclatât au moins dans leurs mœurs. Grâce à ces modèles, à ces recettes, la carrière d'écrivain nous est apparue, dès notre enfance, comme un métier magnifique mais sans surprises où l'on avance en partie grâce au mérite, en partie à l'ancienneté. Tels nous sommes. Par ailleurs, saints, héros, mystiques, aventuriers, sourciers, sorciers, anges, enchanteurs, bourreaux, victimes, tant qu'on voudra. Mais bourgeois d'abord : il n'y a pas de honte à l'avouer. Et différant seulement les uns des autres par la manière dont nous assumons chacun cette situation commune.

Si l'on voulait, en effet, faire un tableau de la littérature contemporaine, il ne serait pas mauvais de distinguer trois générations. La première est celle des auteurs qui ont commencé de produire avant la guerre de 1914. Ils ont achevé leur carrière aujourd'hui et les livres qu'ils écriront encore, fussent-ils des chefs-d'œuvre, ne pourront guère ajouter à leur gloire; mais ils vivent encore, ils pensent, ils jugent, et leur présence détermine des courants littéraires mineurs dont il faut tenir compte. Pour l'essentiel, ils me paraissent avoir réalisé en leur personne et par leurs œuvres l'ébauche d'une réconciliation entre la littérature et le public bourgeois. Il faut noter d'abord qu'ils ont, pour la plupart, tiré le plus clair de leurs ressources de tout autre chose que de la vente de leurs écrits. Gide et Mauriac ont des terres, Proust était rentier, Maurois est originaire d'une famille d'industriels; d'autres sont venus à la littérature par les professions libérales : Duhamel était médecin, Romains, universitaire, Claudel et Giraudoux sont de la carrière. C'est que la littérature, à moins d'un succès de mauvais aloi, ne nourrissait pas, à l'époque où ils ont commencé d'écrire : comme la politique, sous la troisième République, elle ne peut être qu'une occupation « en marge », même si, pour finir, elle devient le principal souci de celui que l'exerce. Ainsi le personnel littéraire se recrute en gros dans le même milieu que le personnel politique, Jaurès et Péguy sortent de la même école, Blum et Proust écrivent dans les mêmes revues. Barrès mène de front ses campagnes littéraires et ses campagnes électorales. Du coup, l'écrivain ne peut plus se considérer comme pur consommateur; il dirige la production ou préside à la

répartition des biens, ou encore il est fonctionnaire, il a des devoirs envers l'État; en un mot par toute une partie de lui-même il est intégré à la bourgeoisie; ses conduites, ses relations professionnelles, ses obligations, ses soucis sont bourgeois; il vend, il achète, il ordonne, il obéit, il est entré dans le cercle enchanté de la politesse et des cérémonies. Certains écrivains de cette époque ont une réputation d'avarice solidement établie, que démentent les appels à la prodigalité qu'ils ont lancés dans leurs écrits. Je ne sais si cette réputation est justifiée : elle prouve, à tout le moins, qu'ils connaissent le prix de l'argent : le divorce que nous signalions entre l'auteur et son public, il est dans le cœur même de l'auteur, à présent. Vingt ans après le symbolisme il n'a pas perdu la conscience de la gratuité absolue de l'art; mais il est engagé dans le même temps dans le cycle utilitaire des moyens-fins et des fins-moyens. Producteur et destructeur à la fois. Partagé entre l'esprit de sérieux, qu'il faut bien qu'il observe à Cuverville, à Frontenac, à Elbeuf, quand il représente la France à la Maison Blanche, et l'esprit de contestation et de fête qu'il retrouve dès qu'il s'assied devant une page blanche; incapable d'embrasser sous réserve l'idéologie bourgeoise comme aussi bien de condamner sans recours la classe dont il fait partie. Ce qui va le secourir, en cet embarras, c'est que la bourgeoisie elle-même a changé : elle n'est plus cette féroce classe montante dont l'unique souci est l'épargne et la possession des biens. Les fils, les petits-fils des paysans parvenus, des boutiquiers enrichis, sont nés avec de la fortune; ils ont appris l'art de dépenser; l'idéologie utilitaire, sans disparaître ancunement, est reléguée dans l'ombre; cent ans de règne ininterrompu ont créé des traditions; les enfances bourgeoises, dans la grande maison provinciale, dans le château racheté à un noble ruiné, ont acquis une profondeur poétique; les « men of property », comblés, ont recours moins souvent à l'esprit d'analyse; à leur tour, ils demandent à l'esprit de synthèse de fonder leur droit à gouverner : un lien synthétique — donc de poésie — est établi entre le propriétaire et la chose possédée. Barrès l'a inventé le premier : le bourgeois ne fait qu'un avec son bien, s'il demeure en sa province et sur ses terres, quelque chose passe en lui du mol vallonnement de la contrée, du frisson argenté des peupliers, de la mystérieuse et lente fécondité du sol, de la nervosité rapide et capricieuse des ciels : en s'assimilant le monde il s'en assimile la profondeur; son âme, désormais, a des sous-sols, des mines, des gisements aurifères, des filons, des nappes souterraines de pétrole. Dès lors l'écri-

vain rallié a sa voie tracée : pour se sauver lui-même, il sauvera la bourgeoisie en profondeur. Certes, il ne servira pas l'idéologie utilitaire, il s'en fera même, au besoin, le critique sévère, mais il découvrira dans les serres exquises de l'âme bourgeoise toute la gratuité, toute la spiritualité dont il a besoin pour exercer son art avec une bonne conscience ; cette aristocratie symbolique, qu'il a conquise au XIXe siècle, au lieu de la réserver à lui et à ses seuls confrères, il l'étendra à la bourgeoisie entière. Vers 1850 un écrivain américain montrait dans un ròman un vieux colonel assis dans un bateau à palettes du Mississipi et tenté un instant de s'interroger sur les replis profonds de l'âme des passagers qui l'entouraient. Il chassait bientôt cette préoccupation en se disant — ou à peu près : « Il n'est pas bon que l'homme pénètre trop avant en lui-même. » Cela, c'était la réaction des premières générations bourgeoises. En France, aux environs de 1900, on a renversé la machine : il est entendu qu'on trouvera le sceau de Dieu dans les cœurs, pourvu qu'on les sonde assez profondément. Estaunié parle des vies secrètes : le postier, le maître de forges, l'ingénieur, le trésorier payeur général ont leurs fêtes nocturnes et solitaires, ils sont habités profondément par des passions dévorantes, par des incendies somptueux; à la suite de cet auteur, de cent autres, nous apprendrons à reconnaître dans la philatélie, dans la numismatique toute la nostalgie de l'au-delà, toute l'insatisfaction baudelairienne. Car, je vous le demande, pourquoi dépenserait-on son temps et son argent à l'acquisition de médailles, si l'on n'était revenu de l'amitié des hommes, de l'amour des femmes et du pouvoir? Et qu'y a-t-il de plus gratuit qu'une collection de timbres-postes? Tout le monde ne peut pas être Vinci ou Michel-Ange; mais ces timbres inutiles collés sur le carton rose d'un album, c'est un hommage émouvant à toutes les neuf muses, c'est l'essence même de la consommation destructrice. D'autres discerneront dans l'amour bourgeois un appel désespéré qui monte vers Dieu : quoi de plus désintéressé, quoi de plus poignant qu'un adultère; et ce goût de cendres que l'on garde en bouche, après le coït, n'est-ce pas la négativité même, et la contestation de tous les plaisirs ? D'autres iront plus loin encore : ce n'est pas dans les faiblesses du bourgeois, mais dans ses vertus mêmes qu'ils découvriront un grain divin de folie. Dans la vie opprimée et sans espoir d'une mère de famille, on nous dévoilera une obstination si absurde et si altière que toutes les extravagances surréalistes paraîtront du bon sens à ce prix. Un jeune auteur, qui subis-

sait l'influence de ces maîtres sans appartenir à leur génération et qui depuis a changé d'avis, si j'en puis juger par sa conduite, me disait un jour : « Quel pari plus insensé que la fidélité conjugale? N'est-ce pas braver le Diable et Dieu même? citez-moi un blasphème plus fou et plus magnifique. » On voit la ruse : il s'agit de battre les grands destructeurs sur leur propre terrain. Vous me citez Don Juan, je vous réponds par Orgon : il y a plus de générosité, plus de cynisme et plus de désespoir à élever une famille qu'à séduire mille et une femmes. Vous évoquez Rimbaud, je vous renvoie Chrysale : il y a plus d'orgueil et de satanisme à poser que la chaise qu'on voit est une chaise qu'à pratiquer le dérèglement systématique de tous les sens. Et, à n'en point douter, la chaise qui se donne à notre perception n'est que probable; pour affirmer qu'elle est chaise, il faut faire un saut à l'infini et supposer une infinité de représentations concordantes. Sans doute aussi le serment d'amour conjugal engage un avenir vierge; le sophisme commence lorsqu'on présente ces inductions nécessaires et, pour ainsi dire, naturelles, que l'homme fait contre le temps et pour assurer sa tranquillité, comme les défis les plus audacieux, les contestations les plus désespérées. Quoi qu'il en soit, c'est par là que les écrivains dont je parle ont établi leur réputation. Ils se sont adressés à une génération nouvelle et lui ont expliqué qu'il y avait stricte équivalence entre la production et la consommation, entre la construction et la destruction; ils ont démontré que l'ordre était une fête perpétuelle et le désordre la plus ennuyeuse monotonie, ils ont découvert la poésie de la vie quotidienne, rendu la vertu attrayante, inquiétante même, brossé l'épopée bourgeoise en de longs romans pleins de sourires mystérieux et troublants. C'est tout ce que leur demandaient leurs lecteurs : lorsqu'on pratique l'honnêteté par intérêt, la vertu par pusillanimité et la fidélité par habitude, il est agréable de s'entendre dire qu'on l'emporte en témérité sur un séducteur professionnel ou un bandit de grand chemin. J'ai connu vers 1924 un jeune homme de bonne famille, entiché de littérature et tout particulièrement des auteurs contemporains. Il fut bien fou, quand il convenait de l'être, se gorgea de la poésie des bars quand elle était à la mode, afficha tapageusement une maîtresse, puis, à la mort de son père, reprit sagement l'usine familiale et le droit chemin. Il a épousé depuis une héritière, il ne la trompe pas ou bien c'est en voyage et à la sauvette, bref, le plus fidèle des maris. Vers le moment qu'il se maria,

il puisa dans ses lectures la formule qui devait justifier sa vie. « Il faut, m'écrivit-il un jour, faire comme tout le monde et n'être comme personne. » Il y a beaucoup de profondeur en cette simple phrase. On devine que je la tiens pour la plus abjecte saloperie et la justification de toutes les mauvaises fois. Mais elle résume assez bien, je crois, la morale que nos auteurs ont vendue à leur public. Par là ils se sont justifiés les premiers : il faut faire comme tout le monde, c'est-à-dire vendre le drap d'Elbeuf ou le vin de Bordeaux selon les règles reçues, prendre une femme dotée, fréquenter les parents, les beaux-parents, les amis des beaux-parents; il faut n'être comme personne, c'est-à-dire sauver son âme et celle de la famille par de beaux écrits à la fois destructeurs et respectueux. Je nommerai l'ensemble de ces œuvres une littérature d'alibi. Elle a supplanté rapidement celle des écrivains à gage : dès avant la première guerre les classes dirigeantes avaient besoin d'alibis plus que d'encens. Le merveilleux de Fournier était un alibi : toute une lignée de féeries bourgeoises est sortie de lui; en chaque cas il s'agissait de conduire par approximations chaque lecteur jusqu'à ce point obscur de l'âme la plus bourgeoise, où tous les rêves se rejoignent et se fondent en un désir désespéré d'impossible, où tous les événements de l'existence la plus quotidienne sont vécus comme des symboles, où le réel est dévoré par l'imaginaire, où l'homme entier n'est plus qu'une divine absence. On s'est étonné parfois qu'Arland fut à la fois l'auteur de *Terres Étrangères* et de *l'Ordre*; mais c'est à tort : l'insatisfaction si noble de ses premiers héros n'a de sens que si on l'éprouve au sein d'un ordre rigoureux; il ne s'agit point de se révolter contre le mariage, les métiers, les disciplines sociales, mais de les dépasser finement par une nostalgie que rien ne peut assouvir parce qu'elle n'est, au fond, désir de rien. Ainsi l'ordre n'est là que pour qu'on le transcende, mais il faut qu'il soit là; le voilà justifié et solidement rétabli : il vaut certainement mieux le contester par une rêveuse mélancolie que le renverser par les armes. J'en dirai autant de l'inquiétude gidienne, qui devint plus tard le désarroi, du péché mauriacien, place vide de Dieu : il s'agit toujours de mettre la vie quotidienne entre parenthèses et de la vivre minutieusement mais sans s'y salir les doigts; il s'agit toujours de prouver que l'homme vaut mieux que sa vie, que l'amour c'est beaucoup plus que l'amour et le bourgeois beaucoup plus que le bourgeois. Certes chez les plus grands, il y a bien autre chose. Chez Gide, chez Claudel, chez Proust, on trouve une expérience d'homme, mille

chemins. Mais je n'ai pas voulu faire le tableau d'une époque : il s'agissait de montrer un climat et d'isoler un mythe [1].

La deuxième génération vient à l'âge d'homme après 1918. Bien entendu il s'agit d'une classification très grossière, puisqu'il convient d'y mettre Cocteau, qui fit ses débuts avant la guerre, au lieu que Marcel Arland dont le premier livre, à ma connaissance, n'est pas antérieur à l'armistice, a des affinités certaines avec les écrivains dont nous venons de parler. L'absurdité manifeste d'une guerre dont nous avons mis trente ans à connaître les véritables causes amène le retour de l'esprit de Négativité. Je ne m'étendrai pas sur cette période que Thibaudet a si bien nommée « de décompression ». Ce fut un feu d'artifice; aujourd'hui qu'il est retombé, on a tant écrit sur lui qu'il semble que nous en sachions tout. Il faut seulement noter que la plus magnifique de ses fusées, le surréalisme, renoue avec les traditions destructrices de l'écrivain-consommateur. Ces jeunes bourgeois turbulents veulent ruiner la culture parce qu'on les a cultivés, leur ennemi principal demeure le philistin de Heine, le Prudhomme de Monnier, le bourgeois de Flaubert, bref leur papa. Mais les violences des années précédentes les ont portés au radicalisme. Alors que leurs prédécesseurs se bornaient a combattre par la *consommation* l'idéologie utilitaire de la bourgeoisie, ils assimilent plus profondément la recherche de l'utile au projet humain, c'est-à-dire à la vie consciente et volontaire. La conscience est bourgeoise, le Moi est bourgeois : la Négativité doit s'exercer en premier lieu sur cette Nature qui n'est, comme dit Pascal, qu'une première coutume. Il s'agit d'anéantir, d'abord, les distinctions reçues entre vie consciente et inconscient, entre rêve et veille. Cela signifie qu'on dissout la subjectivité. Il y a subjectif, en effet, lorsque nous reconnaissons que nos pensées, nos émotions, nos volontés viennent de nous, dans le moment qu'elles apparaissent et lorsque nous jugeons à la fois qu'il est certain qu'elles nous appartiennent et seulement probable que le monde extérieur se règle sur elles. Le surréaliste a pris en haine cette humble certitude sur quoi le stoïcien fondait sa morale. Elle lui déplaît à la fois par les limites qu'elle nous assigne et les responsabilités qu'elle nous confère. Tous les moyens lui sont bons pour échapper à la conscience de soi et, par conséquent de sa situation dans le monde. Il adopte la psycha-

1. Les âmes bourgeoises, chez Jouhandeau, possèdent la même qualité de merveilleux; mais souvent ce merveilleux change de signe : il devient négatif et satanique. Comme bien on pense les messes noires de la bourgeoisie sont plus fascinantes encore que ses fastes permis.

nalyse parce qu'elle présente la conscience comme envahie d'excroissances parasitaires dont l'origine est ailleurs; il repousse « l'idée bourgeoise » du travail parce que le travail implique conjectures, hypothèses et projets. donc perpétuel recours au subjectif; l'écriture automatique est avant tout la destruction de la subjectivité : lorsque nous nous y essayons, nous sommes traversés spasmodiquement par des caillots qui nous déchirent, dont nous ignorons la provenance, que nous ne connaissons pas avant qu'ils aient pris leur place dans le monde des objets et qu'il faut percevoir alors avec des yeux étrangers. Il ne s'agit donc pas, comme on l'a dit trop souvent, de substituer leur subjectivité inconsciente à la conscience mais bien de montrer le sujet comme un leurre inconsistant au sein d'un univers objectif. Mais la deuxième démarche du surréaliste est pour détruire à son tour l'objectivité. Il s'agit de faire éclater le monde et comme aucune dynamite n'y suffirait, comme d'autre part une destruction *réelle* de la totalité des existants est impossible, parce qu'elle ferait simplement passer cette totalité d'un état *réel* à un autre état *réel*, on s'efforcera plutôt de désintégrer des objets particuliers, c'est-à-dire d'annuler sur ces objets-témoins la structure même de l'objectivité. C'est une opération qu'on ne peut évidemment pas tenter sur des existants *réels* et déjà donnés avec leur essence indéformable. Aussi produira-t-on des objets imaginaires et construits de telle sorte que leur objectivité se supprime elle-même. Le schéma élémentaire de ce procédé nous est fourni par ces faux morceaux de sucre, que Duchamp taillait en fait dans du marbre et qui se révélaient tout à coup d'un poids inattendu. Le visiteur qui les soupesait devait ressentir, dans une illumination fulgurante et instantanée, la destruction de l'essence objective de sucre par elle-même ; il fallait lui procurer cette déception de tout l'être, ce malaise, ce porte-à-faux que donnent par exemple les farces-attrapes, quand la cuiller fond brusquement dans la tasse à thé, quand le sucre (leurre inverse de celui qu'a construit Duchamp) remonte à la surface et flotte. A la faveur de cette intuition, on espère que le monde entier se découvrira comme une contradiction radicale. La peinture et la sculpture surréalistes n'ont d'autre fin que de multiplier ces éclatements locaux et imaginaires qui sont comme les trous d'évier par quoi l'univers tout entier va se vider. La méthode paranoïaque critique de Dali n'est qu'un perfectionnement et une complication du procédé; pour finir elle se donne, elle aussi, comme un effort pour « contribuer au discrédit

total du monde de la réalité. » La littérature s'efforcera de faire subir le même sort au langage et de le détruire par des télescopages de mots. Ainsi le sucre renvoie au marbre et le marbre au sucre, la montre molle se conteste elle-même par sa mollesse; l'objectif se détruit et renvoie soudain au subjectif, puisqu'on disqualifie la réalité et qu'on se plaît à « tenir les images mêmes du monde extérieur pour instables et transitoires » et à « les mettre au service de la réalité de notre esprit. » Mais le subjectif s'effondre à son tour et laisse paraître, derrière lui, une mystérieuse objectivité. Tout cela sans qu'une seule destruction réelle ait été seulement amorcée. Bien au contraire : au moyen de l'annulation symbolique du moi par les sommeils et l'écriture automatique, de l'annulation symbolique des objets par production d'objectivités évanescentes, de l'annulation symbolique du langage par production de sens aberrants, de la destruction de la peinture par la peinture et de la littérature par la littérature, le surréalisme poursuit cette curieuse entreprise de réaliser le néant par trop plein d'être. C'est toujours en *créant*, c'est-à-dire en ajoutant des tableaux aux tableaux déjà existants et des livres aux livres déjà édités, qu'il détruit. De là l'ambivalence de ses œuvres : chacune d'elles peut passer pour l'invention barbare et magnifique d'une forme, d'un être inconnu, d'une phrase inouïe et devenir, comme telle, une contribution volontaire à la culture; et comme chacune d'elles est un projet d'anéantir tout le réel en s'anéantissant avec lui, le Néant chatoie à sa surface, un Néant qui est seulement le papillotement sans fin des contradictoires. Et l'*esprit* que les surréalistes veulent atteindre sur les ruines de la subjectivité, cet esprit qu'il n'est pas possible d'entrevoir autrement que sur l'accumulation d'objets auto-destructifs, il chatoie, lui aussi, et papillote dans l'anéantissement réciproque et figé des choses. Il n'est ni la Négativité hégélienne, ni la Négation hypostasiée, ni même le Néant, encore qu'il s'en rapproche : il convient plutôt de le nommer l'*Impossible* ou, si l'on veut, le point imaginaire où se confondent le songe et la veille, le réel et le fictif, l'objectif et le subjectif. Confusion et non synthèse : car la synthèse apparaîtrait comme une existence articulée, dominant et gouvernant ses contradictions internes. Mais le surréalisme ne souhaite pas l'apparition de cette nouveauté qu'il faudrait contester encore. Il veut se maintenir dans l'énervante tension que provoque la recherche d'une intuition irréalisable. Du moins Rimbaud voulait-il voir un salon dans un lac. Le surréaliste veut être perpétuelle-

ment sur le point de voir lac et salon : si, d'aventure, il les rencontre, il s'en dégoûte ou bien il prend peur et va se coucher, volets clos. Pour finir il fait beaucoup de peinture et noircit beaucoup de papier, mais il ne détruit jamais rien pour de vrai. Breton le reconnaissait d'ailleurs en 1925, lorsqu'il écrivait : « La réalité immédiate de la révolution surréaliste n'est pas tellement de changer quoi que ce soit à l'ordre physique et apparent des choses que de créer un mouvement dans les esprits ». La destruction de l'univers fait l'objet d'une entreprise subjective fort semblable à ce qu'on a toujours appelé la conversion philosophique. Ce monde, perpétuellement anéanti sans qu'on touche à un grain de ses blés ou de ses sables, à une plume de ses oiseaux, il est tout simplement *mis entre parenthèses*. On n'a pas assez vu que les constructions, tableaux, poèmes-objets du surréalisme étaient la réalisation manuelle des apories par lesquelles les sceptiques du IIIe siècle avant J.-C. justifiaient leur « ἐπόχη » perpétuelle. Après quoi, sûrs de ne pas se compromettre par une imprudente adhésion, Carnéade et Philon vivaient comme tout le monde. De même les surréalistes, une fois le monde détruit et miraculeusement conservé par sa destruction, peuvent se laisser aller sans vergogne a leur immense amour du monde. Ce monde, le monde de tous les jours, avec ses arbres et ses toits, ses femmes, ses coquillages, ses fleurs, mais hanté par l'impossible et par le néant, c'est ce qu'on appelle le merveilleux surréaliste. Je ne puis me défendre de songer à cette autre mise entre parenthèses par quoi les écrivains ralliés de la génération précédente détruisaient la vie bourgeoise et la conservaient avec toutes ses nuances. Ce merveilleux surréaliste n'est-ce pas celui du Grand Meaulnes, mais *radicalisé?* Certes, ici, la passion est sincère, et la haine et le dégoût de la classe bourgeoise. Seulement la situation n'a pas changé : il faut se sauver sans faire de casse — ou par une casse symbolique — se laver de la souillure originelle sans renoncer aux avantages de sa position.

Le fond de l'affaire c'est qu'il faut, une fois de plus, se trouver un nid d'aigle. Les surréalistes, plus ambitieux que leurs pères, comptent sur la destruction radicale et métaphysique à laquelle ils procèdent pour leur conférer une dignité mille fois supérieure à celle de l'aristocratie parasitaire. Il ne s'agit plus de s'évader hors de la classe bourgeoise : il faut sauter hors de la condition humaine. Ce que veulent dilapider ces fils de famille, ce n'est pas le patrimoine familial : c'est le monde. Ils sont revenus au parasitisme comme à un moindre mal, abandonnant tous, d'un commun

accord, études et métiers, mais il ne leur a jamais suffi d'être les parasites de la bourgeoisie : ils ont ambitionné d'être ceux de l'espèce humaine. Pour métaphysique qu'il fût, il est clair que leur déclassement s'est fait par en haut et que leurs préoccupations leur interdisaient rigoureusement de trouver un public dans la classe ouvrière. Breton écrit une fois : « Transformer le monde, a dit Marx. Changer la vie, a dit Rimbaud. Ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un. » Cela suffirait à dénoncer l'intellectuel bourgeois. Car il s'agit de savoir quel changement précède l'autre. Pour le militant marxiste il ne fait pas de doute que la transformation sociale peut seule permettre des modifications radicales du sentiment et de la pensée. Si Breton croit pouvoir poursuivre ses expériences intérieures en marge de l'activité révolutionnaire et parallèlement à elle, il est condamné d'avance; car cela reviendrait à dire qu'une libération de l'esprit est concevable dans les chaînes, au moins pour certaines gens, et, par conséquent, à rendre la révolution moins urgente. C'est la trahison même que les révolutionnaires ont reprochée de tout temps à Epictète, et Politzer hier encore à Bergson. Et si l'on venait à soutenir que Breton entendait, par ce texte, annoncer une métamorphose progressive et connexe de l'état social et de la vie intime, je répondrai en citant cet autre passage : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement... C'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de la détermination de ce point. » N'est-ce pas proclamer son divorce avec un public ouvrier beaucoup plus qu'avec un public bourgeois. Car le prolétariat engagé dans la lutte de classe a besoin de distinguer à chaque instant, pour mener à bien son entreprise, le passé du futur, le réel de l'imaginaire et la vie de la mort. Ce n'est pas par hasard que Breton a cité ces contraires : ce sont tous des catégories de l'action; l'action révolutionnaire, plus que toute autre, en a besoin. Et le surréalisme, de même qu'il a radicalisé la négation de l'utile pour la transformer en refus du projet et de la vie consciente, radicalise la vieille revendication littéraire de la gratuité pour en faire un refus de l'action par destruction de ses catégories. Il y a un quiétisme surréaliste. Quiétisme et violence permanente : deux aspects complémentaires d'une même position. Comme le surréaliste s'est ôté les moyens de concerter une entreprise, son activité se réduit à des impulsions dans l'im-

médiat. Nous retrouvons ici, assombrie et alourdie, la morale gidienne de l'instant. Cela ne nous surprendra pas : il y a du quiétisme dans tout parasitisme et le *tempo* favori de la consommation, c'est l'instant.

Pourtant le surréalisme se déclare révolutionnaire et tend la main au parti communiste. C'est la première fois depuis la Restauration qu'une école littéraire se réclame explicitement d'un mouvement révolutionnaire organisé. Les raisons sont claires : ces écrivains, qui sont aussi des jeunes gens, veulent surtout anéantir leur famille, l'oncle général, le cousin curé, comme Baudelaire, en 48, voyait dans la révolution de Février, l'occasion d'incendier la maison du général Aupick ; s'ils sont nés pauvres, ils ont aussi certains complexes à liquider, l'envie, la peur; et puis ils se révoltent aussi contre les contraintes extérieures : la guerre qui vient de finir, avec sa censure, le service militaire, l'impôt, la Chambre bleu-horizon, le bourrage de crânes; ils sont tous anticléricaux, ni plus ni moins que le père Combes et les radicaux d'avant-guerre, et généreusement écœurés par le colonialisme et la guerre du Maroc. Ces indignations, ces haines sont susceptibles de s'exprimer abstraitement, par une conception de la Négation radicale qui, *à fortiori* entraînera, sans qu'il y ait besoin d'en faire l'objet d'une volonté particulière la négation de la classe bourgeoise. Et, la jeunesse étant l'âge métaphysique par excellence, comme Auguste Comte l'a bien vu, cette expression métaphysique et abstraite de leur révolte est évidemment celle qu'ils choisissent de préférence. Seulement c'est aussi celle qui laisse le monde rigoureusement intact. Il est vrai qu'ils y adjoignent quelques actes sporadiques de violence, mais ces manifestations dispersées réussissent tout au plus à provoquer le scandale. Ce qu'ils peuvent espérer de mieux c'est de se constituer en association punitive et clandestine sur le modèle du Ku-Klux-Klan. Ils en arrivent donc à souhaiter que d'autres se chargent, en marge de leurs expériences spirituelles, d'opérer par la force des destructions concrètes. En un mot ils voudraient être les clercs d'une société idéale dont la fonction temporelle serait l'exercice permanent de la violence [1]. C'est ainsi que, après avoir loué les suicides de Vaché et de Rigaut comme des actes exemplaires, après avoir présenté le massacre gratuit (« décharger son revolver sur la

1. Se faire le clerc de la violence, cela implique qu'on adopte délibérément la violence comme méthode de pensée, c'est-à-dire qu'on recourt communément à l'intimidation, au principe d'autorité, qu'on refuse avec hauteur de démontrer, de discuter. C'est ce qui donne aux textes dogmatiques des surréalistes une ressemblance purement formelle, mais troublante avec les écrits politiques de Charles Maurras.

foule ») comme l'acte surréaliste le plus simple, ils appellent à leur aide le péril jaune. Ils ne voient pas la contradiction profonde qui oppose ces destructions brutales et partielles au processus poétique d'anéantissement qu'ils ont entrepris. Toutes les fois, en effet, qu'une destruction est partielle, c'est un *moyen* pour atteindre une fin positive et plus générale. Le surréalisme s'arrête à ce moyen, il en fait une fin absolue, il refuse d'aller plus loin. L'abolition totale dont il rêve, au contraire, ne fait de mal à personne, précisément parce qu'elle est totale. C'est un absolu situé en dehors de l'histoire, une fiction poétique. Et qui fait entrer, parmi les réalités à abolir, la fin qui justifie aux yeux des Asiatiques ou des révolutionnaires les moyens violents auxquels ils sont contraints de recourir. De son côté, le parti communiste, traqué par la police bourgeoise, très inférieur en nombre au parti S.F.I.O., sans aucun espoir de prendre le pouvoir sinon à très longue échéance, tout neuf, incertain de ses tactiques, en est encore à la phase négative. Il s'agit pour lui de gagner les masses, de noyauter les socialistes, de s'incorporer les éléments qu'il pourra détacher de cette collectivité qui le repousse : son arme intellectuelle est la critique. Il n'est donc pas éloigné de voir dans le surréalisme un allié provisoire, qu'il se prépare à rejeter quand il n'en aura plus besoin; car la négation, essence du surréalisme, n'est qu'une étape pour le P.C. Celui-ci ne consent à envisager, fût-ce un instant, l'écriture automatique, les sommeils provoqués et le hasard objectif qu'en tant qu'ils peuvent contribuer à la désagrégation de la classe bourgeoise. Il semble donc qu'on ait retrouvé cette communauté d'intérêts entre les intellectuels et les classes opprimées qui fut la chance des auteurs du XVIIIe siècle. Mais ce n'est qu'une apparence. La source profonde du malentendu réside en ceci que le surréaliste se soucie fort peu de la dictature du prolétariat et voit dans la Révolution, comme pure violence, la fin absolue, au lieu que le communisme se propose comme fin la prise du pouvoir et justifie par cette fin le sang qu'il versera. Et puis le lien du surréalisme avec le prolétariat est indirect et abstrait. La force d'un écrivain réside dans son action directe sur le public, dans les colères, les enthousiasmes, les méditations qu'il provoque par ses écrits. Diderot, Rousseau, Voltaire restaient perpétuellement en liaison avec la bourgeoisie parce qu'elle les lisait. Mais les surréalistes n'ont aucun lecteur dans le prolétariat : c'est tout juste s'ils communiquent du dehors avec le parti ou plutôt avec ses intellectuels. Leur public est ailleurs, dans la bourgeoisie cultivée et le P.C. ne l'ignore

pas, qui les emploie simplement à porter le trouble dans les milieux dirigeants. Ainsi leurs déclarations révolutionnaires demeurent purement théoriques, puisqu'elles ne changent rien à leur attitude, ne leur font pas gagner un seul lecteur et ne trouvent aucun écho chez les ouvriers; ils demeurent les parasites de la classe qu'ils insultent, leur révolte demeure en marge de la révolution. Breton finit par le reconnaître lui-même et reprend son indépendance de clerc : il écrit à Naville : « Il n'est personne de nous qui ne souhaite le passage du pouvoir des mains de la bourgeoisie à celles du prolétariat. En attendant, il n'est pas moins nécessaire, selon nous, que les expériences de la vie intérieure se poursuivent et cela, bien entendu sans contrôle extérieur, même marxiste... Les deux problèmes sont essentiellement distincts. »

L'opposition s'accusera lorsque la Russie soviétique et, par conséquent, le parti communiste français seront passés à la phase d'organisation constructrice : le surréalisme demeuré *négatif* par essence s'en détournera. Breton se rapprochera alors des trotzkystes précisément parce que ceux-ci, traqués et minoritaires, en sont encore au stade de la négation critique. A leur tour les trotzkystes utiliseront les surréalistes comme instrument de désagrégation : une lettre de Trotzky à Breton ne laisse pas de doute sur ce sujet. Si la IVe Internationale avait pu passer, elle aussi, à la phase constructrice, il est clair que c'eût été l'occasion d'une rupture.

Ainsi la première tentative de l'écrivain bourgeois pour se rapprocher du prolétariat demeure utopique et abstraite parce qu'il ne cherche pas un public mais un allié, parce qu'il conserve et renforce la division du temporel et du spirituel et qu'il se maintient dans les limites d'une cléricature. L'accord de principe du surréalisme et du P.C. contre la bourgeoisie ne dépasse pas le formalisme; c'est l'idée formelle de négativité qui les unit. En fait la négativité du parti communiste est provisoire, c'est un moment historique nécessaire dans sa grande entreprise de réorganisation sociale; la négativité surréaliste se maintient, quoi qu'on en dise, en dehors de l'histoire : à la fois dans l'instant et dans l'éternel; elle est la fin absolue de la vie et de l'art. Quelque part, Breton affirme l'identité ou du moins le parallélisme avec symbolisation réciproque de l'esprit en lutte contre ses bêtes et du prolétariat en lutte contre le capitalisme, ce qui revient à affirmer la « mission sacrée » du prolétariat. Mais, précisément, cette classe conçue comme une légion d'anges exterminateurs et que le P.C. défend comme un

mur contre toutes les approches surréalistes, n'est véritablement pour les auteurs qu'un mythe quasi religieux et qui joue, pour la tranquillisation de leur conscience, un rôle analogue à celui que jouait le mythe du Peuple, en 1848, pour les écrivains de bonne volonté. L'originalité du mouvement surréaliste réside dans sa tentative pour s'approprier *tout* à la fois : le déclassement par en haut, le parasitisme, l'aristocratie métaphysique de consommation et l'alliance avec les forces révolutionnaires. L'histoire de cette tentative a montré qu'elle était vouée à l'échec. Mais, cinquante ans plus tôt, elle n'eût même pas été concevable : le seul rapport qu'eût pu alors avoir un écrivain bourgeois avec la classe ouvrière c'est d'écrire pour elle et sur elle. Ce qui a permis de songer, fût-ce un instant, à conclure un pacte provisoire entre une aristocratie intellectuelle et les classes opprimées, c'est l'apparition d'un facteur nouveau : le Parti comme médiation entre les classes moyennes et le prolétariat.

J'entends bien que le surréalisme avec son aspect ambigu de chapelle littéraire, de collège spirituel, d'église et de société secrète [1] n'est qu'un des produits de l'après-guerre. Il faudrait parler de Morand, de Drieu la Rochelle, de tant d'autres. Mais si les œuvres de Breton, de Peret, de Desnos nous ont paru les plus représentatives, c'est que toutes les autres contiennent implicitement les mêmes traits. Morand est le consommateur type, le voyageur, le passant. Il annule les traditions nationales en les mettant en contact les unes avec les autres selon le vieux procédé des sceptiques et de Montaigne; il les jette dans un panier comme des crabes et, sans commentaires, leur laisse le soin de se déchirer; il s'agit d'atteindre un certain point *gamma*, fort voisin du point *gamma* des surréalistes, d'où les différences de mœurs, de langue, d'intérêts s'abolissent dans l'indistinction totale. La *vitesse* joue ici le rôle de la méthode paranoïaque-critique. L'*Europe galante*, c'est l'annulation des pays par le chemin de fer, *Rien que la terre* l'annulation des continents par l'avion. Morand promène des Asiatiques à Londres, des Américains en Syrie, des Turcs en Norvège; il fait voir nos coutumes par ces yeux, comme Montesquieu par ceux de ses Persans, ce qui est le moyen le plus sûr de leur ôter toute raison d'être. Mais, en même temps, il s'arrange pour que ces visiteurs aient beaucoup perdu de leur pureté primitive et soient déjà tout à fait traîtres à

1. Autre ressemblance avec l'Action Française dont Maurras a pu dire qu'elle n'était pas un parti, mais une conspiration. Et les expéditions punitives des surréalistes ne ressemblent-elles pas aux espiègleries des camelots du roi?

leurs mœurs sans avoir tout à fait adopté les nôtres; à ce moment particulier de leur transformation chacun d'eux est un champ de bataille où le pittoresque exotique et notre machinisme rationaliste se détruisent l'un par l'autre. Remplis de clinquant, de verroteries, de beaux noms étranges, les livres de Morand sonnent pourtant le glas de l'exotisme; ils sont à l'origine de toute une littérature qui vise à anéantir la couleur locale, soit en montrant que les villes lointaines dont nous avons rêvé dans notre enfance sont aussi désespérément familières et quotidiennes pour les yeux et le cœur de leurs habitants que la gare Saint-Lazare ou la Tour Eiffel pour notre cœur et pour nos yeux, soit en laissant entrevoir la comédie, le truquage, l'absence de foi derrière les cérémonies que les voyageurs des siècles passés nous décrivaient avec le plus de respect, soit en nous révélant, sous la trame usée du pittoresque oriental ou africain l'universalité du machinisme et du rationalisme capitaliste. Pour finir il ne reste plus que le monde, partout semblable et monotone. Je n'ai jamais mieux senti le sens profond de ce procédé qu'un jour de l'été 1938, entre Mogador et Safi, lorsque je dépassais en autocar une Musulmane voilée qui pédalait sur une bicyclette. Une mahométane à vélo, voilà un objet auto-destructif que peuvent revendiquer tout aussi bien les surréalistes ou Morand. Le mécanisme précis de la bicyclette conteste les rêves lents de harem qu'on prête au passage à cette créature voilée; mais dans le même moment ce qui reste de ténèbres voluptueuses et magiques entre ces sourcils peints, derrière ce front étroit, conteste à son tour le machinisme, il fait pressentir derrière l'uniformisation capitaliste un au-delà enchaîné, vaincu et pourtant virulent et sorcier. Exotisme fantôme, Impossible surréaliste, insatisfaction bourgeoise : dans les trois cas le réel s'effondre, derrière lui on tâche de maintenir la tension irritante du contradictoire. Dans le cas de ces écrivains-voyageurs, la ruse est manifeste : ils suppriment l'exotisme parce qu'on est toujours exotique par rapport à quelqu'un et qu'ils ne veulent pas l'être, ils détruisent les traditions et l'histoire pour échapper à leur *situation* historique, ils veulent oublier que la conscience la plus lucide est toujours entée quelque part, opérer une libération fictive par un internationalisme abstrait, réaliser par l'universalisme une aristocratie de survol.

Drieu, comme Morand, use parfois de l'auto-destruction par exotisme : dans un de ses romans, l'Alhambra devient un jardin public de province, sec sous un ciel monotone. Mais, à travers la destruction littéraire de l'objet, de l'amour, à travers vingt années

de folies et d'amertume, c'est la destruction de soi-même qu'il a poursuivie : il a été la valise vide, le fumeur d'opium et, finalement, le vertige de la mort l'a attiré dans le national-socialisme. *Gilles*, ce roman de sa vie, crasseux et doré, marque clairement qu'il était le frère ennemi des surréalistes. Son nazisme, qui n'était, lui aussi, qu'un appétit de conflagration universelle, se révèle à l'usage aussi inefficace que le communisme de Breton. L'un et l'autre sont des clercs, l'un et l'autre s'allient au temporel avec innocence et désintéressement. Mais les surréalistes ont plus de santé : leur mythe de destruction dissimule un énorme et magnifique appétit; ils veulent tout anéantir sauf eux-mêmes comme en témoigne leur horreur des maladies, des vices, de la drogue. Drieu, morne et plus authentique, a médité sa mort : c'est par haine de soi qu'il hait son pays et les hommes. Tous sont partis à la recherche de l'absolu et comme ils étaient de toute part investis par le relatif, ils ont identifié l'absolu et l'*impossible*. Tous ont hésité entre deux rôles : celui d'annonciateurs d'un monde nouveau, celui de fossoyeurs de l'ancien. Mais comme il était plus facile de discerner dans l'Europe d'après-guerre les signes de la décadence que ceux du renouveau, ils ont tous choisi d'être fossoyeurs. Et pour tranquilliser leur conscience, ils ont remis en honneur le vieux mythe héraclitéen selon lequel la vie naît de la mort. Tous ont été hantés par ce point imaginaire *gamma*, seul immobile dans un monde en mouvement, où la destruction, parce qu'elle est pleinement destruction et sans espoir, s'identifie à la construction absolue. Tous ont été fascinés par la violence, d'où qu'elle vienne; c'est par la violence qu'ils ont voulu libérer l'homme de sa condition humaine. C'est pourquoi ils se sont rapprochés des partis extrêmes en leur prêtant gratuitement des visées apocalyptiques. Tous ont été dupes : la Révolution ne s'est pas faite, le nazisme a été vaincu. Ils ont vécu dans une époque confortable et prodigue où le désespoir était encore un luxe. Ils ont condamné leur pays parce qu'il était encore dans l'insolence de la victoire, ils ont dénoncé la guerre parce qu'ils croyaient que la paix serait longue. Tous ont été victimes du désastre de 40 : c'est que le moment de l'action était venu et qu'aucun d'eux n'était armé pour elle. Les uns se sont tués, d'autres sont en exil; ceux qui sont revenus sont exilés parmi nous. Ils ont été les annonciateurs de la catastrophe au temps des vaches grasses; au temps des vaches maigres ils n'ont plus rien à dire.

(*à suivre.*) Jean-Paul SARTRE.

BLACK BOY

(Jeunesse noire)

(Suite)

CHAPITRE IX

Désormais mon existence dépendait du travail que je trouverais; j'en avais un tel besoin que j'acceptai la première offre, un emploi de portier dans un magasin de vente à tempérament d'articles bon marché. Le magasin était réservé à la clientèle noire et était toujours bondé. Hommes et femmes tripotaient des complets et des robes de qualité inférieure et payaient le prix qu'en demandait le blanc. Le patron, son fils et l'employé traitaient les nègres avec un franc mépris; ils les bousculaient, leur donnaient des coups de pied ou des claques. J'avais beau être constamment témoin de ce spectacle, je n'arrivais pas à m'y habituer. Comment peuvent-ils accepter cela, me demandai-je. J'étais dans un état d'énervement perpétuel, essayant d'étouffer mes sentiments mais n'y réussissant jamais complètement; j'étais la proie d'un sentiment de culpabilité et de peur car je sentais que le patron me soupçonnait d'éprouver de la rancune à cause de ce qui se passait sous mes yeux.

Un matin, tandis que j'étais occupé à polir les cuivres de la devanture, le patron et son fils arrivèrent dans leur voiture. Une négresse apeurée était assise entre eux. Ils descendirent et firent entrer de force la femme dans le magasin, en la traînant et la poussant à coups de pied. Les passants blancs regardaient d'un air impassible. Un policeman blanc, posté à l'angle de la rue, observait la scène en faisant tournoyer son bâton; il ne bougea pas. Du coin de l'œil, je voyais tout ce qui se passait, mais je me gardai bien de ralentir la cadence des coups de ma peau de chamois sur le cuivre.

Au bout d'un instant, j'entendis des cris aigus dans l'arrière-boutique; quelques minutes après, la femme sortit en titubant; elle était couverte de sang et sanglotait en se tenant le ventre; ses vêtements étaient déchirés. Lorsqu'elle atteignit le trottoir, le policeman l'accosta, l'empoigna, l'accusa d'être ivre, siffla une voiture de police et l'embarqua.

Lorsque je pénétrai dans l'arrière-boutique, le patron et son fils étaient en train de se laver les mains à l'évier. Ils me regardèrent avec un rire gêné. Le plancher était ensanglanté, parsemé de mèches de cheveux et de lambeaux de vêtements. Mon visage devait refléter ce que j'éprouvais, car le patron prit un air jovial et me donna une claque dans le dos.

— Tu vois, mon garçon, voilà ce que nous faisons aux nègres qui ne paient pas leurs dettes, fit-il.

Son fils me regarda en ricanant.

— Tiens, prends une cigarette, dit-il.

Je la pris, ne sachant que faire. Il alluma sa cigarette et me présenta l'allumette. C'était là un geste aimable, une façon de m'indiquer que, malgré qu'ils eussent battu la femme noire, ils ne me battraient pas si je savais me taire.

— Oui, monsieur, dis-je.

Après leur départ, je m'assis sur une caisse d'emballage et restai à contempler le plancher ensanglanté jusqu'à ce que ma cigarette s'éteignît.

Le magasin possédait une bicyclette dont je me servais pour les livraisons. Un jour, en revenant de la banlieue, je crevai un pneu. Je rentrai à pied sur la route brûlante et poussiéreuse, couvert de sueur, conduisant la bicyclette par le guidon.

Une voiture passa à côté de moi et ralentit. Un blanc m'interpella :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon gaillard?

Je lui dis que j'avais crevé et que je rentrais à pied à la ville.

— Ce n'est pas de chance, fit-il. Saute sur le marchepied.

Il arrêta la voiture. Empoignant ferme ma bicyclette d'une main, de l'autre je m'accrochai au bord de la carrosserie.

— Tu y es?

— Oui, m'sieur.

La voiture démarra. Elle était remplie de jeunes blancs. Ils buvaient. Je vis passer le flask de bouche en bouche.

— Tu veux boire un coup? me demanda l'un d'eux.

Le souvenir de mes six ans et de mes cuites me revint à la mémoire et me rendit circonspect. Mais je me mis à rire, le visage fouetté par le vent.

— Oh! non, répondis-je.

A peine avais-je lâché ces mots que quelque chose de dur et de froid s'écrasa entre mes deux yeux. C'était une bouteille de whisky vide. J'en vis trente-six chandelles; je tombai de la voiture lancée en pleine vitesse, sur la route poussiéreuse, mes pieds empêtrés dans les rayons de la bicyclette. La voiture stoppa, les blancs en dégringolèrent et se penchèrent sur moi.

— Dis donc, eh! moricaud! fit celui qui m'avait frappé. T'as pas plus de jugeotte que ça, à ton âge? Tu ne sais pas qu'on répond « *Monsieur* » à un blanc?

Tout étourdi, je me relevai; j'avais les coudes et les jambes en sang. Les poings serrés, le blanc s'avança, envoyant promener la bicyclette d'un coup de pied.

— Oh! laisse-le, ce chameau de noir, il a son compte, fit un de ses compagnons.

Ils continuaient à m'observer. Je frottais mes tibias pour essayer d'arrêter le sang qui ruisselait. Sans doute devaient-ils ressentir à mon égard une sorte de pitié méprisante, car l'un d'eux me demanda :

— Tu veux qu'on te ramène en ville? Tu sauras comment te tenir, maintenant?

— Je veux rentrer à pied, répondis-je simplement.

Cela dut leur paraître drôle. Ils se mirent à rire.

— Eh ben, rentre à pied, espèce d'enfant de putain de nègre!

Avant de remonter en voiture, ils me consolèrent en disant :

— Encore de la chance que tu sois tombé sur nous. T'es un sacré veinard, parce que si t'avais répondu de cette façon à un autre blanc, tu serais un nègre mort, à l'heure qu'il est.

J'apprenais rapidement à épier les blancs, à observer leurs moindres gestes, à noter leur expression la plus fugitive, à interpréter ce qu'ils disaient et ce qu'ils laissaient inexprimé.

Un samedi soir, je dus faire quelques livraisons tardives dans un quartier blanc. Sur le chemin du retour, je pédalais à fond de train, quand une voiture de police fit une embardée vers moi et me coinça contre le bord du trottoir.

— Eh! moricaud! descends et tiens tes mains en l'air! m'ordonnèrent-ils.

Je m'exécutai. Ils descendirent de voiture et s'approchèrent lentement, revolver au poing, le visage rigide.

— Ne bouge pas! firent-ils.

Je levai plus haut mes mains. Ils fouillèrent mes poches et mes paquets. Ils eurent l'air mécontent de n'avoir rien trouvé de compromettant sur moi. Finalement l'un d'eux me dit :

— Dis à ton patron de ne pas t'envoyer à cette heure-ci dans les quartiers blancs.

— Bien, monsieur, dis-je.

Je remontai sur mon vélo et repartis, m'attendant à ce qu'ils me tirent dessus, m'attendant à voir la chaussée s'effondrer sous moi. Je vivais comme dans un rêve, un rêve dont le contenu pouvait changer d'un moment à l'autre.

Chaque jour, j'assistais avec une haine croissante aux scènes de brutalité qui se déroulaient au magasin; cependant, je m'efforçais de ne laisser rien paraître de mes sentiments. Quand le patron m'observait, j'évitais son regard. Finalement, le fils du patron m'entreprit, un matin.

— Dis donc, toi, commença-t-il.

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce que tu as derrière la tête?

— Rien, monsieur, répondis-je, m'efforçant de prendre un air ahuri, pour lui donner le change.

— Comment se fait-il que tu ne parles pas et que tu ne ries pas comme les autres nègres? demanda-t-il.

— Eh bien, monsieur, il n'y a pas grand-chose à dire et il n'y a pas de quoi rire non plus, répondis-je en souriant.

Son visage était dur, contrarié et soupçonneux; je savais que je ne l'avais pas convaincu. Il fit brusquement demi-tour et s'en alla sur le devant du magasin ; il revint un moment après, le visage rouge. Il me jeta quelques billets verts.

— T'as une tête qui ne me revient pas, fit-il. Allez, ouste!

Je ramassai l'argent sans le compter et, prenant mon chapeau, je partis.

Je tins une série de menus emplois pendant de brèves périodes, quittant une place pour aller travailler ailleurs, chassé d'une autre à cause de mon attitude, de ma façon de parler, de l'expression de mes yeux. J'étais plus loin que jamais de mon but, qui était d'amasser suffisamment d'argent pour m'en aller. Par moments, je me demandais si j'y arriverais jamais.

Un matin que j'étais sans travail, je m'en fus trouver Griggs, mon vieux camarade de classe qui travaillait chez un bijoutier de Capitol Street. Il était en train de laver la devanture du magasin lorsque j'arrivai.

— Tu ne sais pas où je pourrais trouver du travail? demandai-je.

Il me regarda d'un air sarcastique.

— Si, je sais où tu peux trouver une place, répondit-il en riant.

— Où?

— Mais je me demande si tu es capable de la garder, fit-il.

— Pourquoi? demandai-je. Qu'est-ce que c'est que cette place?

— Ne t'emballe pas, fit-il. Je vais te dire une chose, Dick : Je te connais, tu sais. Durant tout l'été, tu as essayé de garder une place et tu ne peux pas. Pourquoi? Parce que tu es trop rétif. Voilà ton grand défaut.

Je ne répondis pas, car il me répétait ce qu'il m'avait déjà dit. Il alluma une cigarette et en exhala lentement la fumée.

— Alors? dis-je, pour l'engager à continuer.

— Bon Dieu, je voudrais pouvoir te parler, fit-il.

— Je crois savoir ce que tu as à me dire.

Il me donna une tape sur l'épaule; son visage exprimait la crainte, la haine, et le souci qu'il se faisait pour moi.

— Tu veux donc te faire tuer? me demanda-t-il.

— Non, par exemple! T'en as de bonnes, toi!

— Alors pour l'amour du Ciel, plie-toi aux façons de vivre du Sud.

— Comment ça? dis-je d'un ton irrité. Que les blancs me fassent ce genre de réflexions, je comprends, mais toi?

— Tu vois? fit-il avec un accent de triomphe en me montrant du doigt, voilà *exactement* ce que je voulais te dire. C'est écrit en toutes lettres sur ta figure. Tu n'admets pas qu'on te fasse la moindre réflexion. Tout de suite tu montes sur tes grands chevaux. J'essaie de t'aider et tu ne me laisses pas.

Il s'interrompit et lança un regard circulaire. Les rues étaient remplies de blancs. Puis, à voix basse, en martelant ses mots :

— Dick, me dit-il, tu es noir, noir, *noir*, comprends-tu? Tu ne peux donc pas te mettre ça dans la tête?

— Mais si, je le comprends très bien, dis-je.

— Eh bien, bon Dieu, on ne le dirait pas! lâcha-t-il.

Là-dessus, il se lança dans un compte rendu de mon activité dans toutes les places que j'avais faites cet été-là.

— Comment sais-tu tout cela?

— Les blancs s'arrangent pour surveiller les nègres, m'expliqua-t-il. Et ils se passent le mot. Moi, mon patron est yankee, alors il me met au courant. Tu es déjà mis à l'index, mon vieux.

Pouvais-je le croire? Était-ce vrai? Comment pourrais-je jamais apprendre à connaître ce monde étrange des blancs?

— Alors dis-moi comment je dois me conduire, lui demandai-je humblement. Tout ce que je cherche, c'est à me faire suffisamment d'argent pour partir.

A ce moment, une femme et deux hommes sortirent du magasin; je m'effaçai pour les laisser passer, l'esprit préoccupé par les paroles de Griggs. Soudain Griggs m'empoigna le bras, me donna une violente secousse et m'envoya trébucher sur la chaussée, à trois pas de là. Je fis volte-face.

— Qu'est-ce qui te prend? lui dis-je.

Griggs me regardait avec des yeux féroces, puis il se mit à rire.

— Je t'apprends simplement à t'écarter du chemin des blancs, dit-il.

Je considérai les gens qui étaient sortis du magasin; c'était vrai, ils étaient *blancs*, mais je ne l'avais pas remarqué.

— Tu comprends ce que je veux dire? fit-il. Les blancs ne veulent pas te voir sur leur chemin; il articulait lentement pour que je me pénètre bien de la signification de ses paroles.

— Oui, je te comprends, dis-je dans un souffle.

— Dick, je te traite comme un frère, reprit-il. Tu te conduis avec les blancs comme si tu ne savais pas qu'ils sont blancs. Et eux *s'en rendent compte.*

— Oh, bon Dieu! je ne peux pas me conduire comme un esclave, dis-je avec désespoir.

— Mais il faut bien que tu manges, répliqua-t-il.

— Oui, il faut que je mange.

— Alors fais ce qu'il faut pour ça, dit-il en scandant les mots d'un coup de poing dans la paume de sa main gauche. Quand tu te trouves devant des blancs, *réfléchis* avant d'agir, *réfléchis* avant de parler. Ta façon de te conduire est très bien pour *nous*, mais pas pour les *blancs.* Ils ne la supportent pas.

Je contemplai d'un air morne le soleil matinal. J'approchais de mes dix-sept ans et je me demandais si je pourrais jamais me libérer de ce fléau. Ce que disait Griggs était exact, mais je me sentais totalement incapable de passer mon temps à calculer, à prévoir,

à me contenir, à tramer. Je me rappelais pendant de courts moments qu'il fallait feindre, mais ensuite je n'y pensais plus, et j'agissais de nouveau avec franchise et naturel, non pas avec le désir de faire du mal à quiconque, mais oubliant tout simplement les discriminations artificielles de race et de classe; j'agissais de même avec les blancs et avec les noirs, c'était ma façon normale de me comporter avec tout le monde. Je poussai un soupir, regardant machinalement la vitrine où scintillaient les diamants, les bagues et les montres en or alignées en rangées impeccables.

— Oh! j'sais bien que tu as raison, dis-je finalement. Il faut que je me surveille, que j'arrive à me mater...

— Non, dit-il vivement, regrettant d'être allé trop loin.

Quelqu'un — un blanc — pénétrait dans la boutique et nous interrompîmes un instant notre conversation.

— Comprends-moi bien, Dick, tu te figures peut-être que je suis un oncle Tom [1], mais tu te trompes. Je hais les blancs, je les hais de toutes mes forces. Mais je ne peux pas le montrer, sans ça ils me tueraient.

Il s'interrompit et s'assura qu'aucun blanc ne se trouvait assez près pour l'entendre.

— Une fois, reprit-il, j'ai entendu un vieil ivrogne de nègre chanter :

Tous ces blancs qui s'habillent si bien
Leur cul n'sent pas meilleur que le mien.

Je ris d'un air embarrassé, en regardant la tête des blancs qui passaient. Mais quand Griggs riait, il mettait sa main devant sa bouche et pliait les genoux, geste automatique, destiné à cacher sa joie excessive en présence des blancs.

— Voilà ce que je pense d'eux, dit-il avec orgueil, quand son accès de gaîté fut terminé. Il reprit son sérieux : Il y a un opticien, là-haut. Le patron est un Yankee de l'Illinois. Alors, voilà : Il cherche un jeune homme pour travailler toute la journée en été, et le matin et le soir en hiver. Il veut former un commis noir dans le métier d'opticien. Tu connais l'algèbre et ça t'irait comme un gant. Je vais parler de toi à M. Crane et je te reverrai.

— Il n'y aurait pas moyen que je le voie maintenant? demandai-je.

1. Oncle Tom : terme méprisant par lequel les noirs désignent ceux d'entre eux qui font des courbettes aux blancs.

— Mais bon sang, prends ton temps! fulmina-t-il.

— C'est peut-être ça, qui cloche avec les nègres, justement, dis-je. Ils prennent trop de temps.

Je ris, mais le laissai troublé. Je le remerciai et m'en allai. Au bout de huit jours, n'ayant aucune nouvelle de lui, je commençai à abandonner tout espoir. Puis, un après-midi, Griggs vint à la maison.

— J'ai l'impression que tu as une place, fit-il. Tu vas avoir l'occasion d'apprendre un métier. Mais n'oublie pas de garder toute ta tête. Souviens toi que tu es noir. Tu commences demain.

— Combien vais-je gagner?

— Cinq dollars par semaine pour commencer, ils t'augmenteront si tu leur plais, m'expliqua-t-il.

Mon moral remonta en flèche. Tout n'allait pas si mal, après tout. J'allais avoir l'occasion d'apprendre un métier. Et je n'avais plus besoin de renoncer à l'école. Je lui dis que j'acceptais la place, et que je me ferais humble.

— Tu travailles pour un Yankee, ça devrait marcher, fit-il.

Le lendemain matin, je me trouvais devant les bureaux de l'opticien bien avant l'ouverture. Je me faisais la leçon, me disant qu'il fallait être poli, qu'il fallait réfléchir avant de parler, qu'il fallait dire « oui, monsieur, non, monsieur », et me comporter de façon à ce que les blancs ne pensent pas que je m'imaginais être leur égal. Soudain un blanc vint vers moi.

— Qu'est-ce que vous voulez? me demanda-t-il.

— On m'a dit de me présenter pour une place, monsieur, répondis-je.

— C'est bon. Venez par ici.

Je le suivis au premier et il ouvrit la porte du bureau. J'étais un peu contracté, mais les manières du jeune homme blanc me mirent à l'aise et je m'assis, mon chapeau à la main. Une jeune fille blanche entra et se mit à taper sur une machine à écrire. Peu après, un autre blanc, mince, aux cheveux grisonnants, arriva et pénétra dans la pièce du fond. Finalement, un blanc de haute taille, au visage sanguin, entra et s'assit à son bureau après m'avoir lancé un bref coup d'œil. Ses manières brusques dénotaient le Yankee.

— C'est vous le nouveau commis, hein?

— Oui, m'sieur.

— Attendez que je finisse de liquider mon courrier et je suis à vous, fit-il aimablement.

— Oui, m'sieur.

Je donnai même à ma voix un ton uniforme, m'efforçant de lui enlever toute nuance agressive ou même trop assurée.

Une demi-heure après, M. Crane m'appela dans son bureau et m'interrogea avec soin sur mes études, sur ce que j'avais fait comme mathémathiques. Il parut satisfait quand je lui déclarai que j'avais fait deux ans d'algèbre.

— Ça vous plairait d'apprendre le métier? fit-il.

— Ça me plairait bien, m'sieur. Rien ne pourrait me faire plus plaisir, répondis-je.

Il me dit qu'il voulait former un jeune nègre pour l'optique; il désirait l'aider, le guider. Je m'efforçai de lui répondre de manière à lui faire comprendre que j'essaierais de mériter sa bienveillance. Il m'emmena chez la sténographe et dit :

— Voici Richard. Il fait partie de la maison.

Il me conduisit ensuite dans la pièce derrière le bureau, qui était en réalité une minuscule usine remplie de machines étranges, recouvertes de poussière orangée.

— Reynolds, dit-il en s'adressant à un jeune blanc, je vous présente Richard.

— Eh ben, eh ben, mon gars! fit Reynolds d'une voix de stentor, avec un large sourire.

M. Crane m'emmena auprès de l'homme plus âgé.

— Pease, faites la connaissance de Richard. Il va travailler avec nous.

Pease me regarda et fit un petit signe de tête. M. Crane mit ensuite les deux hommes au courant des tâches qu'il m'assignait; il leur dit de m'initier graduellement au travail de l'usine, de m'apprendre à meuler et à polir les lentilles à la machine. Ils inclinèrent la tête en signe d'acquiescement.

— Et maintenant, mon garçon, montre-nous si tu es capable de nettoyer cette pièce, fit M. Crane.

— Oui, m'sieur.

Je balayai, frottai, astiquai et j'eus vite fait de nettoyer le bureau et l'atelier. L'après-midi, quand j'avais fini mon travail, je faisais les courses. Lorsqu'il m'arrivait d'avoir un moment à moi, j'observais les deux blancs en train de meuler et de polir les lentilles à la machine. Ils ne me disaient rien et je ne leur disais rien. Le premier jour passa, le second, le troisième, une semaine passa et je reçus mes cinq dollars. Un mois passa. Mais je n'apprenais rien et per-

sonne ne s'était offert pour m'aider. Un après-midi, j'allai trouver Reynolds et lui demandai de m'expliquer le travail.

— Qu'est-ce que tu cherches? Tu veux faire le malin, dis donc, moricaud?

— Non, monsieur, dis-je.

J'étais dérouté. Peut-être simplement ne voulait-il pas m'aider? J'allai trouver Pease, lui rappelant que le patron avait dit qu'on devait me donner l'occasion d'apprendre le métier.

— Dis donc, le nègre, tu te prends pour un blanc, hein?

— Non, monsieur.

— Tu m'en as bougrement l'air, pourtant, fit-il.

— Je faisais simplement ce que le patron m'a dit de faire, dis-je.

Pease me montra le poing.

— C'est du travail de *blanc*, qu'on fait ici, fit-il.

A partir de ce moment leur attitude envers moi changea; ils ne me disaient plus bonjour. Quand j'étais un peu lent à faire un travail, ils me traitaient de feignant, d'enfant de putain de nègre. Je me taisais, m'efforçant ne pas leur fournir de prétextes à envenimer nos rapports. Mais un jour Reynolds m'appela auprès de sa machine.

— Dis donc, moricaud, tu t'imagines que tu arriveras à quelque chose? demanda-t-il à voix basse. d'un ton sardonique.

— Je ne sais pas, monsieur, répondis-je en me détournant.

— A quoi pensent les nègres? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur, répondis-je, la tête toujours détournée.

— Si j'étais nègre, je me suiciderais, dit-il.

Je restai muet, j'étais furieux.

— Mais je suppose que ça leur est égal, aux nègres, d'être nègres fit-il soudain avec un gros rire.

Je ne répondis pas. M. Pease m'observait attentivement, puis je les vis échanger un regard. Mon emploi ne me menait pas à ce que M. Crane m'avait fait espérer. J'avais été humble, et je récoltais maintenant les fruits de mon humilité.

— Viens ici, mon gaillard, dit Pease.

Je m'avançai jusqu'à son établi.

— Tu n'as pas digéré ce que Reynolds vient de te dire, hein? fit-il.

— Oh! ce n'est rien, dis-je en souriant.

— Ça ne t'as pas plu. Je l'ai vu sur ta figure.

Je le regardai dans les yeux et reculai d'un pas.

— T'es-tu déjà attiré des ennuis? interrogea-t-il.

— Non, monsieur, répondis-je.

— Que ferais-tu, s'il t'arrivait une sale histoire?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Eh bien, fais attention de ne pas t'attirer de sale histoire, fit-il avec une menace dans la voix.

Je voulais rapporter ces dissensions à M. Crane, mais la pensée de ce que me feraient Pease et Reynolds s'ils apprenaient que j'avais cafardé, m'arrêta. Je passais les jours à travailler et j'essayais de cacher mon ressentiment derrière un sourire contraint et hermétique.

La crise éclata un jour d'été, vers midi. Pease m'appela à son établi; pour arriver jusqu'à lui, il me fallait passer entre deux bancs étroits et rester debout, le dos appuyé au mur.

— Richard, j'ai quelque chose à te demander, commença Pease d'un air engageant, sans lever les yeux de son travail.

— Oui, monsieur.

Reynolds arriva et barra le passage étroit entre les deux bancs; il se croisa les bras et me contempla avec solennité. Je les observais l'un après l'autre, flairant le danger. Pease leva les yeux et me dit en articulant lentement, pour que je ne perde rien de ce qu'il allait me dire.

— Richard, Reynolds me dit que tu m'as appelé Pease, fit-il.

Je me raidis. Le vide se fit en moi. Je savais qu'on en venait au fait.

Il voulait dire que j'avais omis de l'appeler Monsieur Pease; je lançai un coup d'œil vers Reynolds ; il tenait une barre de fer à la main. J'allais ouvrir la bouche pour parler, pour protester, pour assurer Pease que je ne l'avais jamais appelé *Pease* tout court, et que je n'avais jamais eu l'intention de le faire, quand Reynolds me saisit par le cou et me cogna la tête contre le mur.

— Fais attention à toi, sale nègre, ragea Reynolds en montrant les dents. Je t'ai entendu l'appeler *Pease*. Et si tu prétends que ce n'est pas vrai, ça revient à me traiter de menteur, t'as compris? Il agita la barre de fer d'un air menaçant.

Si j'avais dit : « Non, monsieur Pease je ne vous ai jamais appelé *Pease*, j'aurais du même coup qualifié Reynolds de menteur; et si j'avais dit : « Oui, monsieur Pease, je vous ai appelé *Pease* », j'aurais plaidé coupable. Et cette familiarité de la part d'un nègre est considérée par les blancs du Sud comme la pire des insultes. Je m'efforçais de trouver un compromis susceptible de résoudre ce

cauchemar qui venait brusquement de surgir, mais ma langue se refusait à tout mouvement.

— Richard, je t'ai posé une question! fit Pease. La colère s'insinuait dans sa voix.

— Je ne me souviens pas de vous avoir appelé *Pease*, Monsieur Pease, dis-je prudemment. Et si je l'ai fait, je vous assure que c'est tout à fait par inad...

— Espèce d'enfant de salaud de nègre! Tu avoues m'avoir appelé *Pease!* Il cracha par terre, se dressa et me gifla à plusieurs reprises, manquant me faire tomber sur le banc.

Reynolds se précipita sur moi et vociféra :

— Tu ne l'as pas appelé *Pease?* Si tu oses dire que non, je t'étripe avec cette barre de fer, espèce de saloperie de putain de nègre!

Alors je flanchai. Je les suppliai de ne pas me frapper. Je savais ce qu'ils voulaient. Ils voulaient que je quitte ma place.

— Je m'en vais, assurai-je. Je m'en vais tout de suite.

Ils me donnèrent une minute pour sortir de l'atelier et me conseillèrent de ne plus me montrer et de rien dire au patron. Reynolds lâcha mon col et je m'esquivai. Je ne vis ni M. Crane ni la sténodactylo dans le bureau. Pease et Reynolds avaient profité de l'absence de M. Crane et de la sténographe pour lâcher la terreur. Je sortis dans la rue et j'attendis le retour du patron. Je vis Griggs en train d'essuyer les vitrines de la bijouterie et je lui fis signe. Il sortit et je lui racontai ce qui était arrivé.

— Tu n'es pas un peu fou de rester là? fit-il. Tu n'apprendras donc jamais? Rentre chez toi! Ils sont capables de te descendre.

Je suivis Capitol Street; j'avais l'impression que le trottoir était irréel, que j'étais irréel, que les gens étaient irréels et cependant je m'attendais à ce qu'on me demande de quel droit je me trouvais dans la rue. Ma blessure était profonde, il me semblait que ces gifles m'avaient mis au ban de la race humaine. En rentrant, je ne dis rien à ma famille de ce qui était arrivé, je leur déclarai simplement que j'avais plaqué mon emploi, que je n'étais pas assez payé, que je cherchais une autre place. Ce soir-là, Griggs vint à la maison. Nous allâmes nous promener.

— C'est vache, ce qui t'arrive, fit-il.

— Tu ne vas tout de même pas dire que c'est de ma faute?

Il secoua négativement la tête.

— Alors, et les foutues théories d'humilité et d'obséquiosité, où est-ce qu'elles mènent? lui demandai-je sur un ton d'ironie amère.

— C'est des choses qui arrivent, que veux-tu? fit-il avec un haussement d'épaule.

— Ils me doivent de l'argent, dis-je.

— C'est de ça que je viens te parler. M. Crane te demande d'aller à dix heures au bureau. A dix heures juste, n'oublie pas, parce qu'il sera là et les autres ne pourront plus te chercher d'histoires.

Le lendemain matin à dix heures, je montai l'escalier à pas de loup, et jetai un coup d'œil dans le bureau de l'atelier d'optique pour m'assurer que M. Crane était arrivé. Il était à son bureau. Pease et Reynolds étaient à leurs machines dans le fond.

— Entrez, Richard, dit M. Crane.

J'ôtai mon chapeau et pénétrai dans le bureau. Je me tins debout devant lui.

— Asseyez-vous, fit-il.

Je m'assis. Il me regarda dans les yeux et branla la tête.

— Dis-moi, que s'est-il passé?

Une brusque envie de parler me prit, et m'abandonna lorsque je me rendis compte que j'étais en face d'un mur que je ne pourrais jamais battre en brèche. J'essayai à plusieurs reprises de parler, mais je fus incapable d'émettre un son, l'énervement me paralysait, des larmes brûlantes coulèrent sur mes joues.

— Allons, essayez de vous calmer, dit M. Crane.

Je serrai les poings et je réussis à parler.

— J'ai tâché de faire de mon mieux ici, dis-je.

— J'en suis persuadé, fit-il. Mais je veux savoir ce qui est arrivé. Quel est celui qui vous a embêté?

— Tous les deux, répondis-je.

Reynolds s'amena en courant à la porte et je me levai. M. Crane bondit.

— Retournez à votre établi! dit-il à Reynolds.

— Ce sale nègre est un menteur! fit Reynolds. S'il raconte des histoires sur moi, je lui ferai son affaire!

— Retournez à votre établi ou quittez la maison! dit M. Crane.

Raynolds recula, sans me quitter des yeux.

— Allez-y, dit M. Crane. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Cette fois encore, il me fut impossible de parler. Qu'est-ce que cela pourrait bien changer que je lui raconte tout? J'étais noir, je vivais dans le Sud. Je n'apprendrais jamais à manœuvrer ces machines tant que ces deux blancs resteraient auprès d'elles. La colère et la peur m'envahirent à la pensée de tout ce que je perdais. Je me penchai en avant et plaquai mes mains contre ma figure.

— Allons, allons, voyons, fit M. Crane. Du calme. Quoi qu'il arrive, tâchez de rester calme...

— Je sais, dis-je d'une voix que je ne reconnus pas. Tout ce que je pourrais dire ne servirait à rien.

— Vous voulez travailler ici? me demanda-t-il.

Je regardai les visages blancs de Pease et de Reynolds; je les imaginai en train de me tendre une embuscade, de me tuer. Je me souvins de ce qui était arrivé au frère de Ned.

— Non, monsieur, répondis-je dans un souffle.

— Pourquoi?

— J'ai peur, répondis-je. Ils me tueraient.

M. Crane tourna la tête et appela Pease et Reynolds dans le bureau.

— Et maintenant, montrez-moi celui qui vous a ennuyé. N'ayez pas peur. Personne ne vous fera de mal, dit-il.

Je restai silencieux, le regard fixe. D'un geste, il congédia les deux hommes. La sténo-dactylo blanche me regardait avec de grands yeux et je me sentis inondé de honte, nu jusqu'à l'âme. Je me sentais violé jusqu'au plus profond de mon être, et je savais que ma propre peur avait favorisé ce viol. Je respirais avec peine, luttant pour essayer de me dominer.

— Est-ce que je peux toucher mon argent, monsieur? demandai-je finalement.

— Restez assis une minute, le temps de vous remettre, dit-il. J'obéis et mes sens surexcités peu à peu s'apaisèrent.

— Je suis désolé de cette histoire, fit-il.

— J'avais espéré beaucoup de cette place, dis-je. Je voulais aller à l'école, à l'Université...

— Je sais, dit-il. Mais qu'allez-vous faire maintenant?

Mes yeux parcoururent la pièce, mais sans rien voir.

— Je vais partir, dis-je.

— Comment cela?

— Je vais quitter le Sud, murmurai-je.

— Ça vaut peut-être mieux, dit-il.

— Personnellement, je suis de l'Illinois. Et même pour moi, c'est difficile, ici. Je suis obligé de faire attention.

Il me donna l'argent, plus que je n'en avais gagné pendant la semaine. Je le remerciai et me levai pour prendre congé. Il se leva. Je pris le couloir et il me suivit. Il me tendit la main.

— La vie n'est pas drôle pour vous, dans ce pays, dit-il.

Je lui touchai à peine la main. Je franchis rapidement le couloir, luttant contre les larmes qui revenaient. Je descendis l'escalier en courant, puis je m'arrêtai et levai les yeux.

Il était planté sur le palier, et secouait la tête. Je sortis au soleil et je rentrai à la maison comme un aveugle.

CHAPITRE X

Durant des semaines après cet incident, je ne pus me fier à mes sentiments. Ma personnalité était engourdie, réduite à un état de mollesse, d'avachissement, de liquéfaction. Je n'étais plus qu'un non-homme, quelque chose qui se savait vaguement humain, mais ne se sentait pas tel. Avec le temps, je finis par ne plus ressentir de haine pour les hommes qui m'avaient chassé de ma place. Ils ne m'apparaissaient pas comme des individus distincts, mais comme les pièces d'un immense système, implacable et rudimentaire, contre lequel toute haine était vaine. Ce que j'éprouvais, par contre, c'était l'envie d'attaquer. Mais comment? Et comme je ne connaissais aucun moyen de me colleter avec cette chose, je me sentais doublement banni.

Je me couchais fatigué et je me levais fatigué, bien que je ne fisse aucun effort physique. Pendant la journée, j'étais hypersensible; le moindre événement provoquait chez moi de violentes réactions, mes émotions refoulées trouvant là leur exutoire. Je refusais de parler de mes affaires à quiconque, sachant parfaitement que ce que j'entendrais serait une justification de la façon d'agir des blancs et je ne voulais pas l'entendre. Je vivais avec une immense blessure, une plaie sensible, infectée, et je reculais chaque fois que j'approchais de quelque chose qui était susceptible de l'effleurer.

Mais comme j'avais besoin de manger, je devais travailler. Mon deuxième emploi fut celui de commis dans un « drugstore »[1]; la veille du jour où je devais me présenter, je luttai avec moi-même, me disant que je devais me dominer, que ma vie en dépendait. Les autres noirs travaillaient, se débrouillaient pour vivre d'une façon ou d'une autre, aussi fallait-il absolument, *absolument*, ABSOLUMENT, que je m'arrange de cette existence jusqu'à ce que je mette la main sur une somme d'argent suffisante pour me permettre de partir. Je me forcerais à filer doux. D'autres l'avaient fait. Je le ferais. Il fallait que je le fasse.

1. Drugstore : Bazar-restaurant-pharmacie.

Plein d'appréhension, je me rendis à mon travail, décidé à surveiller mes moindres gestes. Je balayais le trottoir, interrompant ma besogne dès que j'apercevais un blanc à moins de vingt pas. Je nettoyais le magasin, en prenant la précaution d'attendre que les blancs qui se trouvaient sur mon chemin voulussent bien s'éloigner. Je faisais briller des kilomètres carrés de vitrines, changeant ma cadence de travail pour aller plus vite, m'attachant à tenir la moindre nuance de réalité dans le champ de ma conscience. Midi arriva, le magasin était bondé; les gens se pressaient au bar pour manger. De derrière le comptoir, un blanc accourut vers moi en criant :

— Une bonbonne de coça-cola, en vitesse!

Tout mon corps se contracta; je restai à le dévisager, le regard fixe. Lui aussi me fixa, l'air ahuri.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

— Rien, répondis-je.

— Eh bien, remue-toi! Ne reste pas là comme une moule!

Je n'aurais pas pu dire ce qui me prenait, même si j'avais essayé. Je m'étais attendu à de la violence, et maintenant que mon corps se détendait, je me sentais épuisé. Le constant souci de refréner mes impulsions, mes paroles, mes gestes, ma manière d'agir, mes expressions, avait accru mon angoisse. Je devins distrait, à force de trop me concentrer sur de menues besognes. Les employés commencèrent à m'invectiver, ce qui aggrava les choses. Un jour, je laissai tomber une cruche de sirop d'orange au milieu du magasin. Le patron entra en fureur. Il m'empoigna par le bras et me poussa dans l'arrière-boutique. Il était livide. Je m'attendais à ce qu'il me batte et je m'apprêtai à me défendre.

— Je vais déduire ça de ta paie, espèce d'enfant de cochon de noir! brailla-t-il.

Rien que des mots, pas de coups. Je respirai.

— Oui, m'sieur, dis-je humblement. C'était de ma faute.

Cela eut le don de décupler sa rage.

— Et comment que c'était de ta faute, nom de Dieu! hurla-t-il, plus fort.

— Je ne connais pas encore bien le métier, marmonnai-je, me rendant compte que j'avais dit ce qu'il ne fallait pas dire, alors que je m'étais efforcé de tomber juste.

— Nous ne t'avons pris qu'à l'essai, fit-il avec une menace dans la voix.

— Oui monsieur. Je comprends, dis-je.

Il me regarda, muet de rage. Pourquoi ne pouvais-je donc pas apprendre à me taire au bon moment? J'avais tout juste dit une petite phrase de trop. Mes paroles étaient assez innocentes, mais elles dénotaient chez moi, semblait-il, une lucidité qui mettait les blancs hors d'eux.

Lorsque arriva le samedi soir, le patron me régla et me jeta un : « Pas la peine de revenir. Tu ne feras pas l'affaire. »

Je savais ce qui n'allait pas chez moi, mais je ne pouvais y remédier. Les paroles et les actes des blancs me déroutaient. Je vivais dans une culture et non dans une civilisation et je ne pouvais voir comment fonctionnait cette culture qu'en y vivant. Une mauvaise interprétation des réactions des blancs qui m'environnaient me faisait dire et faire ce qu'il ne fallait pas. Dans mes rapports avec les blancs, j'avais toujours présent à l'esprit l'ensemble de mes relations avec eux, tandis que de leur côté, ils n'avaient conscience que des circonstances ayant trait à un moment donné. Je devais constamment me remettre en mémoire ce qui, aux yeux des autres, était un fait acquis; je devais percevoir par la pensée ce que les autres ressentaient.

J'avais commencé trop tard à affronter le monde blanc. Il m'était impossible de faire de la servilité une partie machinale de mon comportement. J'étais forcé de considérer et de comprendre le plus insignifiant des incidents d'origine raciale à la lumière du problème général de la race, et à chacun de ces incidents insignifiants, je me consacrais tout entier. Quand je me trouvais devant un blanc, il me fallait réfléchir à chaque geste que j'allais faire, à chaque mot que j'allais dire. C'était plus fort que moi. Je ne pouvais pas sourire. Par le passé, j'en avais toujours trop dit; à présent je trouvais de la difficulté à dire la moindre parole. Je n'avais pas les réactions qu'attendait de moi le monde dans lequel je vivais; ce monde était trop déconcertant, trop incertain.

Je passai des semaines entières dans l'oisiveté. L'été tirait à sa fin. J'avais définitivement perdu tout espoir de poursuivre mes études. Vint l'automne. La plupart des élèves qui avaient tenu un emploi pendant les vacances retournèrent à l'école. Les places abondaient, maintenant. J'appris qu'on demandait des garçons de service dans un des hôtels de la ville, celui, précisément, où le frère de Ned avait trouvé la mort. Devais-je me présenter? Commettrais-je, moi aussi, quelque fatale bévue? Mais il fallait que je gagne de l'argent. Je me présentai et on m'engagea pour nettoyer les longs

couloirs dallés qui s'étendaient sur tout le pourtour du bâtiment, aux étages occupés par les bureaux. Je m'y rendais le soir à dix heures, et là, muni d'un énorme seau d'eau et d'un paquet de paillettes de savon, je travaillais avec une équipe de nettoyeurs; c'étaient tous des noirs et je me sentais heureux; je pouvais au moins bavarder, plaisanter, rire, chanter, dire ce qui me plaisait.

Je commençais à m'émerveiller de la facilité avec laquelle les jeunes noirs jouaient le rôle que leur avait assigné la race blanche. La plupart d'entre eux n'avaient pas l'air de se douter qu'ils menaient une vie spéciale, à part, sans essor. Et cependant je savais qu'à une certaine période de leur croissance — période qu'ils avaient sans doute oubliée — s'était développé chez eux un mécanisme de contrôle délicat et sensible qui écartait automatiquement de leur esprit et de leurs sentiments tout ce que les blancs avaient déclaré tabou. Bien qu'ils vécussent dans une Amérique où, théoriquement, les chances d'arriver étaient égales pour tous, ils savaient sans jamais se tromper à quoi ils pouvaient aspirer et à quoi ils ne pouvaient pas aspirer. Si un jeune noir avait annoncé qu'il désirait devenir écrivain, ses copains l'auraient traité de toqué. Ou si un jeune nègre avait manifesté l'envie de devenir Agent de Change à la Bourse de New-York, ses amis — dans son propre intérêt — auraient rapporté cette curieuse ambition à son patron blanc.

Il y avait un jeune garçon café au lait qui avait la blennorragie et qui en était fier.

— Dis donc, me demanda-t-il un soir, t'as déjà eu la chaudepisse?

— Dieu m'en préserve, répondis-je. Pourquoi me poses-tu cette question?

— Moi, je l'ai, dit-il d'un air détaché. Je pensais que t'aurais pu me conseiller quelque chose à prendre.

— Tu n'as pas été voir un médecin?

— Oh! quelle blague! les médecins n'y connaissent rien.

— Ne dis pas d'idioties, lui dis-je.

— Qu'est-ce qui te prend? fit-il d'un air supérieur. On dirait que t'aurais honte d'avoir la chaudepisse?

— Sûrement, dis-je.

— Eh! bon Dieu, quoi! T'es pas un homme tant que tu ne l'as pas eue trois fois, fit-il.

— Il n'y a pas de quoi se vanter, lui dis-je.

— C'est pas pire que d'attraper un mauvais rhume.

Mais je remarquais que chaque fois qu'il urinait il se cramponnait à un tuyau de chauffage, un montant de porte ou un appui de fenêtre, et qu'il faisait des efforts désespérés, les yeux remplis de larmes et le visage torturé, comme s'il eût essayé d'arracher l'hôtel de ses fondations. Je riais pour cacher mon dégoût.

Quand j'avais fini de nettoyer, je suivais d'interminables parties de dés qui s'organisaient dans les vestiaires, mais jamais je ne réussis à m'y intéresser suffisamment pour être tenté d'y participer. Le jeu n'avait pas d'attraits pour moi. Je ne pouvais pas concevoir de jeu qui offrît plus de risques que l'existence que je menais. Les jurons fusaient parmi des histoires de femmes, et la fumée bleue rendait l'air irrespirable. Je restais des heures durant assis à les écouter, me demandant comment diable ils pouvaient rire sans arrière-pensée, essayant de saisir le miracle qui donnait à leur vie abâtardie un semblant d'existence humaine.

Plusieurs jeunes négresses étaient employées comme femmes de chambre à l'hôtel ; j'en connaissais quelques-unes. Un soir, au moment de rentrer, je vis une jeune fille qui habitait de mon côté et je la rejoignis pour faire une partie du chemin avec elle. Comme nous passions devant le veilleur de nuit blanc, celui-ci, d'un geste égrillard, lui donna une tape sur les fesses. Je me retournai, stupéfait. La jeune fille s'esquiva d'une secousse, redressa la tête d'un air crâne et s'éloigna le long du corridor. J'étais resté figé sur place.

— Eh bien, le moricaud, ça n'a pas l'air de te plaire, ce que je viens de faire, dit-il.

Je ne pouvais ni bouger ni parler. Mon immobilité dut lui apparaître comme un défi, car il sortit son revolver.

— Ça ne te plaît pas?

— Si, monsieur, murmurai-je, la gorge sèche.

— Eh ben alors, fais-le voir, sacré nom de Dieu!

— Oh oui, m'sieur, dis-je en mettant dans ces mots tout l'enthousiasme dont j'étais capable.

Je longeai le couloir, sachant que le revolver était dirigé sur moi, mais trop effrayé pour me retourner. Une fois passé la porte, j'eus l'impression que ma gorge était en feu et allait d'éclater. La jeune fille m'attendait. Je la dépassai. Elle me rattrapa.

— Bon sang, comment avez-vous pu lui laisser faire ça? éclatai-je.

— Ça n'a pas d'importance, ils font ça tout le temps, dit-elle.

— J'étais prêt à faire je ne sais quoi, dis-je.

— Vous auriez été idiot de chercher des histoires, fit-elle.

— Mais ça doit être terrible pour vous?

— Ils ne vont jamais plus loin que ça, si nous n'y tenons pas, fit-elle placidement.

— Oui, j'aurais été idiot, dis-je, mais elle ne comprit pas l'allusion.

J'avais peur d'aller travailler, le lendemain soir. Que penserait le veilleur? Déciderait-il de me donner une leçon?

Je franchis lentement la porte en me demandant s'il recommencerait à me menacer. Son regard se posa sur moi et me traversa.

Il était évident qu'il considérait l'affaire comme close, ou alors il avait eu tant d'histoires de ce genre qu'il avait déjà oublié celle-là.

Je m'étais mis à économiser quelques dollars sur mon salaire, car j'étais plus que jamais déterminé à partir. Mais je trouvais ce mode d'épargne d'une lenteur exaspérante. J'étais sans cesse en train de ruminer des moyens de gagner de l'argent, et les seuls qui me venaient à l'esprit impliquaient des infractions à la loi. Non, je ne dois pas faire cela, me disais-je. Aller en prison dans le Sud, c'était la fin. Et il était possible, si jamais j'étais pris, que je n'atteigne même pas la prison.

C'était la première fois de ma vie que je nourrissais consciemment l'idée de violer les lois du pays. J'avais toujours eu le sentiment que mon intelligence et mon habileté pouvaient faire face à toutes les situations et jusque-là je n'avais jamais volé un penny à qui que ce fût. Même la faim ne m'avait jamais poussé à m'approprier le bien d'autrui. L'idée seule de voler me répugnait. Je n'étais pas honnête de propos délibéré, mais il ne m'était tout simplement jamais venu à l'esprit d'être malhonnête.

Cependant, tout autour de moi, les nègres volaient. J'avais souvent été traité de « stupide moricaud » par de jeunes noirs, lorsqu'ils découvraient que je n'avais pas profité d'une occasion de m'emparer de quelque objet insignifiant qu'un blanc avait laissé par négligence à portée de ma main.

— Mais bon Dieu, comment vas-tu te débrouiller dans la vie? m'avait-on demandé lorsque j'avais dit qu'on ne devait pas voler.

Je savais que les garçons à l'hôtel chapardaient chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Je savais que Griggs, mon ami qui travaillait à la bijouterie de Capitol Street, volait régulièrement et avec succès. Je savais qu'un de mes voisins noirs volait des sacs de grains chez

un grossiste où il travaillait, bien qu'il fût diacre incorruptible de l'église où il allait prier et chanter tous les dimanches. Je savais que les jeunes négresses employées dans des familles blanches volaient journellement de la nourriture pour augmenter leurs maigres gages. Et je savais que la nature même des relations entre noirs et blancs engendrait ce vol continu.

Les nègres de mon entourage n'avaient jamais eu l'idée de s'organiser, de quelque façon que ce fût, pour demander des gages plus élevés à leurs employeurs blancs. Cette seule idée les eût terrifiés et ils savaient que les blancs auraient réagi avec promptitude et brutalité. Aussi faisaient-ils semblant de se conformer aux lois des blancs avec des sourires et des courbettes, tout en laissant leurs doigts s'égarer sur ce qui se trouvait à leur portée. Et les blancs paraissaient apprécier cette façon de faire.

Mais moi qui ne volais pas, moi qui voulais les regarder droit dans les yeux, qui voulais agir et parler en homme, je leur inspirais de la crainte. Les blancs du Sud préféraient faire travailler les nègres qui les volaient que des nègres qui avaient ne fût-ce qu'une très vague idée de leur propre valeur humaine. C'est pourquoi les blancs donnaient une prime à la malhonnêteté des noirs; ils encourageaient l'irresponsabilité et ils nous récompensaient nous autres noirs, dans la mesure où nous leur donnions un sentiment de sécurité et de supériorité.

Mes objections contre le vol n'étaient pas d'ordre moral. Je ne l'approuvais pas parce que je savais qu'à la longue le procédé était futile, qu'il ne permettait pas de changer effectivement les rapports des noirs avec le monde qui les entourait. Alors comment arriverais-je à changer mes rapports avec le monde qui m'entourait? Mon salaire passait presque tout entier à nourrir les estomacs éternellement affamés de la maisonnée. En économisant un dollar par semaine, il me faudrait deux ans pour amasser cent dollars, somme que j'estimais, à la suite de je ne sais quel raisonnement, nécessaire pour débuter dans une ville étrangère. Et Dieu sait s'il pouvait m'en arriver des choses, en deux ans...

Mon désir de m'en aller rapidement fut pour moi une nouvelle source d'inquiétudes. Maintenant, je les avais vus de près, ces blancs hautains qui faisaient les lois; j'avais vu comment ils agissaient, comment ils considéraient les noirs, comment ils me considéraient, et je ne me sentais plus lié par les lois auxquelles blancs et

noirs étaient censés obéir d'un commun accord. J'étais en dehors de ces lois; les blancs me l'avaient dit. Maintenant, quand il m'arrivait de songer aux moyens d'échapper à mon milieu, je ne ressentais plus cette contrainte intérieure qui m'eût empêché de voler, et cette liberté nouvelle me rendait solitaire et m'effrayait.

Mes sentiments étaient divisés; malgré moi, je rêvais à une armoire fermée à clé dans une maison voisine, où l'on gardait un revolver. Si je le volais, combien me rapporterait-il? Quand mon désir de fuite devenait trop intense, je ne pouvais m'ôter de l'esprit l'image d'une école nègre toute proche où l'on avait stocké d'énormes caisses de fruits en conserves. Cependant la peur m'empêchait d'agir; l'idée de voler flottait, tentatrice, dans mon cerveau. L'impossibilité de m'adapter au monde blanc avait déjà ébranlé les assises de ma personnalité et brisé les barrières intérieures qui donnaient accès au crime; il ne manquait plus maintenant que l'occasion, l'impulsion finale fournie par une circonstance favorable. Elle se présenta.

Je fus promu chasseur, ce qui m'apporta une légère augmentation de salaire. Mais j'appris vite que cela comptait peu en regard des sommes que procurait la vente en fraude d'alcool aux prostituées blanches qui habitaient l'hôtel. Les autres chasseurs en acceptaient le risque ; j'en fis autant. J'appris à passer devant un agent de police blanc de la marchandise de contrebande dans ma poche revolver, en déambulant nonchalamment et en sifflotant comme doit siffloter un nègre lorsqu'il est innocent. Les dollars supplémentaires arrivaient, mais lentement. Comment, mais comment pourrais-je mettre la main sur une vraie somme d'argent avant d'être pris et envoyé en prison pour quelque délit insignifiant? Si je devais violer la loi, il fallait que cela me rapporte. Mes ambitions de ce côté étaient modestes. Cent dollars me donneraient provisoirement plus de liberté de mouvement que je n'en avais jamais eu. J'observais et j'attendais, couvant cette pensée.

Tandis que j'attendais l'occasion de commettre un larcin et de m'enfuir, je m'accoutumais à voir les prostituées blanches couchées toutes nues sur leur lit, ou se promenant nues dans leur chambre; j'appris de nouvelles règles de conduite, de nouvelles manières de vivre cette vie de ségrégation qui nous était imposée. Nous autres, jeunes nègres, étions censés considérer leur nudité comme une chose naturelle, pas plus susceptible de nous troubler qu'un vase bleu ou un tapis rouge. Notre présence n'éveillait pas le moindre sentiment de honte chez elles, car nous autres noirs n'étions pas considérés

comme des êtres humains. Quand elles étaient seules, je les regardais à la dérobée. Mais quand elles recevaient des hommes, je ne sourcillais pas.

Une énorme blonde à la peau laiteuse prit une chambre à mon étage. Un soir elle sonna pour le service d'étage et je répondis. Elle était couchée avec un homme trapu; ils étaient nus tous les deux, leurs corps complètement découverts. Elle me déclara qu'elle voulait de l'alcool, se glissa à bas du lit et traversa la pièce en se dandinant pour aller chercher de l'argent dans le tiroir de sa commode. Sans m'en rendre compte, je l'observais.

— Dis donc, eh moricaud! qu'est-ce que tu lorgnes comme ça, nom de Dieu? demanda le blanc, en se soulevant sur un coude.

— Rien monsieur, répondis-je, plongeant brusquement mon regard dans les insondables abîmes de la surface plate du mur de la chambre.

— Si tu tiens à ta santé, fais attention à ce que tu regardes.

— Oui, monsieur.

Je serais resté à l'hôtel jusqu'à mon départ si un moyen plus rapide ne s'était présenté. Un des garçons de l'hôtel me chuchota un soir que l'unique cinéma nègre de la ville demandait un jeune homme pour contrôler les billets à l'entrée.

— T'as jamais fait de la taule, des fois? me demanda-t-il.

— Pas encore, répondis-je.

— Alors tu peux avoir la place. Moi, je la prendrais bien, mais j'ai fait six mois et ils le savent.

— C'est trop beau. Il doit y avoir un accroc quelque part. Je t'écoute...

— La petite qui vend les billets a une combine, expliqua-t-il. Si tu prends la place, tu peux te faire du pognon.

Si je volais, j'aurais la possibilité d'aller dans le Nord plus rapidement; si je restais à peu près honnête, avec mon petit trafic d'alcool de contrebande, je prolongeais simplement mon séjour, j'augmentais mes chances d'être pris, je m'exposais à dire une parole malencontreuse ou à faire une chose malencontreuse et à subir un châtiment auquel je n'osais penser. La tentation de m'aventurer dans le crime était trop forte, et je résolus de travailler vite, de prendre ce qui s'offrait, d'amasser un magot et de m'enfuir. Je savais que d'autres avaient essayé avant moi et avaient échoué, mais j'espérais avoir de la chance.

J'étais en bonne posture pour obtenir la place; je n'avais pas de

vol ni d'infraction à la loi à mon actif. Lorsque je me présentai chez le propriétaire juif du cinéma, il m'engagea immédiatement. Le lendemain, je me présentai à mon travail et commençai à ramasser les billets. Le gérant me prévint :

— Écoutez-moi bien, je vais être franc avec vous, tâchez de l'être avec moi. Je ne sais pas qui est honnête ou qui ne l'est pas dans la boîte. Mais si vous êtes honnête, alors les autres sont forcés de l'être aussi. Tous les billets passent entre vos mains. Si vous ne volez pas, personne ne peut voler.

Je l'assurai de mon honnêteté, sans éprouver le moindre remords quant à mes intentions. Il était blanc, et jamais je ne pourrais lui faire payer ce que lui et sa race m'avaient fait endurer. Par conséquent, raisonnais-je, voler n'était pas enfreindre ma règle morale, mais la sienne; je me disais que puisqu'il était si injustement privilégié, tout ce que je pourrais faire pour contrecarrer son système d'existence était justifié. Malgré tout, je ne réussis pas à me convaincre entièrement.

Au cours du premier après-midi, la jeune négresse du guichet me surveilla de près. Je savais qu'elle essayait de me jauger, cherchant à savoir à quel moment elle pourrait en toute sûreté m'initier à son stratagème. J'attendais, lui laissant le soin de faire le premier pas.

J'étais censé jeter chaque billet que me tendait le client dans un récipient de métal. De temps à autre le patron allait au guichet, regardait le numéro de la série sur le rouleau de billets qui n'avaient pas encore été vendus, puis le comparait avec le numéro du dernier billet que j'avais jeté dans la boîte. Le patron continua de me surveiller pendant plusieurs jours, puis il se mit à m'observer de la rue; finalement, il s'absenta pendant de longs intervalles.

Une tension aussi forte que celle que j'avais connue au moment où les blancs m'avaient chassé de ma place à l'atelier d'optique, m'envahit de nouveau. Mais j'avais depuis appris à maîtriser n'importe quelle tension; je m'étais entraîné, lentement et patiemment, à me contenir sans trahir mes sentiments d'aucune manière. S'il en eût été autrement, la simple idée de voler, les risques encourus, ma détresse intérieure m'auraient ému au point de rendre tout calcul de sang-froid impossible, m'auraient mis dans un tel état d'affolement qu'il m'eût tout simplement été impossible de voler. Mais ma résistance intérieure avait été jetée à bas. Je sentais que moralement j'avais été rejeté du monde, contraint de vivre en marge du cours normal de la vie, en état de rébellion journalière et que

je m'étais habitué à demeurer du côté de ceux qui guettaient et qui attendaient.

Un soir, tandis que je soupais dans un café voisin, un nègre que je ne connaissais pas entra et s'assit à côté de moi :

— Bonsoir, Richard, dit-il.

— Bonsoir, répondis-je. Je n'ai pas l'impression de vous connaître.

— Mais moi je te connais, dit-il en souriant.

Était-ce un des espions du patron.

— Comment me connaissez-vous ? demandai-je.

— Je suis l'ami de Tel, dit-il, faisant allusion à la jeune caissière du cinéma.

Je le considérai attentivement. Me disait-il la vérité? Ou bien essayait-il de me tendre un piège pour le compte du patron? J'avais déjà les pensées et les réactions d'un criminel; je me méfiais de tout le monde.

— Nous commençons ce soir, fit-il.

— Quoi? dis-je, affectant toujours de ne pas savoir de quoi il s'agissait.

— N'aie pas peur, le patron a confiance en toi. Il est allé chez des amis. Quelqu'un le surveille, et s'il fait mine de vouloir se ramener ici, nous serons prévenus par téléphone.

Je ne pouvais plus manger. Mon repas refroidissait sur mon assiette et je sentais la sueur couler de mes aisselles.

— Voilà comment on va goupiller la chose, m'expliqua-t-il à voix basse, d'un ton persuasif. Un type va venir te demander du feu. Tu lui donneras cinq billets que t'auras fait passer à l'as, t'as compris? Nous te ferons signe quand il faudra que tu commences à conserver les billets. Le type repassera les billets à Tel: elle les revendra tout de suite, aux heures où il y aura la queue. T'as pigé ?

Je ne répondais pas. Je savais que si j'étais pris, j'étais bon pour le bagne. Mais ma vie n'était-elle pas déjà celle d'un bagnard! Qu'avais-je à perdre, au fond?

— Tu marches avec nous? demanda-t-il.

Je ne répondais toujours pas. Il se leva et me donna une claque sur l'épaule. Je tremblais en retournant au cinéma. Il pouvait m'arriver n'importe quoi, mais j'y étais habitué. N'avais-je pas éprouvé la même sensation quand j'étais étalé par terre et que les blancs se penchaient au-dessus de moi en me disant que j'étais un sacré veinard de moricaud? Ne l'avais-je pas éprouvée le matin où j'étais rentré chez moi en sortant de chez l'opticien après avoir

perdu ma place? Ne l'avais-je pas éprouvée quand je suivais le couloir avec le revolver du veilleur de nuit braqué dans mon dos? Ne l'avais-je pas éprouvée des milliers de fois auparavant? Je pris les billets d'une main moite. J'attendis. Pile ou face : la liberté ou le bagne. Par moments, j'avais l'impression de ne plus pouvoir respirer. Je parcourus la rue du regard, le patron n'étais pas en vue. Était-ce un piège? Si c'était un piège, ma famille serait déshonorée. Ne diraient-ils pas tous qu'ils l'avaient toujours prédit, que j'étais parti pour mal finir? Ne remueraient-ils pas le passé pour faire l'inventaire des turpitudes qui m'avaient mené à cette fin?

L'homme que j'avais vu au café entra dans la salle et me glissa un billet dans la main.

— Il y a foule au guichet, chuchota-t-il. Gardes-en dix, pas cinq. Commence avec celui-ci.

Ça y est, le sort en est jeté, me dis-je. Il me tendit le billet et s'assit pour regarder les ombres mouvantes sur l'écran. Inconsciemment je tins le billet violemment serré dans mes doigts et mon corps se roidit, s'embrasa, mais j'y étais habitué. Le temps se traînait lentement à travers les cellules de mon cerveau. Les muscles me faisaient mal. Je découvris que le crime comporte de la souffrance. La foule entra et me remit d'autres billets. J'en dissimulai dix dans le creux de ma main moite. L'affluence avait à peine commencé à diminuer qu'un jeune noir, cigarette aux lèvres, s'approcha de moi :

— N'auriez pas un peu de feu?

D'un geste lent, je lui passai les billets. Il sortit. Entrebâillant légèrement la porte, je le suivis des yeux. Il se présenta au guichet, déposa une pièce de monnaie et je le vis glisser les billets à la caissière. Oui, le garçon était honnête. La caissière eut un bref sourire à mon adresse et je refermai la porte. Quelques instants après, les mêmes billets m'étaient présentés par d'autres clients.

Nous continuâmes de la sorte pendant toute une semaine et l'argent fut partagé en quatre. On me donna cinquante dollars. La liberté était presque à ma portée. Fallait-il risquer davantage? Je laissai entendre à l'ami dc Tel que je serais peut-être forcé de partir. En réalité, c'était un simple coup de sonde en passant, histoire de voir comment il réagirait. Il entra dans une violente colère et je consentis aussitôt à rester, de peur que quelqu'un ne me dénonce par vengeance ou ne me fasse disparaître pour mettre un autre garçon plus malléable à ma place. J'avais affaire à des roublards et il fallait que je me montre plus roublard qu'eux.

Je tins encore une semaine. Un soir, je résolus que ce serait la dernière. L'image du revolver dans la maison du voisin me vint à l'esprit, ainsi que les caisses de conserves de fruits entreposées dans l'école. Si je les volais et qu'ensuite je les revende, j'aurais assez d'argent pour vivre à Memphis en attendant de trouver une place, de travailler, de faire assez d'économies pour aller dans le Nord. Je me glissai à bas de mon lit et trouvai la maison du voisin vide. J'inspectai les environs, tout était tranquille. Mon cœur battait à me faire mal. Je forçai la fenêtre avec un tournevis, pénétrai à l'intérieur et m'emparai du revolver. Je le glissai dans ma chemise et retournai à la maison. Lorsque je le sortis pour le regarder, je constatai qu'il était humide de sueur. Je le mis au clou sous un nom d'emprunt.

Le lendemain soir je racolai deux garçons que je savais prêts à tout. Nous pénétrâmes par effraction dans l'économat de l'école et nous en sortîmes des boîtes de conserves de fruits que nous revendîmes à des restaurants.

Entre temps je m'étais acheté des vêtements, des chaussures, une valise de carton et je cachai le tout à la maison. Lorsque arriva le samedi soir, je fis dire au patron que j'étais malade. Oncle Tom était en haut. Grand-mère et tante Addie étaient à l'église. Mon frère dormait. Ma mère était assise dans son fauteuil à bascule et chantonnait à mi-voix. Je fis ma valise et je descendis la trouver.

— Maman, je pars, lui chuchotai-je.

— Oh! non! protesta-t-elle.

— Il le faut, maman, je ne peux plus supporter cette vie.

— Ce n'est pas parce que tu as fait quelque chose de mal, que tu te sauves?

— Je t'enverrai chercher, maman. N'aie crainte, je me débrouillerai.

— Sois prudent. Et fais-moi vite venir. Je ne suis pas heureuse ici, fit-elle.

— Il ne faut pas m'en vouloir pour toutes ces longues années, maman. Mais de toute façon, je n'aurais pu rien faire.

Je l'embrassai et elle se mit à pleurer.

— Ne pleure pas, maman. Ça ira très bien.

Je sortis par derrière et fis un quart de mille à pied jusqu'à la voie de chemin de fer. Il se mit à pleuvoir tandis que je franchissais les traverses en direction de la ville. Quand j'atteignis la gare, j'étais trempé jusqu'aux os. Je pris mon billet, puis je courus

me poster au coin du bloc d'immeubles dans lequel était situé le cinéma. Oui, le patron était là, il contrôlait lui-même les billets. Je retournai à la gare et j'attendis le train, tout en épiant la foule.

Une heure plus tard, assis dans un compartiment pour noirs, je filais vers le Nord; c'était la première étape de mon voyage vers un pays où il me serait possible de vivre avec un peu moins de crainte. Insensiblement, le fardeau qui m'avait oppressé durant tant de mois se faisait un peu moins lourd. Mes joues me démangeaient et en les frottant j'y trouvai des larmes. A ce moment, j'eus conscience de la souffrance qui accompagne le crime, et je fis le vœu de ne plus jamais avoir à l'éprouver. En fait, je ne l'éprouvai plus jamais, car il ne m'arriva plus jamais de voler. Et si je ne le fis plus, c'est parce que je savais que pour moi, le crime comportait son propre châtiment.

Enfin... c'est là ma vie, me dis-je. Voyons maintenant ce que je vais en faire...

CHAPITRE XI

J'arrivai à Memphis un dimanche par une froide matinée de novembre de l'année 1925 et traînai ma valise le long des trottoirs tranquilles et déserts, sous le soleil hivernal. Je trouvai Beale Street, la rue dont on m'avait parlé comme étant pleine de dangers : voleurs, prostituées, coupe-gorges et aigrefins noirs. Après avoir longé plusieurs pâtés de maisons, je vis une grande maison de bois avec une pancarte à une des fenêtres : CHAMBRES. Je ralentis, me demandant si c'était une maison meublée ou une maison close. J'avais entendu parler des lourdes bévues que commettaient les jeunes provinciaux en visite dans les grandes villes et je tenais à me montrer extrêmement prudent. Je passai devant la maison sans m'arrêter; puis arrivé au bout du bloc d'immeubles, je revins sur mes pas et repassai lentement devant la maison. Bah! de toute façon, je n'y demeurerais qu'un jour ou deux, jusqu'à ce que je trouve un endroit sûr. Je n'avais pas d'objets de valeur dans ma valise. Je portais mon argent dans une ceinture à même ma peau; si on voulait me le prendre, il faudrait d'abord me tuer.

Je gravis les marches du perron et je m'apprêtais à sonner quand j'aperçus une grosse mulâtresse qui me regardait à travers la fenêtre. Oh! zut, pensai-je, c'est un bordel... Je m'arrêtai. La femme sourit.

Je fis demi-tour et redescendis les marches. En approchant de la rue je me retournai à temps pour voir la femme quitter la fenêtre. Un moment après elle se montra sur le seuil.

— Viens ici, mon garçon! me cria-t-elle.

J'hésitai. Nom de Dieu, je suis tombé du premier coup sur une putain...

— Viens ici, mon garçon! m'ordonna-t-elle d'une voix de stentor. Je ne te ferai pas de mal.

Je fis demi-tour et m'avançai lentement vers elle.

— Entre, fit-elle.

Je la regardai un moment, puis je pénétrai dans un vestibule confortable et chaud. La femme sourit, fit de la lumière et m'inspecta des pieds à la tête.

— Comment ça se fait que t'es passé et repassé tant de fois devant la maison? demanda-t-elle.

— Je cherchais une chambre, répondis-je.

— Tu n'as pas vu la pancarte?

— Si, m'dame.

— Alors comment ça se fait qu't'es pas entré?

— Ben, j'sais pas... Vous comprenez, je ne suis pas d'ici...

— Seigneur! comme si ça ne se voyait pas! Elle s'affala lourdement dans un fauteuil et fut prise d'un rire homérique qui secouait sa poitrine mafflue au point qu'on se serait attendu à la voir s'envoler. « Ça crève les yeux, ajouta-t-elle. Elle pouffa de nouveau, se trémoussa et peu à peu reprit son calme.

— Je m'appelle Mme Moss, déclara-t-elle.

Je lui dis mon nom.

— Eh ben, ça au moins c'est un beau nom, dit-elle après un moment de réflexion.

Mes paupières battirent. Bon Dieu, mais qu'est-ce que c'était que cet endroit? Et qui était cette femme? Je me tenais planté là, ma valise à la main, prêt à partir.

— Oh, Seigneur! Mais, mon garçon, ce n'est pas un bordel, ici, dit-elle enfin. Les gens se font vraiment les idées les plus baroques sur Beale Street. Cette maison m'appartient. Je suis ici chez moi. Je suis membre de la Communauté Religieuse. J'ai une fille de dix-sept ans et je te jure par le Seigneur que je veille à ce qu'elle marche droit. Assieds-toi, mon petit. Tu es dans de bonnes mains chez moi.

Je ris et je m'assis.

— D'où que tu viens, comme ça? demande-t-elle.

— De Jackson, dans le Mississipi, répondis-je.

— Tu m'as l'air bien dégourdi, pour venir de là, estima-t-elle.

— Il y a des gens dégourdis, à Jackson, fis-je.

— Ah oui? Eh ben je demande à les voir. La plupart ne sont même pas capables de parler. Ils restent là tête baissée, un pied sur l'autre, et il faut deviner ce qu'ils essaient de dire.

J'étais à l'aise maintenant. Elle me plaisait.

— Mon mari travaille dans une boulangerie, dit-elle d'un ton de bavardage amical, sans détours, comme si elle me connaissait depuis des années. Nous prenons des locataires, ça aide toujours un peu. On n'est pas des gens compliqués. Tu peux te considérer comme chez toi, si ça te chante. Le loyer est de trois dollars.

— C'est un peu cher, dis-je.

— Alors donne-moi deux dollars et demi jusqu'à ce que tu aies trouvé du travail, dit-t-elle.

J'acceptai, et elle me montra une chambre. Je posai ma valise.

— Tu t'es sauvé, pas vrai? fit-elle.

J'eus un sursaut d'étonnement.

— Comment l'avez-vous deviné?

— Mon garçon, ton cœur est comme un livre ouvert, fit-elle. Je sais un tas de choses. Il y a beaucoup de gars des petites villes qui se sauvent à Memphis. Ils se figurent qu'ils vont se la couler douce, mais ils se trompent. Elle me lança un regard inquisiteur :

— Tu bois?

— Oh! non, m'dame.

— Je ne voulais pas t'offenser, dit-elle. C'était juste pour savoir. Tu peux boire, ici, si tu en as envie. Je te demande simplement de ne pas faire de bêtises. Tu peux aussi amener ta bonne amie. Fais tout ce que tu veux, mais sois décent.

J'étais assis sur le bord du lit et je la considérai avec stupéfaction. C'était dans la rue la plus mal famée de Beale Street à Memphis que j'avais rencontré la personne la plus cordiale, la plus amicale que j'eusse jamais connue. Je découvrais soudain que les êtres humains n'étaient pas tous mesquins, exaspérants ou bigots comme les membres de ma famille.

— Tu pourras déjeuner avec nous à notre retour de l'église, dit-elle.

— Merci, cela me ferait plaisir.

— Tu veux peut-être venir à l'église avec nous?

— Ben... euh..., dis-je sans me compromettre.

— Naan... tu es fatigué, fit-elle en fermant la porte.

Je m'étendis sur mon lit et m'abandonnai à la sensation délicieuse de vivre un rêve caressé depuis longtemps. J'avais toujours reculé intérieurement avec un sentiment d'épouvante à l'idée de la solitude que je ne manquerais pas d'éprouver dans une ville étrangère, et voilà que j'avais trouvé un foyer chez des gens aimables. Je me relaxai complètement et sombrai immédiatement dans le sommeil car je n'avais guère dormi depuis pas mal de nuits. Un peu plus tard, je me réveillai en sursaut, me souvenant de la frayeur et de l'angoisse qui avaient accompagné mon incursion dans le crime. Mais tout cela c'était le passé. Je pouvais recommencer ma vie. Je n'aimais ni la peur, ni l'angoisse. Je désirais quelque chose de différent : être humain, être absorbé par une chose intéressante. Mais il fallait d'abord que je trouve du travail.

Vers la fin de l'après-midi, Mme Moss m'appela pour dîner et me présenta à sa fille Bess, avec laquelle je me sentis tout de suite en confiance. Elle était jeune, simple, adorable et brune. Mme Moss excusa son mari qui était encore à son travail. Pourquoi me traitait-t-elle si gentiment? Cela m'embarrassait.

Au dessert, Bess éleva la voix :

— Maman m'a tout raconté sur vous, dit-elle.

— Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose à raconter, répliquai-je.

— Elle m'a dit que vous faisiez les cent pas devant la maison sans savoir si vous deviez entrer ou non, fit Bess en pouffant. Qu'est-ce que vous pensiez donc que c'était, cette maison ?

Je baissai la tête et je souris. Mme Moss fut ébranlée par un rire convulsif et quitta la pièce.

— Maman m'a raconté qu'en vous voyant planté là dans la rue avec vot' valise, elle s'était dit tout de suite : « Voilà un jeune homme qui cherche un logement dans une maison convenable. » Maman est très forte pour ce qui est de deviner ce que les gens pensent, ajouta-t-elle.

— M'en a tout l'air, dis-je en aidant Bess à laver la vaisselle.

— Vous pourrez manger avec nous tant que vous voudrez, vous savez.

— Merci, dis-je. Mais je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi donc? s'étonna Bess. Il y a ce qu'il faut dans la maison.

— Je sais bien. Mais j'estime qu'un homme doit avoir de quoi payer son entretien.

— Maman m'avait prévenu que vous répondriez de cette façon, fit Bess avec satisfaction.

Mme Moss revint à la cuisine.

— Bess va bientôt se marier, annonça-t-elle.

— Félicitations, dis-je. Et qui est l'heureux veinard?

— Oh! j'ai encore personne, dit Bess.

J'étais intrigué. Mme Moss se mit à rire et me poussa du coude avec un petit air complice.

— Moi, je dis que les filles doivent se marier jeunes, fit-elle. Par exemple, si Bess trouvait un gentil garçon comme *toi*, Richard...

— Maman! gémit Bess en se cachant la tête sous le torchon de cuisine.

— Je dis ce que j'pense, fit Mme Moss. Richard vaut mille fois mieux que tous ces petits nègres ignorants, ces rien du tout après qui tu cours, à l'école.

Je les regardai l'une après l'autre d'un air ahuri. Qu'est-ce que cela voulait dire? Elles me connaissaient à peine, je n'étais dans la maison que depuis quelques heures.

— Je n'avais pas plus tôt posé les yeux sur ce garçon dans la rue, ce matin, reprit Mme Moss, que je me suis dit : Voilà le garçon qu'il faut à Bess.

Bess vint vers moi et mit sa tête sur mon épaule. J'étais abasourdi. Comment diable pouvait-elle agir ainsi?

— Je t'en prie, maman, fit Bess d'un ton câlin.

— Je parle sérieusement, dit Mme Moss. Richard, je me fais du souci pour cette maison. Je me demande dans quelles mains elle va tomber un jour. Je n'en ai plus pour tellement longtemps dans ce monde-ci.

— Bess trouvera quelqu'un qui l'aimera, dis-je embarrassé.

— Je n'en suis pas tellement sûre, dit Mme Moss en secouant la tête d'un air de doute.

— Je vais dans le salon, fit Bess avec un petit rire, elle cacha sa tête dans ses mains et sortit en courant.

Mme Moss vint tout près de moi et, d'un ton confidentiel :

— C'est drôle, les filles, dit-elle en riant. Faut les dresser. Tout à fait comme des bêtes sauvages.

— Elle est très gentille, dis-je. Tout en essuyant la table, je me

creusais la cervelle pour trouver un moyen de m'en tirer, ne tenant pas à me laisser entraîner dans des complications.

— Bess te plaît, Richard? me demanda soudain Mme Moss.

Je la regardai d'un air ébahi, n'en croyant pas mes oreilles.

— Je ne suis là que depuis quelques heures, dis-je d'un air hésitant. C'est une fille épatante.

— Ce que je veux savoir, c'est si elle te plaît *vraiment?* Pourrais-tu l'aimer? dit-elle avec insistance.

Je fixai Mme Moss d'un œil étonné, me demandant s'il y avait chez Bess quelque chose qui clochait. Quel genre de gens était-ce là?

— Mais vous ne me connaissez pas, ni l'une ni l'autre. Il y a quatre ou cinq heures, je n'existais pas pour vous, dis-je en toute sincérité. Puis, voulant la mettre à l'épreuve, je lui lançai :

— Je pourrais être un voleur, un cambrioleur. Vous ne savez rien de moi.

— Mon fils, je te connais, dit-elle d'un ton péremptoire.

Oh! nom de Dieu, pensai-je. Il va falloir que je quitte cette maison.

— Va tenir compagnie à Bess, au salon, dit Mme Moss.

— Écoutez, Mme Moss... je ne suis qu'un pauvre type quelconque, dis-je.

— Tu as en toi quelque chose qui me plaît, fit-elle. L'argent n'est pas tout. Tu as un bon cœur de chrétien, et ce n'est pas donné à tout le monde.

Je tressaillis et je détournai la tête. Sa naïve simplicité me dépassait. Brusquement, j'eus l'impression d'être sous le coup d'une accusation.

— J'ai travaillé pendant vingt ans et je me suis acheté cette maison toute seule, poursuivit-elle. Je mourrais heureuse si je pouvais me dire que Bess a un mari qui te ressemble.

Un cri aigu entrecoupé de rires jaillit du salon :

— Oh! maman.

C'était Bess qui protestait.

Je pénétrai dans l'atmosphère tiède et accueillante du salon et je pris place sur le canapé. Bess était assise sur un petit banc et regardait par la fenêtre. Quelle attitude devais-je prendre vis-à-vis de cette jeune fille? Je ne voulais pas être attiré dans une aventure que je n'avais pas souhaitée, et je ne voulais pas davantage heurter leurs sentiments.

— Vous ne voulez pas venir vous asseoir à côté de moi? fit Bess.

Je me levai et je m'assis à côté d'elle. Nous restâmes un long moment silencieux.

— J'ai le même âge que vous, dit Bess. J'ai dix-sept ans.

— Vous allez à l'école? demandai-je, pour dire quelque chose.

— Oui, répondit-elle. Vous voulez voir mes livres?

— Je veux bien.

Elle se leva et elle alla chercher ses livres de classe.

Je vis qu'elle était en cinquième.

— Je ne suis pas très forte, à l'école, fit-elle en rejetant sa tête en arrière. Mais ça m'est égal.

— Pourtant, c'est important, l'école, dis-je, vaguement.

— C'est l'amour qui est important, riposta-t-elle avec feu.

Maintenant, je me demandais si elle n'était pas folle. La conduite de la mère et de la fille était exactement contraire à tout ce que j'avais vu ou connu. Mme Moss entra dans la pièce.

— Je crois que je vais aller chercher du travail, dis-je, voulant leur échapper.

— Un dimanche! s'exclama Mme Moss. Attends demain matin.

— Mais je pourrai déjà apprendre à m'orienter dans la ville, dis-je.

— Voilà une excellente idée, dit Mme Moss, au bout d'un instant de réflexion. Tu vois, Bess, ce garçon a de la jugeotte.

Je me sentis gauche, embarrassé, tenu à dire quelque chose.

— Si vous voulez, je vous aiderai volontiers pour vos leçons, Bess, dis-je.

— Vous croyez que vous pourrez? demanda-t-elle d'un air dubitatif.

— Eh bien, l'année dernière je faisais la classe à l'école, dis-je.

— Oh, comme c'est bien! fit Mme Moss d'une voix enthousiaste.

Je me rendis dans ma chambre, me couchai sur mon lit et m'efforçai de classer le genre de famille dans lequel j'étais tombé. C'étaient des gens sérieux, aucun doute. M'en voudraient-ils lorsqu'il sauraient que ma vie se trouvait à des milliers de lieues de la leur? Comment éviter cela? Était-il sage de demeurer ici avec une jeune fille de dix-sept ans impatiente de se marier et une mère qui souhaitait tout autant me la faire épouser? Que diable avaient-elles pu trouver chez moi qui les fît se comporter avec moi comme elles l'avaient fait? Mes vêtements n'étaient pas beaux. Il est vrai que j'avais de bonnes manières, des manières qu'on m'avait imposées à la maison, à l'école, des manières qu'on m'avait inculquées à

coups de pied, dans les places que j'avais faites; mais n'importe qui pouvait avoir de bonnes manières. J'avais appris à mieux connaître ces gens en moins de cinq heures que ma propre famille en cinq ans.

Par la suite, lorsque je fus arrivé à comprendre la mentalité paysanne de Bess et de sa mère, j'appris pleinement combien l'existence que j'avais menée chez nous m'avait coupé non seulement du monde blanc, mais aussi des noirs. Pour Bess et sa mère, l'argent avait son importance, mais elles ne le convoitaient pas trop avidement. Elles n'éprouvaient pas d'angoisses, ni d'aspirations irréalisables, ni de besoin de se racheter par quelque sacrifice. L'intérêt principal de leurs existences résidait dans la vie simple, droite et convenable qu'elles menaient, et quand elles croyaient avoir trouvé ces mêmes qualités chez un homme de leur race, elles l'adoptaient d'instinct, l'aimaient et ne lui posaient pas de questions. Mais cette confiance si simple, si franche, m'ahurissait. Une pareille chose était impossible.

Je descendis Beale Street et j'atteignis le centre de Memphis. J'étais maigre, mon pardessus était râpé, et chaque rafale de vent me glaçait le sang. Dans Beale Street, je vis une affiche à la devanture d'un cabaret :

on demande un plongeur

J'entrai et je parlai au gérant qui m'engagea pour le lendemain soir. Le salaire était de dix dollars la première semaine, et de douze dollars ensuite.

— N'embauchez personne d'autre, dis-je. Je serai là.

Je devais prendre deux de mes repas dans la maison. Mais pendant la journée, qu'est-ce que je mangerais? J'entrai dans un magasin et fis l'acquisition d'une boîte de conserves de porc aux haricots et d'un ouvre-boîte. Et d'une. Ce problème-là était résolu. Je paierais ma chambre deux dollars et demi et j'économiserais le reste en vue de mon voyage à Chicago. Toutes mes pensées et tous mes gestes étaient dictés par mes espoirs lointains.

Mme Moss fut sidérée quand je lui appris que j'avais trouvé une place.

— Tu vois, Bess, fit-elle. Ce garçon a trouvé une place le jour de son arrivée ici. Voilà ce qui s'appelle être dégourdi. Il fera du chemin, ce petit. Il ne se contente pas de rester là à jacasser et à bayer aux corneilles, lui. Il se remue.

Bess me sourit. On eût dit que mon moindre geste la passionnait. Mme Moss monta se coucher. J'étais mal à l'aise.

— Donnez-moi votre pardessus, que je l'accroche, dit Bess.

Elle s'en empara et sentit la boîte de conserves dans la poche.

— Qu'est-ce que c'est que vous avez là?

— Oh! rien, marmonnai-je en essayant de lui reprendre mon pardessus.

Elle tira de la poche les haricots et l'ouvre-boîte. De pitié, ses yeux s'agrandirent.

— Richard, vous avez faim, n'est-ce pas? fit-elle.

— Non, murmurai-je.

— Alors mangeons du poulet, dit-elle.

— Oh! bon, je veux bien, dis-je.

Bess courut à l'escalier.

— Maman, cria-t-elle.

— Ne la dérangez pas, suppliai-je. Je savais qu'elle allait mettre sa mère au courant de mon intention de manger des conserves et je sentais mon cœur se remplir de honte. Mes muscles se tendaient pour la frapper.

Mme Moss descendit en robe de chambre.

— Maman, regarde ce que Richard s'apprêtait à faire, dit Bess en exhibant la boîte. Il allait manger ça dans sa chambre.

— Seigneur! fit Mme Moss. Faut pas faire des choses comme ça, mon garçon.

— J'ai l'habitude, protestai-je. Il faut que je fasse des économies.

— Je ne te permettrai pas de manger des conserves chez moi, fit-elle. Tu n'as pas à me payer pour manger. Va dans la cuisine et mange. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Mais je ne salirais pas votre chambre en mangeant mes conserves, dis-je.

— Il ne s'agit pas de ça, fiston, dit Mme Moss. Pourquoi t'irais manger dans une boîte en fer-blanc alors que tu n'as qu'à t'asseoir avec nous à table?

— Je ne veux être à la charge de personne, dis-je.

Mme Moss me regarda avec de grands yeux puis baissa la tête et se mit à pleurer. J'étais abasourdi. Il me paraissait incroyable que ma façon de faire ou de vivre pût arracher des larmes à quiconque. Puis ma honte m'irrita.

— Tu n'as jamais eu réellement de vie de famille, voilà ce que c'est, fit-elle. Je te plains, ajouta-t-elle.

Je me hérissai. Cette remarque ne me plaisait pas. Elle attei-

gnait ma vie intérieure, l'endroit sensible où je n'admettais personne.

— Je ne suis pas à plaindre, dis-je.

Mme Moss branla la tête et monta dans sa chambre. Je poussai un soupir. Je craignais que la famille n'eût trop d'emprise sur moi. Nous mangeâmes le poulet, Bess et moi, mais je n'avais pas beaucoup d'appétit. Bess me regardait avec des yeux attendris. Nous retournâmes au salon.

— J'veux me marier, chuchota-t-elle à mon oreille.

— Vous avez bien le temps, dis-je, mal à l'aise.

— J'veux me marier tout de suite, j'ai envie d'amour, fit-elle.

Je n'avais jamais connu personne qui exprimât ses sentiments d'une façon aussi directe, aussi franche, aussi ouverte.

— Vous savez ce que ça signifie? me demanda-t-elle en se levant pour prendre un peigne qui traînait sur la table et en venant se planter devant moi.

Je regardai le peigne sans comprendre, puis je levai les yeux sur elle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Elle ne répondit pas. Elle sourit, s'approcha, tendit vers moi la main qui tenait le peigne et toucha ma tête. Je reculai.

— Qu'est-ce que vous faites?

En riant, elle me passa le peigne dans les cheveux. Je la regardai, complètement effaré.

— Mes cheveux n'ont pas besoin d'un coup de peigne, dis-je.

— Je sais bien, fit-elle sans interrompre son manège.

— Mais pourquoi faites-vous cela?

— Parce que ça me plaît.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire?

Elle se remit à rire. Je tentai de me lever, mais elle m'empoigna le bras et me retint de force sur ma chaise.

— Vous avez de beaux cheveux, dit-elle.

— C'est des cheveux de nègre, très quelconques, répondis-je.

— C'est des beaux cheveux, reprit-elle.

— Mais pourquoi me les peignez-vous? insistai-je.

— Vous le savez.

— Pas du tout.

— Parce que vous me plaisez, ronronna-t-elle.

— C'est votre manière à vous de me le dire?

— C'est la coutume, fit-elle. Vous faites l'ignorant pour vous

ficher de moi. Vous le savez bien. Tout le monde sait ça. Quand une jeune fille rencontre un homme qui lui plaît, elle lui peigne les cheveux.

— Vous êtes encore jeune. Il ne faut pas faire les choses à la légère. Vous avez tout le temps.

— Je ne vous plais pas?

— Mais si. Nous sommes bons amis.

— Mais je veux être plus qu'une amie, dit-elle avec un soupir.

Sa simplicité m'effrayait. Jusqu'alors je n'avais connu que des filles dures et intéressées, aussi bien à l'hôtel qu'à l'école. Nous demeurâmes un moment silencieux.

— Dites, qu'est-ce que c'est que ces livres dans vot' chambre? demanda-t-elle.

— Vous êtes allée dans ma chambre? fis-je d'un ton de légère réprobation.

— Bien sûr, répondit-elle sans sourciller, j'ai regardé dans votre valise.

Que pouvais-je faire d'une fille pareille? Étais-je stupide ou était-elle stupide? Je sentais qu'il me serait facile d'avoir avec elle des rapports sexuels et cela me tentait. Mais qu'arriverait-il? Non, décidément l'amour ne me venait pas d'une manière aussi prompte ni aussi simple. Et elle qui me parlait mariage. Pourrais-je jamais lui expliquer ce que je ressentais, lui faire part de mes espoirs. Pourrait-elle jamais comprendre ma vie? La question sexuelle mise à part, qu'aurais-je de commun avec elle, ou elle avec moi? Mais je savais qu'elle n'était pas tourmentée par de tels problèmes. Je ne l'aimais pas et je ne voulais pas l'épouser. La prime que représentait la maison ne me tentait pas. Et cependant, assis là auprès d'elle, je me sentais peu à peu envahi par le désir croissant que son corps faisait naître en moi. Et si je la mettais enceinte? J'étais persuadé que la peur d'être enceinte ne la tourmentait pas. Cela lui aurait peut-être fait plaisir. Je venais d'une famille où l'on n'exprimait jamais ses sentiments autrement que dans un accès de colère ou de crainte religieuse, dont chaque membre vivait cloîtré dans les ténèbres de son propre univers, et la lumière qui émanait du cœur de cette enfant — car c'était une enfant — m'aveuglait.

Elle se pencha sur moi et m'embrassa. Oh! tant pis, après tout, pensai-je. Explique-toi avec elle et s'il arrive quelque chose, pars... Je l'embrassai et je la caressai. Elle était chaude, passionnée, enfantine, souple. Ses bras et ses jambes m'enlacèrent et m'étrei-

gnirent avec violence. Je commençai à me demander quel âge elle avait.

— Que dirait votre mère? murmurai-je.

— Elle dort.

— Mais si elle nous voyait?

— Ça m'est égal.

Elle était folle. Il est certain qu'elle m'aurait épousé sur-le-champ, même en ne sachant de moi que le peu qu'elle savait.

— Allons dans ma chambre, dis-je.

— Nan... Maman n'aimerait pas ça.

Elle me permettait de tout oser avec elle au salon, mais dans ma chambre il n'en était plus question. C'était extravagant, c'était de la démence totale.

— Maman dort, observa-t-elle.

Je commençai à soupçonner que tous les garçons des maisons voisines avaient dû y passer.

— Tu m'aimes? me demanda-t-elle soudain à l'oreille.

Je la regardai avec de grands yeux, de plus en plus conscient de la terrible simplicité de sa vie. Simple, directe, voilà ce qu'était la vie pour elle. Elle n'accordait pas aux mots le même sens que moi, voilà tout. Elle me saisit les mains et les serra comme une forcenée. Je la regardais sans pouvoir me convaincre de la réalité de son existence.

— Je t'aime, fit-elle.

— Ne dis pas cela, fis-je, pour le regretter aussitôt.

— Mais c'est vrai que je t'aime, répéta-t-elle.

Elle avait prononcé ces mots avec tant de naturel qu'il me fût impossible de douter de sa sincérité. Bon sang de bon sang, me disais-je. Cette fille était d'une simplicité ahurissante et en même temps d'une vitalité dont je n'avais jamais vu d'exemple. Quel genre de vie avais-je donc mené pour que la nature de cette jeune fille me parût si étrange? Je me mis à penser à tante Addie, à son visage sévère, sa nature austère, sa méfiance, la contrainte qu'elle s'imposait, ses efforts ardus pour être bonne et sainte.

— Je ferai une bonne épouse, dit Bess.

Je dégageai ma main de la sienne. Je la considérai et je fus pris d'une envie de rire, de rire ou de la frapper. J'étais sur le point de lui faire mal et je ne le voulais pas. Je me levai. Oh! bon Dieu... Elle est folle... Je l'entendis pleurer et je me penchai sur elle.

— Écoute, chuchotai-je. Tu ne me connais pas. Attends qu'on se connaisse mieux.

Elle avait les yeux battus, le regard désemparé. L'amour était simple pour elle; il s'allumait et s'éteignait à volonté.

— Tu me prends pour une rien du tout, voilà ce que c'est, gémit-elle.

J'étendis la main pour la toucher, lui parler, essayer de lui parler de ma vie, de mes sentiments, de mes doutes, elle se leva d'un bond.

— Je te déteste! siffla-t-elle à voix basse avec une violence passionnée, et là-dessus elle se sauva.

J'allumai une cigarette et demeurai un long moment assis à réfléchir. Je n'avais jamais osé rêver que quelqu'un pourrait m'accepter comme cela d'emblée, aussi simplement, aussi complètement, sans qu'il fût le moins du monde question d'en tirer un avantage personnel. En réalité, j'avais fini par admettre — non sans résistance — la valeur que m'avait assigné mon ancien milieu et je n'avais jamais cru à la possibilité d'existence d'un autre milieu. Ma vie avait changé trop brusquement. Si j'avais rencontré Bess dans une plantation du Mississipi, je me serais attendu à ce qu'elle agisse comme elle l'avait fait. Mais à Memphis, dans Beale Street, comment un tel espoir, une telle foi, une telle confiance dans les autres pouvaient-ils exister? J'aurais voulu aller chez Bess, lui parler, mais je ne savais pas les mots qu'il eût fallu lui dire.

En me réveillant le lendemain matin et en me rappelant les naïves espérances de Bess, je fus content d'avoir la boîte de porc aux haricots. Je ne tenais pas à me trouver en face d'elle pendant le petit déjeuner. Je m'habillai pour sortir, puis en chapeau et en pardessus, je m'assis sur le bord du lit et posai mes pieds sur une chaise. Tout en tirant sur ma cigarette, je sortis les haricots de la boîte avec mes doigts en guise de cuiller et je les mangeai. Ensuite je me glissai hors de la maison et gagnai le bord de l'eau. Sans me soucier de la bise glacée, je m'assis au soleil sur un petit tertre et je contemplai les bateaux qui remontaient le Mississipi. Ce soir, je commencerais à travailler. Je savais comment économiser, grâce à la faim perpétuelle que j'avais endurée dans le Mississipi. Mon cœur était en paix. J'étais plus libre que je ne l'avais jamais été.

Un jeune noir vint vers moi.

— Ça va? fit-il.

— Ça va, dis-je.

— Qu'est-ce que tu fabriques, comme ça? s'enquit-il.

— Rien. J'attends le soir. J'ai du boulot dans un cabaret.

— Oh vacherie! fit-il, je cherche un copain.

Il voulait jouer les durs, mais j'eus l'impression qn'il avait le cafard.

— J'ai envie de sauter dans un train de marchandises et de m'en aller dans le Nord, fit-il.

— Pourquoi ne pas partir tout seul?

Il eut un rire gêné.

— Tu t'es sauvé de chez toi? demandai-je.

— Oui. Il y a quatre ans.

— Qu'est-ce que tu fais, depuis?

— Rien.

Cela aurait dû me mettre en garde, mais je n'avais pas encore acquis une connaissance suffisante du monde, ni des grands chemins.

Nous bavardâmes un moment puis nous longeâmes un sentier, qui suivait la berge et serpentait parmi les roseaux.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— M'a l'air d'être un genre de bidon, dis-je.

C'était un énorme bidon, partiellement caché dans les hautes herbes. Nous nous avançâmes et nous aperçûmes qu'il était plein et qu'il pesait lourd. J'ôtai la bonde et je reniflai.

— C'est de l'alcool, dis-je.

Mon compagnon le flaira lui aussi et ses yeux s'agrandirent.

— J'ai idée qu'on pourrait le vendre? fit-il.

— Mais à qui est-ce? demandai-je.

— Oh! dis donc! je voudrais bien pouvoir vendre ce truc-là, fit-il.

— Y a peut-êt' quelqu'un qui nous surveille, suggérai-je.

Nous inspectâmes les environs mais ne vîmes personne.

— Ça doit appartenir à un bootlegger, dis-je.

— On va voir si on peut le vendre, fit-il.

— Je ne serais pas d'avis de sortir le bidon de là, dis-je. Les flics pourraient nous voir.

— J'ai besoin d'argent, dit-il. Il m'en faut pour me débiner et ça tombe à pic.

Nous nous mîmes d'accord pour chercher un acheteur blanc.

Nous parcourûmes les rues en dévisageant tous les blancs qui passaient. Finalement, nous en découvrîmes un qui était assis dans sa voiture. Nous allâmes le trouver.

— Eh! m'sieur, fit le garçon; nous avons trouvé un bidon d'alcool là-bas dans les roseaux; vous voulez l'acheter?

L'homme nous examina d'un air soupçonneux.

— C'est de la bonne camelote? interrogea-t-il.

— J'sais pas, répondis-je. Venez la voir.

— Vous ne me racontez pas d'histoires, au moins? fit-il d'un air méfiant.

— Venez, je vais vous le montrer, dis-je.

Nous menâmes le blanc auprès du bidon d'alcool; il le déboucha et le flaira, puis passa la langue sur le bouchon.

— Cré nom d'un chien! fit-il. Puis il se tourna vers nous. Vous avez vraiment trouvé ça ici?

— Oh! oui, m'sieur, répondîmes-nous en chœur.

— Gare à vous, les moricauds. Si vous mentez, je vous tue, fit-il dans un souffle.

— C'est la vérité, m'sieur, dis-je.

L'autre garçon restait planté là et nous regardait d'un air embarrassé. Je me demandais pourquoi il ne disait rien. Une vague idée essayait de se frayer un chemin dans mon cerveau épais, naïf et puéril. Mais elle ne prit pas corps et je la chassai.

— Apportez ça jusqu'à ma voiture, fit le blanc.

J'avais peur. Mais l'autre garçon était consentant et se montrait plein de zèle avec le blanc pour m'encourager; nous traînâmes le bidon jusqu'à son auto et le déposâmes à l'arrière.

— Voilà, dit le blanc en tendant un billet de 5 dollars à mon compagnon.

La voiture démarra et je vis le blanc inspecter les environs d'un air inquiet, comme s'il craignait un piège, ou du moins c'est ce qu'il me sembla.

— Oh! dis-donc! On va changer le billet, fit le garçon.

— C'est ça, dis-je. On va partager.

Il désigna le trottoir d'en face.

— Il y a là une boutique, fit-il. Je cours le changer.

— D'accord, fis-je avec une angélique naïveté.

Je m'assis sur le talus de la berge et j'attendis. Il courut en direction du magasin, mais j'avais tellement confiance que je ne le suivis même pas des yeux. Je m'amusais. J'allais toucher deux dollars et demi pour avoir trouvé une cachette d'alcool. J'étais déjà devenu un « hijacker » [1]. La veille au soir une jeune fille s'était jetée à mon

1. Bandit armé qui s'attaque aux contrebandiers de boissons alcooliques.

cou. Et tout ceci m'était arrivé moins de quarante-huit heures après mon départ de la maison. J'avais envie de rire tout haut. C'est fou ce qu'il vous arrivait comme aventures dès qu'on se sauvait de chez soi. Je levai la tête, attendant le retour de mon acolyte. Mais je ne le vis pas. Il prend son temps, me dis-je, en repoussant d'autres idées qui commençaient à se faire jour dans mon esprit. J'attendis encore un moment, puis je me levai, me dirigeai rapidement vers le magasin et regardai par la vitre. Le garçon n'était pas à l'intérieur. J'entrai et je demandai au patron s'il avait vu entrer un garçon de mon âge.

— Ouais, fit-il. Il est venu un jeune nègre. Il s'est promené une seconde dans le magasin et puis il est parti par la porte du fond. Il a filé comme un zèbre. Il avait quelque chose à toi?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien, tu peux être sûr que tu ne le reverras plus, fit l'homme.

Je déambulai dans les rues sous le soleil hivernal, songeant : C'est bien fait pour toi, espèce d'imbécile. Tu n'avais pas besoin d'aller trafiquer dans cette affaire d'alcool, d'abord. Puis je m'arrêtai net. *Ils étaient de connivence!* L'homme blanc et le jeune noir m'avaient vu flâner près de leur cachette d'alcool. Ils m'avaient pris pour un « hijacker » et m'avaient employé à transporter leur marchandise.

Hier soir, j'avais trouvé une jeune fille naïve. Ce matin, c'est moi qui avais été un garçon naïf.

Richard WRIGHT.

(*A suivre.*) (*Traduit par Marcel Duhamel*).

VIE DE PRAGUE

(Hiver 46-47).

A Slavek.

Mots-clefs.

Automat : Restaurant automatique.
Biograf : Cinéma.
Château-Melnik : Champagne bohémien.
Couronne : 2 francs 38.
Dvouletka : Plan de reconstruction nationale du cabinet Gottwald, présenté le 8 juillet 1946, mis à exécution le 1er janvier 1947, pour une durée de deux ans.
Kavarna : Café où l'on sert surtout du café.
Narodni Podnik : Entreprise nationalisée.
Pan Vrchni : Maître d'Hôtel, Garçon de café.
Partisan : Résistant.
Partisanka : 1° Résistante — 2° Cigarette nationale.
Potapka : 1° Poule d'eau — 2° Zazou.
Protectorat : Occupation allemande.
Révolution : La Libération du 5 mai 1945, avec ou sans les réformes sociales et économiques qu'elle a entraînées.
Satna : Vestiaire.
Slivovice : Alcool incolore, mais de degré assez élevé, et très agréable au goût.
Vinarna : Café où l'on sert surtout du vin.

*
* *

Vue générale.

Prague d'Or, sous la neige, dans le brouillard, dresse mille tours, clochers, clochetons. C'est un paysage pâle, toits blancs, murs doucement jaunes. Une ville de rêve descend du Guide Bleu sur la Terre. De colline en colline se répondent Vysehrad, au sud, où

fut fondée la première Prague; le Hradcany de Marie-Thérèse et de Joseph II au nord; le stade des Sokols à l'ouest, grand désert de neige; le monument aux morts de la guerre de 14-18 à l'est. Des quartiers entiers en style baroque, la vieille Université, Notre-Dame du Tyn, Loreta, le Pont Charles, le palais Cerny, Smetana et « la Fiancée vendue », Dvorjak et « la Symphonie du Nouveau Monde » la maison de Mozart, le Théâtre où eut lieu la première de « Don Juan », les canards sur la Vitava, les costumes slovaques et la polka... Dans le cadre d'une ville éternelle, les petits tramways infernaux et glacés draînent les hommes qui travaillent dans les bureaux pour la Reconstruction, les ouvriers des usines Tatra; les grandes enseignes des partis politiques, le portrait de Bénès, celui de Staline, les haut-parleurs, — qui diffusent les nouvelles, les bilans des Narodni Podnik, la valeur des tickets d'alimentation —, entre deux palais à cariatides, dominent une foule pressée, silencieuse, chaudement mais tristement vêtue. Prague étend peu à peu sur les collines, dans les vallées ses quartiers modernes, ouvriers ou bourgeois, usines, brasseries, au delà des terminus des tramways. Une ambition : devenir la grande capitale de l'Europe Centrale.

Au milieu d'une place bordée de sévères bâtiments classiques, on a élevé sur un socle de ciment le premier tank russe qui est entré dans Prague insurgée.

*
* *

Place Venceslas.

Dominée par la grande façade à coupole du Musée National, la Place Venceslas, cœur de Prague, descend en pente douce jusqu'au Boulevard des Fossés entre les hauts blocs modernes illuminés. Une dizaine de lignes de tramways s'y rejoignent, qui rayonnent ensuite vers Vinohrady, la gare Wilson, la Vieille Ville, la Rive Gauche et le Sud. Cinémas, bureaux, grands magasins arborent d'agressives enseignes lumineuses comme nous n'osons plus en rêver sur nos Grands Boulevards.

Rude Pravo, (« Le Droit rouge »,) journal communiste, *Prace* (« Le Travail »), journal syndicaliste (un des plus lus), y font face à *La Parole Libre*, journal socialiste-national, dont le titre *Svobodne Slovo* s'inscrit toutes les 10 secondes en lettres blanches au sommet de l'immeuble. Un peu plus bas, les grands magasins Bata s'illuminent d'une gigantesque inscription au néon rouge.

Il y a toujours foule sur les trottoirs. Aux carrefours, les agents

gantés de blanc règlent la circulation avec sévérité. Ils restent près du trottoir, puis lorsque le signal est au rouge, ils se retournent et avec le geste de Bonaparte au Pont d'Arcole ils se lancent sur la chaussée suivis d'une troupe de piétons impatients mais disciplinés.

La plupart des magasins, bars et automats s'alignent le long des interminables et sinueux passages qui minent les blocs d'immeubles. Au fond de ces couloirs dédaléens se cachent les cinémas. Ils donnent quatre représentations par jour; toutes les places sont numérotées et il faut prendre les billets d'avance. Leur publicité déborde sur les trottoirs en panneaux et kiosques, ou tend d'un bord à l'autre des rues transversales de grands calicots, quand il s'agit d'exclusivités.

L'un de ces cinémas, le *Julis*, est spécialisé dans les spectacles français. Cet hiver on y donnait, outre les Actualités Françaises, *Adémaï*, *Bandit d'Honneur*, et on annonçait *Un seul Amour*. Dans un autre passage, le Koruna, il existe un cinéma d'actualités, permanent, qui fonctionne comme nos cinéacs. Une petite salle ornée de statues dorées qui ressemblent à celles du Palais de Chaillot, l'*Olympic*, ne projette que des films antérieurs à Munich, de vieilles comédies, mêmes muettes, qui rappellent souvent René Clair.

Près du carrefour avec le boulevard des Fossés, les vitrines des grands magasins offrent aux regards des palais somptueux, des balustrades de stuc, des vasques, des statues de plâtre; dans ces vastes et féériques décors, où se réfugient parfois quelques publicités cinématographiques, on découvre à force de patience un triste coupon de drap, trois petits chapeaux ou une pauvre robe imprimée. Seuls les cristaux taillés, les verreries, demeurent éblouissants.

A dix heures, les cinémas ferment. A onze heures passe le dernier tramway régulier. Il y a peu de vie nocturne.

Après le 1er janvier, la température est tombée à — 30°, la nuit. La Vitava était profondément gelée, noire de canards et de patineurs; les usines hydrauliques ne pouvaient plus fonctionner. Le soir, la place Venceslas n'était plus qu'une grande avenue sinistre, toute bruissante de tramways. Dans le passage du Koruna, soudain plongé dans la pénombre, près de la vitrine du fournisseur en instruments de chirurgie où se dresse la menace d'un squelette, les petits vendeurs du marché noir restaient fidèles au poste. Ils ne racolaient pas. Immobiles, transis, ils attendaient qu'on vînt à

eux. De temps en temps, un agent, beau comme un portier d'hôtel, les dispersait. Certains feignaient alors de faire la queue à l'entrée du cinéma d'actualités. Ils vendaient de tout, mais le trafic portait essentiellement sur les matières grasses et sur les produits de l'U. N. R. R. A., en particulier les cigarettes américaines, qu'ils vendaient souvent moins chers qu'à la taxe.

***

Les Automats.

Deux heures de l'après-midi. C'est la sortie de la plupart des bureaux. Avec le temps d'hiver, dans une heure et demie il fera nuit. La foule se rue vers les tramways qui défilent lentement selon le grand axe de la place Venceslas. Sur les trottoirs, la neige est dure, glissante. Pour dix couronnes, au Koruna, au Vasata, on peut déjeuner. Ce sont des automats, où l'on se sert soi-même. Au Vasata, une dame très élégante prend un café, debout. Dans un coin, près des hors-d'œuvre, un type en pardessus gris, chapeau rabattu, mains dans les poches, attend. Il restera là deux, trois heures. Les automats sont chauffés. On y mange debout. 9 couronnes, une boulette de viande avec de la choucroute et des knedliky, épaisses tranches de farine et de pain. Quatre ou cinq couronnes, un café (du vrai) avec sucre, et lait si l'on veut. Au Koruna, pour une couronne, on peut boire un grand verre de lait. A vrai dire, on trouve de tout dans les automats. C'est moins cher qu'au restaurant, et c'est tellement vite fait. Il y a toujours beaucoup de monde : les gens pauvres et les gens pressés. Car dans les vrais restaurants le service est interminable malgré le Pan Vrchni et les trois garçons qui s'occupent de chaque table et qui ont chacun leur spécialité. Partout, il faut donner des tickets. Ceux qui voyagent évoquent avec nostalgie la Slovaquie, où le ravitaillement est cher, mais libre.

Dés hommes passent leur vie dans les automats. Ils mangent debout autour d'une haute table rouge; ils sont cinq, six; ils ne se connaissent pas et par conséquent ne s'adressent pas la parole; s'ils sont amenés à échanger quelques mots, leurs rapports sont toujours extrêmement courtois. Quand ils ont fini, ils s'en vont, ou restent debout dans un coin, à regarder les autres, silencieux. Ils ont travaillé jusqu'à 2, 3 ou 4 h. Ils n'ont plus rien à faire jusqu'au lendemain matin.

Au début de janvier, avec les restrictions d'électricité, les automats profonds étaient parcimonieusement éclairés au pétrole et paraissaient plus désespérés que jamais.

*
* *

La Mode.

Elle est triste. Au demeurant, confortable. Bien que les grands froids soient exceptionnels, l'hiver fait sortir protège-oreilles et toques d'astrakan. Tous coiffés de hauts bonnets de fourrure, les receveurs et les receveuses des tramways ressemblent à des Cosaques déchus. Beaucoup de femmes portent des pantalons d'hommes ou des culottes de ski, au moins pour les courses et le travail. Leurs chapeaux sont petits et, il faut bien le dire, inélégants. Se promener tête nue, même lorsqu'on est homme, provoque quelque étonnement. Avec beaucoup de gentillesse et sans la moindre ironie (car s'ils ont dans leurs livres un grand sens de l'humour, les Tchèques en ont peu dans la vie), un monsieur que nous ne connaissions pas nous proposa cinq cents couronnes pour acheter des chapeaux.

La foule est toujours grise et uniforme. Rarement, mais pour son plus grand plaisir, l'œil aperçoit une jeune bonne poussant une voiture d'enfant ou quelques paysannes venues à Prague pour des achats. Elles portent de lourds jupons bariolés et sur la tête d'étonnants foulards brodés.

*
* *

Satna.

Il y a partout des vestiaires. Il est de mauvais goût de s'attabler dans un Kavarna vêtu de son manteau. Cafés, restaurants, cinémas possèdent des vestiaires. La vie prend ainsi un aspect confortable et sérieux. On ne va pas au café ou au cinéma en passant, pour perdre une heure; on y met le même cérémonial que pour aller au théâtre.

*
* *

Kavarna.

Sans doute *Slavia*, *Le Boulevard*, *Urban* sont-ils de grands Kavarnas réputés. Mais il y a aussi les Kavarnas pauvres de Zizkov et des faubourgs.

Dans Mala Strana, au pied du Hradcany, non loin de la massive église romane des Chevaliers de Malte, et du palais de l'Ambassade de France, les petites rues froides et silencieuses serpentent entre les grosses maisons baroques. Le voyageur égaré, ivre de vieilles pierres, peut entrer se reposer dans un de ces petits Kavarnas et s'y réchauffer d'une tasse de thé ou de café, ou encore d'un verre de

Slivovice. Sous la voûte surbaissée, décorée de fleurs slovaques, parmi les buveurs en costume de travail, groupés en trois ou quatre tables, le Pan Vrchni promène son plastron et son habit à queue. Pendant que les autres font une partie de cartes, un des buveurs joue de la guitare; il chante quelques vieux airs slovaques, et aussi *The Sentimental Journey* qui est très à la mode cet hiver. Comme on le trouve un peu agaçant, il explique qu'il n'y a pas de feu chez lui.

*
* *

Les Tziganes.

Ils sont en smoking et jouent à longueur de soirée sous les voûtes fleuries des cabarets de la Vieille Ville. Jozka Pihik rôde de table en table avec son violon et se penche vers les couples qui boivent du vin de Slovaquie ou du Château-Melnik en croquant des petits cochons de sucre rose. Tout devient possible. Jozka joue, la crosse de son violon appuyée sur l'épaule de la jeune fille; l'homme, qui est avec elle, chante; tout le monde écoute. Quand la chanson est finie, Jozka s'approche d'une autre table où quatre Slovaques entonnent, les larmes aux yeux, une chanson à boire. Puis il vient vers nous. Quand il apprend que nous sommes français, il joue *Sous les toits de Paris* et *The Sentimental Journey*, à sa manière. Il a dans les yeux cette lueur malicieuse, un peu voilée cependant, qui caractérise les vrais Tziganes.

*
* *

La jeunesse dorée.

Malgré la Révolution, il existe encore une jeunesse dorée. Elle ressemble beaucoup à celle des autres pays. Elle vote socialiste-national ou démocrate-chrétien, mais elle est toujours beaucoup plus à droite d'opinion. Elle se rencontre peu dans les Kavarnas, mais beaucoup dans les bars. Elle fréquente les bals privés, et les publics aussi, où elle se signale par le port de la tenue de soirée. Elle n'a absolument aucune confiance dans les nationalisations, ni dans la Dvouletka, et se dresse contre elles dans la mesure où elles lui ont enlevé l'espoir d'un avenir facile par voie de succession. A l'entendre, on croirait que la Révolution a simplement amené un transfert de privilèges, au profit d'une autre classe que la sienne.

Une pointe avancée est représentée par les potapkas. Plus diffi-

ciles dans le choix des plaisirs, ils sont fortement américanisés. Ils parlent du film russe comme d'autres ont pu parler du film allemand. Leur tenue est assez analogue à celle de nos zazous. On peut en voir quelques-uns au *Fénix*. Là, dans une vaste salle confortable qui d'un premier étage domine la place Venceslas, on peut boire un cognac fort cher mais faible en alcool tandis qu'ils dansent sagement au son du meilleur jazz tchèque, celui de Karel Vlach, très analogue de composition et de sonorité au jazz américain de Glenn Miller, avec en plus on ne sait quelle mollesse.



Noël.

Les Tchèques font à Noël une énorme consommation de sapins. Dès le 10 décembre, sur les places, dans les rues de la Vieille Ville, surgissent de vastes pépinières où chacun vient acheter son arbre. A mesure que la fête approche, les balcons, les fenêtres illuminées s'ornent de sapins chargés de petits gâteaux et d'objets en verre filé. On dresse dans chaque quartier un grand sapin décoré de jouets et d'ampoules multicolores, pour les enfants pauvres. Le jour et la nuit, un pick-up diffuse des cantiques, des chants populaires et des sketchs comiques. Les passants peuvent verser leur obole dans un tronc disposé à cet effet au pied du sapin. Sur une petite place du centre, derrière les magasins Bata, sous le signe de leur énorme enseigne au néon rouge, près de la grande bande publicitaire qui franchissait la rue Nationale et annonçait *Alexandre Nevski* par Eisenstein, on affichait les recettes du sapin du quartier : en moyenne dix mille couronnes par jour.

Pour la première fois cette année, les sergents de ville ont reçu des arbres de Noël et des cadeaux. A chaque carrefour, on pouvait voir, identiquement gelés, les bras en croix, l'agent et son arbre dressés côte à côte dans leur petit mirador rouge.

La nuit de Noël, les rues sont à peu près vides. Tout se passe en famille. On y mange la traditionnelle carpe frite, puis si l'on veut on va à la messe de minuit dans les somptueuses églises baroques.

Auparavant, vers 11 heures. M. Bénès présente ses vœux par radio au peuple tchécoslovaque. Il lui donne aussi quelques conseils : bien travailler dans le cadre de la Dvouletka, avoir quatre enfants par famille, ne pas boire autant de Slivovice. Car la Reconstruction (après six ans de lutte et de germanisation), la Repopulation (après l'expulsion des Allemands et des Hongrois) et la lutte contre l'alcoo-

lisme (on boit énormément entre les repas, surtout en Slovaquie) sont à l'ordre du jour.

***

L'Entre-deux-fêtes.

Vacances avant de se mettre au travail dans le cadre de la Dvouletka. Il est déjà bien agréable d'oublier les ponts et de franchir la Vitava gelée à pied sec. Mais il faut prendre garde aux patineurs. Vu du pont Charles, au delà des barrages envahis par les canards, le fleuve n'est plus qu'un gigantesque skating.

Il y a peu de circulation sur les chaussées. Quelques vieilles autos et les Tatras ventrues qui ressemblent à de gros jouets; de temps en temps on se retourne sur une des puissantes voitures américaines du Corps diplomatique. Avec le froid et la gelée, les rues en pente sont barrées. Elles deviennent le domaine des enfants et de leurs luges, ainsi que les parcs où les skieurs organisent des slaloms. Prague ressemble alors à une station de sports d'hiver. Il faut dire que tout le monde sait skier.

Un soir, dans le tramway qui nous ramène à Zizkov, une femme blonde parle très fort; elle paraît un peu ivre. Elle interpelle les autres voyageurs; on est très serré, il est difficile de se dérober. Peu lui répondent, peu rient. De l'autre extrémité de la plate-forme, un homme d'une trentaine d'années proteste. Il finit par appeler le receveur. A la station suivante, il exige que la femme descende. Le receveur ne dit rien. Le type la force à descendre; comme elle résiste, il la gifle. Elle est descendue, le tramway repart. Personne ne dit rien. Un tel incident est surprenant au pays de la courtoisie; on se tait, par pudeur. Il flotte dans le tramway cette odeur caractéristique des périodes de fête : le parfum du Slivovice.

***

La Saint-Sylvestre.

On fête la nouvelle année dehors. Les gens bien, pourtant, organisent des parties chez eux : une quinzaine de jeunes gens et de jeunes filles en tenue de soirée évoquent avec nostalgie une Amérique qu'ils ne connaissent pas et enterrent 1946 à 11 heures, car il est minuit à Francfort (A. F. N.).

Les rues ne désemplissent pas jusqu'à cinq heures du matin. La gaîté monte. On fait la queue à la porte des Vinarnas et des Cabarets. L'alcool réchauffe les rues illuminées mais glacées. A minuit,

l'excitation est à son comble; on boit à la Dvouletka. On chante et danse partout, en attendant de travailler dur.



Mythologie.

La Dvouletka, dans laquelle on s'engage, est le dernier en date des mythes tchécoslovaques. On la représente généralement comme un gros bébé sur lequel se penchent les membres du cabinet Gottwald. A l'arrière-plan, des cortèges d'ouvriers et de paysans viennent lui apporter leur travail en présent.

La vieille mythologie, tantôt naïve, tantôt savante, toujours héroïque, s'exprime dans une abondante littérature. Dans les opéras, les ballets, les pantomimes. Mais elle sert surtout à l'éducation des enfants. Sur une musique de Nedbal, les prouesses de Honza, son bon cœur, sa lutte avec le dragon, attirent au Théâtre National, « construit par le peuple pour le peuple » une foule jeune et ravie.

Il existe aussi des mythes dans le style du siècle : le chanteur Novy, les comiques V + W, et bien entendu, l'Amérique. Parmi les jeunes mythes indigènes, le plus charmant est sans doute *Hurvinek*, petit Pinocchio national créé vers 1930, curieusement dolichocéphale, avec une touffe de cheveux roux entre ses gros yeux mobiles. Marionnette à fils animée à la perfection, héros avec son imbécile de père d'une série de sketchs pour enfants, sa cocasserie, ses sarcasmes, ses réflexions équivoques ont bientôt attiré tout Prague. Il « joue » maintenant des Revues et des Comédies pour grandes personnes.

Le Protectorat allemand a fait naître un nouveau héros de légende. Pour expliquer les assassinats de soldats allemands, les mystérieux sabotages, on a créé un personnage fantastique : *Perak*, l'homme à ressorts. Il avait sous chaque pied un puissant ressort qui lui permettait de sauter d'une extrémité de Prague à l'autre. Si à deux minutes d'intervalle, un soldat était assommé près du Hradcany et une bombe jetée à Zizkov, Perak était déclaré responsable des deux attentats. Il faut d'ailleurs noter que certains, par un curieux retournement, lui attribuèrent aussi les égorgements de femmes commis par un soldat allemand atteint de vampirisme.

En tout cas, Perak est désormais consacré héros national. Une société de dessins animés, « Les Frères en maillot » s'en est emparée; on lui doit ainsi un petit film qui est un des plus remarquables que

nous ayons vus. En noir et blanc, dans des décors réels qui sont les rues de Prague, défilent les SS. Le collaborateur, nez pointu, lunettes, col cassé, dénonce tout : le type qui écoute la radio anglaise, l'oiseau qui siffle l'hymne américain, le vieillard qui a fait un faux pas et semble exécuter une danse russe etc... Un petit ramoneur (c'est, avec le petit cochon, le porte-bonheur du 1er janvier) accroche par hasard avec son hérisson les ressorts d'un fauteuil. Il les fixe à ses pieds : c'est Perak. Et la lutte commence, féroce et riche en gags violents. Perak déroute les SS, déjoue leurs poursuites, vient les troubler jusque dans un parc romantique où par couples ils se livrent à des jeux homosexuels. Il faut avoir vu ce dessin pour en comprendre la puissance, car encore une fois il se déroule sur de vraies photographies de Prague. Arrive enfin la Révolution, et Perak retourne à son métier de ramoneur.

Il y a encore un mythe plus profond : c'est celui de la Collaboration de Classes. Mais il faudrait avoir vécu longtemps en Tchécoslovaquie pour se permettre d'en parler.

*
* *

Barrandov.

Les Frères en maillot réalisent leurs dessins animés dans Prague même. Cent cinquante dessinateurs réunis dans un appartement ont déjà produit depuis la libération : *Le Cadeau*, *les Animaux et les Brigands*, en Agfacolor — et *Perak et les SS*. Le grand peintre Trnka travaille pour eux. Ces dessins sont complètement dépouillés de toute influence américaine. Ce qu'on y perd en perfection dans l'animation, on le regagne en puissance et en intérêt. « Les Frères en maillot » comptent d'ailleurs continuer dans la voie ouverte par le style de « Perak a SS ». Ils préparent actuellement un film de ce genre sur la bombe atomique.

Mais le centre du cinéma tchécoslovaque est Barrandov. Le terminus du tramway est au pied de la colline que domine, au-dessus des riches villas (résidences de ministres slovaques, nous a-t-on dit) la carrure des grands studios. En été, Barrandov est verdoyant et fleuri; on y vient danser dans le restaurant dont les terrasses surplombent la Vitava et un joli paysage de collines piquées d'usines et de brasseries. Cet hiver, de la terrasse, on voyait des hommes découper en immenses rectangles la glace du fleuve, les conduire comme des radeaux jusqu'aux fabriques. Sous la neige, les villas de style basque ou californien, dans le cadre des arbres dépouillés,

semblaient surprises par quelque cataclysme. Au sommet de la colline, dans un champ de neige, les studios dressent leur sévère façade de caserne surmontée du drapeau tchécoslovaque. On ne tournait pas quand nous avons visité Barrandov. Sur trois des six plateaux on dressait les décors d'un film à sketchs. Sur le plus grand d'entre eux avaient été tournés d'importants fragments du film russe en Agfacolor : *Fleur de Pierre.*

Le cinéma tchèque repart absolument de zéro. La volonté d'élever le niveau de la production, de créer un esprit « cinéma » se manifeste dans toute une série d'initiatives prises par le Ministère de l'Information : création de ciné-clubs accessibles à tous, d'un musée du cinéma, d'expositions ambulantes, d'une école d'études cinématographiques. L'organisation et le développement du cinéma, entreprise nationale, sont bien entendu prévus dans la Dvouletka. Contre 25 films en 1946, dont 20 tchécoslovaques, on compte en tourner 30 en 1947 et 40 en 1948. Malgré l'excellence du matériel et l'aménagement parfait des studios (Barrandov est le centre européen de l'Agfacolor) la production n'est pas toujours facile. On manque souvent de pellicule positive, de crédits (certains plateaux sont loués aux Russes, aux Polonais) — et l'on manque aussi de bons scénarios. A défaut d'imagination, on se tourne vers l'Histoire ou vers le burlesque.

***

Cinéma.

Nous avons vu peu de films tchèques, nos amis nous ayant toujours assurés qu'ils étaient médiocres. Il est vrai que cet hiver on ne jouait ni *Les Hommes sans ailes* ni Le *Bachelier effronté.*

Une des dernières productions cependant, *Velky Pripad*, « Le Grand Accident », est bien tournée, le rythme est rapide. Cette histoire, assez surprenante pour nous, d'une farce montée par les Partisans aux SS d'un village, traitée sur le mode le plus burlesque, avec pour fin une libération fraîche et joyeuse, sans effusion de sang, comporte au moins une scène du plus sûr effet : celle où l'on voit un Partisan déguisé en commandant SS révéler au cours d'un banquet organisé en son honneur qu'Hitler lui a confidentiellement appris qu'il se croyait abandonné par la Providence. Mais la grande faiblesse est, paraît-il, le dialogue, que nous ne comprenions pas.

Aussi est-ce avec une fierté nostalgique qu'on nous a présenté au Ministère de l'Information le vieux film *Extase*, qui est sans doute un beau poème.

Las de la production commerciale russe comme nous le sommes de l'américaine, les Pragois se précipitent maintenant aux films anglais et américains. Les grands films russes font pourtant toujours salle comble. L'*Alexandre Nevski* d'Eisenstein a été âprement discuté. Eisenstein y a poussé à l'extrême son parti pris de schématisme. Un journal démocrate-chrétien fut moins choqué par les outrances techniques que par le portrait d'un clergé odieux, symbolisé par un évêque absolument extraordinaire. Il était amusant de voir aussi comment Eisenstein était parvenu, en stylisant les costumes, à donner aux soldats des Chevaliers Teutoniques la silhouette des soldats allemands de cette guerre.

Des deux journaux d'actualités, il y a peu de choses à dire, sinon qu'ils sont pauvres, réduits à la présentation de faits purement locaux, à l'éloge du stakhanovisme et à la propagande en faveur de la Dvouletka.

* * *

La Culture Française.

1. Outre les conférenciers qui, comme M. Julien Benda, viennent exposer leur point de vue sur la pensée française actuelle, et les cours de littérature moderne de l'Université, la culture française continue de rayonner en Tchécoslovaquie. Dans les théâtres, cet hiver, *Electra* d'O'Neil et les pièces de Bernard Shaw partageaient les recettes avec *Mamouret*, *Antigone*, *le Voyage de M. Perrichon*. *les Fourberies de Scapin*. Au musée National, on conserve précieusement les maquettes de décors et de costumes que de grands peintres comme Capek ont créés pour Molière, Labiche, Musset ou Lesage.

2. Maurois, Roger Martin du Gard, Éluard, Aragon, Gide sont traduits. Cet hiver paraissait une traduction de l'*Éducation Européenne* de Romain Gary. On en parlait beaucoup. Une grande brochure à 9 couronnes, apparemment destinée aux adolescents en quête de romans d'aventures, venait d'être répandue dans les kiosques et dans les librairies. Sur la couverture, en teintes crues, on voit une fille très film-d'aventures-criminelles, revolver en main. Le texte : Romain Gary, Zosia l'espionne. A l'intérieur, une effarante traduction, coupée, déformée. Ce n'est plus qu'une histoire d'amours de Partisans, gratuite dans sa violence, et le grand mot fut lâché par la presse du centre : c'est de la pornographie. Les Tchèques connaissent peu la littérature noire, et cette adaptation malhonnête n'était pas faite pour les disposer en sa faveur. Après de longues

discussions, un journal signala l'escroquerie et le débat se situa sur un plan plus sérieux.

3. Les Tchèques apprennent facilement les langues étrangères. La leur est bien compliquée. Nous admirions beaucoup les enfants de cinq ans qui jonglaient aisément avec le double jeu des verbes perfectifs et imperfectifs et les sept cas des onze déclinaisons. Avant Munich, le français était très à la mode. Pendant le Protectorat, on essaya de rendre l'allemand obligatoire. Depuis la Révolution, on apprend surtout l'anglais, et un peu le russe, qu'on trouve difficile.

Beaucoup parlent un peu le français. Peu le parlent bien. Encore moins l'écrivent correctement. Témoin cette affichette placardée dans l'Orient-Express :

« Soyez les bienvenus à Marianske Lazné !

» Nous vous souhaitons un séjour agréable et une guérison vite. Nous vous avons réservé un loger idéal dans le centre de la ville, des eaux avec un service soigneux sous un soin du médecin. Notre hôtes peuvent se servir dé un bel chalet entouré des forêts set prochain au lac. Ils peuvent se servir de notre automobil pour des excursions. Nous vous attendons pour vous bien servir. »

Il est vrai que les traductions en anglais des résumés de pièces dans les programmes de nos théâtres ne valent souvent guère mieux.

***

Politique.

Après la Révolution, on a décidé une fois pour toutes qu'il n'y aurait que quatre partis. Deux à gauche et deux au centre. Quand on insinue que la réaction et le fascisme camouflé se reforment doucement en Europe, qu'il n'est peut-être pas impossible que l'un des partis du centre glisse un jour vers la droite, les gens rient et disent qu'il n'y a plus de droite en Tchécoslovaquie.

Communistes, Sociaux-Démocrates, Socialistes-Nationaux et Démocrates-Chrétiens ont voté la Dvouletka en plein accord. Les communistes détenant la majorité, M. Klément Guttwald, communiste, est président du conseil.

Nous avons vu en tout et pour tout deux soldats russes à Prague. Les Tchèques sont fiers d'avoir accompli de grands progrès en toute liberté. Ils ont coutume de répéter qu'il n'y a pas d'autre rideau de fer chez eux que celui du Théâtre National.

Tout le monde pour le moment paraît satisfait, sauf bien entendu

les anciens directeurs d'entreprises nationalisées, et les instituteurs et professeurs dont les traitements sont encore restés anormalement bas. Le niveau de vie dans l'ensemble paraît plus élevé qu'en France. Il est vrai que la Tchécoslovaquie bénéficie de l'aide économique de l'U. R. S. S. et de l'aide alimentaire de l'U. N. R. R. A.

Et puis il y a M. Bénès. On peut parler d'une quasi-unanimité en sa faveur. C'est un peu du paternalisme, mais les Tchèques sont si sentimentaux. Bénès, qui a réussi le tour de force de se trouver pendant la guerre à la fois à Londres et à Moscou, est pour eux le plus sûr garant de leur équilibre, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ravagés par les guerres tout au long de leur histoire, les Tchèques n'aiment pas la violence. On le sent bien dans leurs rapports, tantôt compliqués, tantôt simplifiés par une extrême gentillesse — dans leur musique, dans leur peinture (un surréaliste comme Hudecek conserve dans ses acrobaties les plus audacieuses une sérénité toute gracieuse). La présence de Bénès les rassure tous. Il nous arrivait parfois de nous promener sur les bords de la Vitava vers 3 h, à la tombée de la nuit. Sur la rive gauche, au-dessus des palais-labyrinthes où toute une bureaucratie active cessait de travailler, les fenêtres du Hradcany restaient illuminées, le drapeau tchécoslovaque hissé. Et nos amis nous montraient le calme paysage en murmurant avec une reconnaissance attendrie : « M. Bénès travaille... »

***

Le Train du Retour.

Dans les cinq compartiments de seconde classe du wagon accroché à Prague à l'Orient-Express venant de Varsovie, il y avait, entre autres :

Un Tchèque-Américain, légionnaire pendant la guerre de 14, volontaire pour la campagne d'Afrique pendant celle-ci, marié à une Bretonne, pas communiste du tout et très au courant de la vie du music-hall parisien.

Un jeune étudiant tchèque, en route pour contacter les étudiants de l'Europe entière.

Un petit soldat anglais, cantonné en Italie, qui venait de passer une permission chez des amis slovaques, vierge avant la guerre, révélé à lui-même par l'Italie et très effrayé par les V. D.

Deux Juifs à longue barbe qui se rendaient à Marseille, mais ne savaient encore s'ils partiraient pour l'Amérique ou la Palestine.

Deux étudiants anglais qui avaient trouvé le moyen, alors qu'il n'existe pas de location, de se faire réserver un petit compartiment de trois places; par ailleurs sympathiques, travaillistes d'opinion.

Une Slovaque en costume national (jupons courts mais fort larges, très bariolés, boléro noir brodé de fleurs multicolores, sur la tête foulard polychrome) et son petit garçon, tous deux ne connaissant d'autre langue que le slovaque, en route pour l'Argentine, papiers en règle, mais sans visa argentin.

Une jeune Tchèque communiste, déportée à Auschwitz, étudiante en médecine, ravie par ce premier voyage à Paris.

Et un Américain.

Il avait fait un séjour en Pologne (*on business? no, on work*). Il n'avait pu faire enregistrer ses bagages que jusqu'à la frontière tchécoslovaque. A Nuremberg, il s'aperçut que ses malles avaient été débarquées à Cheb, ville frontière, et qu'on les avait laissées sur le quai. Il lui était impossible de descendre du train et de retourner à Cheb, son permis militaire ne lui donnant droit qu'à un transit. Il était donc obligé de continuer jusqu'à Strasbourg, de demander là un nouveau permis pour revenir chercher ses bagages à Cheb. Nous prenant à témoins, ainsi que les deux Anglais et l'étudiante tchèque, il se mit très en colère :

— J'ai beaucoup voyagé en Amérique du Sud. Je n'avais qu'à montrer la cartouche de mon trousseau de clefs, avec mon nom. On me disait : « Vous êtes citoyen des U. S. A., vous n'avez pas besoin de permis. Allez où vous voulez. » Voilà ce que j'appelle la démocratie.

Les deux jeunes officiers du contrôle américain étaient un peu gênés. Minces et élégants, vêtus d'uniformes impeccables, le cou entouré d'un joli foulard de soie jaune, ils demeuraient dignes et sévères. Ils portaient au côté droit d'énormes revolvers. L'un d'eux avait glissé entre la crosse et la plaquette de verre qui l'orne la photo d'une jeune fille en maillot de bain.

Tous les voyageurs firent connaissance au cours d'incidents de ce genre. Il y en eut beaucoup, car la douane passe deux fois, les passeports sont vérifiés trois fois, les permis tamponnés deux fois et les billets contrôlés quatre fois.

Moments d'unanimité : émotion au souvenir de l'hospitalité tchèque, excitation trouble à l'évocation des nuits de Paris, silence devant les ruines allemandes, indignation quand on apprend que le wagon-restaurant a essayé de soutirer 50 couronnes (119 francs)

au petit soldat anglais pour une tasse de café, résignation ironique devant les invraisemblables opérations de change auxquelles se livre le personnel du même wagon-restaurant à chaque entrée dans une zone nouvelle, mauvaise conscience devant les douaniers.



Réponses et Propos, vrais ou faux.

— « Nous avions quitté Prague pour la Slovaquie, précipitamment, en voiture. J'étais une petite fille à ce moment-là. Puis nous sommes revenus, peu de temps après. Je comprenais seulement qu'il n'y aurait pas la guerre, que nous resterions tous à la maison. Mais maman pleurait. C'était Munich. »

— « Si nous sommes le seul pays d'Europe Centrale où l'influence soviétique ne se fasse pas sentir, c'est parce que nous avons été capables de faire notre Révolution tout seuls. »

— « Je ne suis pas antisémite, mais je ne peux pas oublier le mal que nous ont fait les Juifs allemands. Ce n'est pas une question de race, c'est une question de nationalité. Dans les Sudètes, les nazis les ont utilisés pour leur propagande. Beaucoup se sont enrôlés dans les bandes d'Heinlein. Sans doute ensuite ont-ils été persécutés. Mais parmi ceux qui restent, peu cherchent à apprendre le tchèque. Et même certans juifs tchèques, qui savent notre langue, refusent de la parler et conversent en anglais. »

— « Je travaille 9 heures par jour dans une usine d'aviation. Je gagne 19 couronnes de l'heure, ce qui me fait 171 couronnes par jour. Il me faut cent couronnes pour me nourrir. Le reste me suffit pour me loger, m'acheter ma ration de partisankas et m'habiller. Pour mille couronnes, je peux avoir un bon complet veston, et pour quatre cents couronnes, d'excellentes chaussures Bata. Je me déclare satisfait et suis social-démocrate. »

— « Vous avez constaté qu'on trouve du lait bon marché, que les œufs coûtent moins cher qu'en France, que tout le monde peut acheter de bons gâteaux, que les ouvriers sont bien payés, que les Narodni Podnik fonctionnent bien — tout ça, Monsieur, c'est de la propagande. »

Jacques GUICHARNAUD.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE STYLE DE MARCEL PROUST EST-IL CELUI D'UN ASTHMATIQUE?

Après ceux qui savaient déceler dans les phrases de Marcel Proust une hérédité talmudique, ou « bien française », à moins qu'on n'y découvrît les « pieuvres de références » familières, nous dit-on, à M. Einstein, voici, dernière en date des hypothèses, celle de M. le Docteur Georges Rivane : tout ce qui en Proust est proustien (et notamment cette mémoire involontaire, et notamment ces intermittences du cœur, et notamment cette abondance des « mais ») s'explique enfin par l'asthme ou, pour mieux dire, par un phénomène d'anaphylaxie allergique, dont il est constant que souffrit cet écrivain. Asthmeux, les *mais* qui donnent au récit son allure saccadée, l'allure même de l'existence hachée que mènent les asthmatiques; asthmeuses donc, cela va de soi, les intermittences du cœur; asthmeuses, les bouffées de mémoire involontaire en quoi s'épanouit un parfum d'aubépine; asthmeux, donc, le style de Marcel Proust [1].

Le Docteur Rivane distingue toutefois, dans le *Temps Perdu*, deux styles différents : l'un, « phonographique », celui des conversations; l'autre, le style de fond, le « vrai » style de Proust, et dont la phrase-type se reconnaît à son *rythme immuable :* « Après un départ allègre, la phrase de Marcel Proust modère sa cadence, plafonne, se voit adjoindre une multitude d'incidents dont on ne sait si l'auteur les appelle ou s'il ne peut s'en débarrasser, immobilise le lecteur, et se déploie lentement par à-coups, jusqu'à ce qu'un ressaut, généralement la conjonction *et*, en ceci comparable aux « crachats perlés » de Laënnec, annonce la fin de la phrase, soulageant aussi bien le lecteur que l'auteur. » La longueur de la phrase proustienne, il ne

1. Voyez Georges Rivane, *Influence de l'asthme sur l'œuvre de Marcel Proust*, avec une préface de Henri Mondor. Paris, la Nouvelle Édition, 1945.

fallait qu'y songer, c'est celle précisément de la « dyspnée asthmatique ». « Comme le thorax de l'asthmatique, la phrase est distendue »! comme lui, elle est « statique ». Si la phrase enfin s'achève, c'est que tout a une fin, y compris les accès de dyspnée asthmatique allergique. Le style du *Temps perdu* devient donc celui de la « dyspnée paroxystique », celui d'un « asthme atypique » de caractère infantile.

La thèse a de l'audace et de l'intransigeance. On voudrait quelques commencements de preuves. Or M. Rivane se refuse à citer la moindre longue phrase; son excuse est qu'on pourra toujours, avec une ou deux périodes, justifier « n'importe quelle théorie ». Assurément. Mais s'il pouvait produire cinq cents phrases qui confirment son hypothèse, ou deux cents, ou vingt-cinq, M. Rivane alors n'aurait-il pas plus de crédit?

Admirons d'abord qu'un asthme si précoce n'ait point affecté le style des premiers écrits : ni les *Pastiches et Mélanges*, ni les *Plaisirs et les Jours* ne révèlent à l'analyse ces fouillis d'incidentes à quoi se reconnaît la marque de la dyspnée. Admirons aussi que M. le Docteur Rivane accepte que parfois Proust écrive en ce style prétendu « phonographique ». Quoi? la pénible maladie qui va jusqu'à former ou déformer la langue d'un écrivain, elle cesserait d'exercer son effet chaque fois que le romancier en arrive à un dialogue? Curieusement docile aux désirs du créateur, elle s'effacerait pour laisser le champ libre aux souvenirs « phonographiques »? Tout médecin s'en étonnera.

Tout lettré, enfin, objectera qu'il n'y a chez Proust aucun dialogue « phonographique ». Proust lui-même nous en prévient, qui déclare qu'il lui faut rassembler en une seule phrase force merveilles éparses dans le temps. Et quel naïf lecteur supposerait qu'un seul homme ait jamais accumulé en quelques phrases autant de « cuirs » que Proust feint d'en relever chez tel de ses personnages?

Le seul texte auquel nous renvoie M. Rivane, comme exemple accompli du genre « phonographique », ne peut qu'infirmer l'hypothèse de l'auteur. Il s'agit d'un dialogue très connu : les bavardages de Norpois, dans les *Jeunes Filles en Fleurs*.

Le hasard m'a permis d'en consulter plusieurs états. Lorsque Marcel Proust obtint le prix Goncourt, l'éditeur projeta une rare édition des *Jeunes Filles en Fleurs*. Proust en résume l'histoire dans ses lettres aux Sydney Schiffs [1] : « On intercalerait dans chaque exemplaire plusieurs pages de mon manuscrit (non pas des fac-similés, mon manuscrit original lui-même) et aussi une héliogravure qu'on ferait faire d'après mon portrait par Jacques Blanche. » Un peu plus tard : « *La Nouvelle Revue Française* a fait sans me consulter

1. *Correspondance générale* T. III. 1932, *passim*.

cette fameuse édition des *Jeunes Filles en Fleurs* dont je vous avais parlé où il y a des fragments manuscrits de moi, une exécrable héliogravure de mon portrait par Blanche ». La *Nouvelle Revue Française* du 1er septembre 1920 annonçait, en effet, dans les pages publicitaires, la parution de cette *édition de grand luxe :* « Un volume in-folio tellière sur papier indian bible non broché, renfermé sous un cartonnage en papier décoré avec rabats et rubans de fermeture. » Cette édition, qui valait alors 300 francs, ne fut tirée qu'à cinquante exemplaires, dont chacun contenait quelques placards de Marcel Proust.

Un bibliophile alexandrin, M. Max Debbane, possédait un des exemplaires. Il m'a permis d'étudier les manuscrits et les placards. Ces documents correspondent aux pages 44-55 du tome I de l'édition *A la Gerbe* (aux pages 32-39 de l'édition courante). Pour un long fragment, nous avons ainsi quatre leçons antérieures au texte définitif : les épreuves imprimées du premier placard; les premières corrections et additions manuscrites; les épreuves imprimées du second placard; les secondes corrections et additions manuscrites. Pour le début du passage, nous ne possédons que les versions 1 et 2; pour la fin, que les versions 3 et 4. J'avais publié ce document lorsque je connus les idées du Docteur Rivane, et celle-ci en particulier que ce dialogue proustien est un parfait modèle de style « phonographique »[1].

Il est vrai que certaines répliques de Norpois passent telles quelles ou à très peu près, de notre première à la cinquième version. Ainsi, p. 44 de l'édition *A la Gerbe :* « En effet le roi... » et jusqu'à : « responsabilité dans l'événement. » Ainsi encore, un peu plus loin, depuis : « plusieurs personnes qui étaient au nombre des assistants » et jusqu'à : « mon cher marquis? » Faut-il conclure que, soucieux de reproduire avec une minutie de sténo ou de phonographe les propos d'un authentique M. de Norpois, Marcel Proust qui les avait enregistrés tels quels, ne pouvait se permettre la moindre correction? Mais comment alors expliquer, après « mon cher marquis », la suppression de quelques lignes ajoutées à la main sur le premier placard : « C'est que Vaugoubert est de ceux qui veulent une politique de résultats, une politique nationale, face à l'ennemi, à la française! Il n'est pas de ceux qui aiment travailler pour... le Roi de Prusse ». Comment expliquer, d'autre part, des additions qu'on ne trouve que dans la cinquième leçon? celle-ci, par exemple, un peu plus bas : « Il est d'ailleurs bien dans la manière du souverain. Je n'irai pas jusqu'à vous dire qu'il trouve tous les jours de purs diamants comme

1. Voir *Valeurs* (Alexandrie) Nos 6, 7 et 8. L'ensemble fut ensuite publié en plaquette à tirage restreint : *Cinq États des Jeunes Filles en Fleurs*, avec planches reproduisant tous les placards.

celui-là. Mais il est bien rare que dans ses discours étudiés, mieux encore, dans le prime-saut de la conversation, il ne donne pas son signalement — j'allais dire qu'il n'appose pas sa signature — par quelque mot à l'emporte-pièce. » Si les dialogues de Proust sont écrits dans un autre style que le récit, et sans les traits que le Docteur Rivane attribue aux souffrances de la dyspnée asthmatique allergique, plutôt que d'en chercher la raison dans une mystérieuse concordance entre l'arrêt des crises et le commencement de chaque texte dialogué, n'y faut-il pas reconnaître un effet de la nature même d'un style qui, chez les bons romanciers, et bien qu'il accuse les manies personnelles ou celles que forment en nous la classe, la profession, garde l'apparence du langage parlé? La conversation s'accommode assez mal des structures grammaticales qui donnent au style écrit sa concision et sa complexité. Le romancier écrit donc ses dialogues d'un mouvement comparable à celui de qui vraiment parle. Quoique je ne dispose point des états du texte antérieurs au premier placard de ce dialogue, je suis à peu près certain que l'état original différait à peine du premier qui nous soit acquis. En tout cas, notre premier état, même si nous admettons qu'il diffère quelque peu du texte original, comment oser le prétendre phonographique? Comme tout bon style de dialogue, c'est un concentré, un aggloméré de ridicules observés chez diverses personnes et à divers moments. Lignes ajoutées (ou supprimées) en cours de travail ont en effet ce commun caractère : *politique nationale*, *face à l'ennemi*, *à la française*, *pour le Roi de Prusse*, *je n'irai pas jusqu'à vous dire*, *purs diamants*, *appose sa signature*, *mots à l'emporte-pièce*, autant de clichés ou de tics fréquents alors chez les membres de la carrière, mais que leur conversation courante ne donnait qu'à l'état dilué ou sporadique. Si donc il faut admettre que ce prétendu style phonographique révèle autant (sinon la même variété) d'élaboration que le style « de fond », celui que le Docteur Rivane tient pour « typique » et asthmatique, comment se fait-il que la dyspnée, présente chaque fois que Marcel Proust élabore son style de narrateur, lui accorde un répit chaque fois qu'il dialogue?

A vrai dire, pas plus que dans les propos de Norpois je ne vois la dyspnée dans le récit du narrateur.

Oui, plus d'une phrase de Proust invite un lecteur attentif à supposer que l'auteur, vaille que vaille, entasse les incidentes. Mais quoi? le nombre des propositions est-il signe d'étouffement? Tout écrivain de périodes risquera fort de passer pour asthmatique. J'eus la curiosité d'analyser au hasard quelques phrases de Descartes. Mon édition de la Pléiade s'ouvrit ainsi aux pages 104-105. Chaque phrase y compte en moyenne plus de subordonnées que, chez Proust, la moyenne des phrases. Propositions subordon-

nées relatives et conjonctives y figurent en nombre sensiblement égal. Ce qui donne à la phrase de Descartes une allure si différente de celle de Marcel Proust, c'est la répartition des relatives et conjonctives. Lentement mûrie, la pensée cartésienne s'organise avec rigueur; l'écrivain veille à varier autant que possible les combinaisons de relatives et de conjonctives. Vainement chercherait-on, dans le *Discours de la Méthode*, les séquences caractéristiques de Marcel Proust et que (d'après l'apparence qu'elles prennent quand on les dispose en tableaux d'analyse logique) on pourrait appeler les séquences en escalier. Il arrive assez souvent que Proust au petit bonheur s'engage dans sa phrase : le voilà bientôt qui bute contre un substantif, auquel il accroche un pronom relatif, grâce auquel la phrase peut se traîner jusqu'à un autre substantif, auquel s'accroche un second relatif, et cela trois ou quatre fois de suite. Verra-t-on là un symptôme de la dyspnée? De négligence, plutôt; la liaison par pronoms relatifs exige peu de réflexion; elle abonde chez les gens simples, qui seraient fort embarrassés de lire et, à plus forte raison, de construire des périodes où s'enchaînent des conjonctives, mais qui vous écrivent sans peine une phrase que des *qui* ou des *dont* prolongent en lettre de trois pages. Lorsque Proust (J.F. III, 97, éd. *A la Gerbe*) entasse en quelques lignes, et dans la même phrase, cinq pronoms relatifs *où*, c'est d'écriture hâtive que nous pouvons parler, de négligence, d'asthme, nullement. Il écrivait volontiers d'un seul jet; si rapide que fût sa main, elle retardait parfois sur la pensée : au second placard, on lit en effet cet ajouté manuscrit : « Ma mère réprime un frémissement, car d'une sensibilité plus prompte que mon père *de ce qui* (barré) elle s'alarmait pour lui de ce qui... » Ainsi placé, *de ce qui* trahit la hâte. Le même placard en porte une autre trace : « une fois plus » au lieu de « une fois de plus ». Comme si l'écrivain semblait avant tout soucieux de ne rien omettre de tout ce qu'il sentait en lui, il passe à la diable sur *Carleroi* pour *Chartres*, sur *aturellement* pour *naturellement*, et ne corrige même pas ces bévues. Plutôt que la gêne d'un asthmatique, je vois donc sur les placards, et dans les longs raccords manuscrits, la graphie aisée, coulante, d'un homme qui écrit naturellement bien, aussi l'impatience de celui qui, désireux de compléter une œuvre considérable, mais conscient d'une maladie qui l'empêchera en effet de mettre à son projet une dernière main, veut d'abord avoir dit l'essentiel, fût-ce, par endroits, au prix de quelques négligences.

L'ensemble du texte proustien confirme l'impression que donnent ces placards, et par conséquent, infirme les idées de M. le Docteur Rivane. Pour m'en convaincre, j'ai étudié minutieusement un certain nombre, un grand nombre, de phrases proustiennes, et choisies parmi celles que le Docteur Rivane

eût évidemment qualifiées de « typiques ». Celle-ci par exemple : « Soit que les maisons cachassent une partie du port, un bassin de calfatage ou peut-être la mer même s'enfonçant en golfe dans les terres ainsi que cela arrivait constamment dans ce pays de Balbec, de l'autre côté de la pointe avancée où était construite la ville, les toits étaient dépassés (comme ils l'eussent été par des cheminées ou par des clochers) par des mâts, lesquels avaient l'air de faire des vaisseaux auxquels ils appartenaient quelque chose de citadin, de construit sur terre, impression qu'augmentaient d'autres bateaux, demeurés le long de la jetée, mais en rangs si pressés que les hommes y causaient d'un bâtiment à l'autre sans qu'on pût distinguer leur séparation et l'interstice de l'eau, et ainsi cette flotille de pêche avait moins l'air d'appartenir à la mer que, par exemple, les églises de Criquebec qui, au loin, entourées d'eau de tous côtés parce qu'on les voyait sans la ville, dans un poudroiement de soleil et de vagues, semblaient sortir des eaux, soufflées en albâtre ou en écume et, enfermées dans la ceinture d'un arc-en-ciel versicolore, former un tableau irréel et mystique. » Cette phrase-type de la dyspnée allergique (il faut bien qu'elle en soit le modèle, si longue, si encombrée) comme il est curieux qu'elle s'achève exactement lorsque tout est dit qu'évidemment l'écrivain y voulait inclure : l'impression d'ensemble aussi complète que possible, que lui donne une toile du peintre Elstir. L'analyse logique de ces vingt lignes révèle deux éléments juxtaposés, la seconde proposition principale (*ainsi cette flottille de pêche avait moins l'air d'appartenir à la mer que, par exemple, les églises de Criquebec*), pouvant en effet composer, avec ses deux subordonnées (*qui, au loin*... et *parce qu'on*...) une phrase indépendante. J'ai donc choisi un cas favorable autant que possible aux thèses du Docteur Rivane. Voici même — à la rigueur — le « ressaut » dont il parle, cette conjonction « et » qui annonce la seconde partie, plus brève, de la phrase : « *et* ainsi cette flottille... » Si le lien grammatical est faible, on voit néanmoins le lien logique des deux parts : la seconde se bornant à reprendre, en l'illustrant d'images, le thème de la première.

A considérer la confusion de cette phrase, où le Docteur Rivane saurait diagnostiquer le cours saccadé de la vie d'un asthmatique, je me demande plutôt si, par un procédé impressionniste et d'autant moins déplacé en l'espèce qu'il s'agit d'évoquer précisément un tableau impressionniste, Marcel Proust n'a pas voulu constituer en désordre grammatical l'incertitude que l'œuvre d'Elstir suggérait au spectateur. Ainsi la proposition qui s'ouvre sur « sans qu'on pût... » doit, selon la grammaire, compléter le verbe « causaient » qui appartient, lui, à la subordonnée conjonctive qui précède. Mais, selon la logique, n'achèverait-elle pas mieux l'idée formulée par les mots : *en rangs*

si pressés, qui appartiennent, eux, à la subordonnée conjonctive pénultième. De même, la subordonnée qui s'ouvre sur « parce qu'on... » est-elle en vérité le complément du participe « entourées », ou celui de « semblaient »? On la relie également bien à l'un ou l'autre de ces mots, entre lesquels Proust l'a logée. D'autres détails nous invitent néanmoins à reconnaître ici des traces de négligences, ou d'écriture trop rapide et nous interdisent d'y chercher en essai de confusion impressionniste. Le « par » de *par des mâts*, qui dépend du verbe « étaient dépassés », heurte deux autres « par » (« *par* des cheminées ou *par* des clochers ») qui complètent « eussent été »; il en résulte quelque gêne pour l'oreille et pour l'esprit. *La mer même* n'est pas non plus joli-joli (la mer m'aime, l'amer même, l'âme erre même, la mère m'aime, l'amer m'aime etc...) Je n'aime guère non plus : « ainsi que cela arrivait ». Et qu'est-ce diable que « l'insterstice de l'eau »? Et si l'on en vient à l'ordonnance des diverses subordonnées, rien n'y doit être considéré comme imposé à l'écrivain par les à-coups de la crise d'asthme; à moins qu'on n'admette, entre la nature de l'asthme et la logique des phrases, cette harmonie préétablie...

Soit encore cette phrase : « Parfois, à ma fenêtre, dans l'hôtel de Balbec, le matin quand Françoise défaisait les couvertures qui cachaient la lumière, le soir quand j'attendais le moment de partir avec Saint Loup, il m'était arrivé, grâce à un effet de soleil, de prendre une partie plus sombre de la mer pour une côte éloignée ou de regarder avec joie une zone bleue et fluide sans savoir si elle appartenait à la mer ou au ciel. » Y verra-t-on le désordre et les spasmes de l'allergie? Tout m'y paraît commandé par les lois du langage et celles de la beauté : la période s'amorce, ainsi que fréquemment, par une suite d'éléments dont la longueur progresse : parfois // à ma fenêtre // dans l'hôtel de Balbec // le matin quand Françoise défaisait les couvertures qui cachaient la lumière // le soir quand j'attendais le moment de partir avec Saint-Loup //... » Arrivé à ce point de sa phrase et au moment où les éléments rythmiques atteignent la longueur (une quinzaine de syllabes) au delà de laquelle il n'est plus possible de progresser sans embarras pour les poumons d'un homme *bien portant*, Proust, recourant au procédé traditionnel, revient à des rythmes brefs : « // il m'était arrivé // grâce à un effet de soleil //, » avant de répartir à nouveau le souffle en éléments plus longs, d'autant plus opportuns ici qu'il s'agit d'évoquer des lointains et la mer unie au ciel. Quelques lignes plus bas, voyez encore : « C'est ainsi qu'il m'arrivait à Paris, // dans ma chambre, // d'entendre une dispute, // presque une émeute, // jusqu'à ce que j'eusse rapporté à sa cause, // par exemple une voiture dont le roulement approchait, // ce bruit dont j'éliminais alors les vociférations aiguës et

discordantes... » N'estime-t-on pas surprenant que la crise d'asthme ait pour effet de découper la phrase selon les lois d'une rhétorique elle-même régie par la capacité d'un poumon en bon état?

Après avoir étudié plusieurs douzaines de périodes proustiennes, après en avoir étalé le schéma au tableau, ce qui me frappe, outre la fréquence de ces curieux escaliers, dont j'ai parlé, c'est la variété plutôt que l'analogie des structures. Il est vrai qu'une phrase fort réussie et, dont chaque détail révèle un souci de perfection, s'insère volontiers entre deux périodes où se trahit la négligence. C'est que, d'épreuves en épreuves, et de placards en mise en pages, Proust accumulait additions et raccords. Si quatre ou cinq lectures lui permettaient de corriger les défauts de sa première version et ceux de ses premiers ajoutés (l'examen des ratures successives montre à quel point le styliste en lui jouait d'un métier dont les pastiches portaient déjà le témoignage), comment eût-il pu mettre au même point de perfection les phrases griffonnées sur les dernières épreuves, juste avant le *bon à tirer?* Ces amendements consistant parfois en longues phrases rédigées d'une seule traite, qui s'étonnerait d'y trébucher sur des nœuds un peu gros?

A la fin de la préface qu'il écrivit pour l'essai du Docteur Rivane, Henri Mondor ose quelques réserves, et regrette que son confrère n'ait pas daigné proposer deux ou trois preuves : « elles n'eussent pas été superflues, cependant, et une forte démonstration ne doit pas trop dédaigner, même si elles paraissent innombrables, la multiplicité des preuves. De même, l'on ne peut oublier, au moment d'acquiescer à la thèse ou de lui opposer quelques objections, la virtuosité qu'avait montrée le prosateur si souple, dans les pastiches éblouissants de Saint-Simon, Sainte-Beuve, Flaubert, Renan, Goncourt, etc... qu'il a pris soin de réunir. » On ne saurait mieux dire; mais l'avis du professeur de médecine confirmant ici celui de la critique, j'ai d'autant mieux cru pouvoir en faire état que je n'ai connu la préface qu'après avoir achevé mon étude.

ÉTIEMBLE.

RENAISSANCE DES HÉBREUX

DU SIONISME AU MOUVEMENT DE LIBÉRATION NATIONALE

Pendant de longs siècles, le drame auquel on a fini par donner un nom — celui de « Problème Juif » — a été considéré comme l'effet d'une malédiction inéluctable. Sur le tard quelques esprits généreux y ont vu le signe d'un vice de conformation de la Société tout entière. Ainsi des réformistes à l'esprit élevé et des révolutionnaires au cœur ardent ont cru pouvoir ajourner le Problème Juif à des temps meilleurs. Ils en ont repoussé l'échéance au jour où, leur conception du monde finissant par s'imposer, l'anomalie d'Israël tomberait d'elle-même, comme dissoute dans le bain régénérateur d'où surgirait une humanité rajeunie et rénovée. Cette méthode attentiste a fait faillite. Elle n'a pas empêché la discrimination raciste, la persécution et les pogromes massifs de faire d'innombrables victimes. Elle n'a pu sauver de l'immense massacre un seul des six millions de Juifs d'Europe qui, parce que leur problème n'avait pas été posé et résolu à temps, ont succombé dans les chambres à gaz et les camps d'exterminations nazis.

L'hécatombe elle-même n'a pas supprimé le problème, car Hitler n'a pas réussi dans ses plans d'extinction totale de la race haïe. Dans cette même Europe centrale et orientale où la Gestapo, les S.S. et la Wehrmacht ont sévi, plus de deux millions de Juifs survivent. Pour eux — ainsi que pour un demi-million de leurs frères du Proche-Orient, dont la situation devient chaque jour plus précaire, — la question continue à se poser. Elle est posée par les menaces quotidiennes d'un antisémitisme qui n'a rien perdu de sa malfaisance. Les conditions d'une existence normale, celle d'hommes libres, leur sont toujours refusées.

Cette soumission et cette passivité sont plus dégradantes encore qu'exterminatrices. Et c'est contre cette humiliation et c'est contre

cet avilissement que toute une jeunesse s'est dressée, pour affirmer son droit à la vie sans excuse ni justification.

Si l'on ne connaît et si l'on ne reconnaît pas cette réalité, personne ne comprendra rien aux phénomènes apparemment mystérieux de migration qui portent des dizaines de milliers de ces Juifs d'Europe centrale et orientale à franchir, chaque jour, les frontières les plus strictement verrouillées au prix de risques souvent effroyables pour se diriger vers la Palestine. Sans ces prémisses, non plus, on ne saurait retrouver la physionomie authentique et compréhensible de la Résistance qui, en Palestine, mène un combat qu'une propagande tendancieuse cherche à défigurer, en accumulant les vocables, qu'on veut en vain déshonorants, de « terroristes », de « bandits » et de « gangsters », qu'un Philippe Henriot, par exemple, avait mis à l'honneur à Radio-Vichy contre le Maquis français.

Mais pour que ce mouvement de libération nationale apparaisse dans toute son ampleur, il convient de rappeler l'évolution qui, à travers les cheminements d'une idéologie à la recherche de ses formules définitives, et à travers les expériences réalisatrices, atteint aujourd'hui les dimensions d'une vaste insurrection où l'avenir de l'Orient méditerranéen est en jeu.



Contrairement à l'idée généralement admise, la paternité du Sionisme ne revient pas à Théodore Herzl, qui formula la doctrine du Sionisme politique. En tant qu'aspiration nationale-religieuse, le Sionisme est toujours présent partout où vivent des communautés juives. La croyance à la venue du Messie, ce n'était rien d'autre que du Sionisme à l'échelle de la sensibilité religieuse.

Toute l'histoire de la diaspora juive, traversée par les faux Messies — faux parce qu'ils ont échoué — est l'histoire d'un Sionisme d'aspiration à la recherche de moyens de réalisation.

L'émancipation individuelle des Juifs en France et, par la suite, dans les autres pays d'Europe occidentale, semble un moment transformer l'idée messianique, la réduire à l'aspect d'un concept métaphysique, n'impliquant plus rien de précis et parfaitement apte, sous cette forme, à s'intégrer dans l'idéologie révolutionnaire laïque, notamment à la notion révolutionnaire-bourgeoise de la Justice.

La nostalgie de Sion cesse d'avoir un sens. Une nouvelle variante de l'antique Juif surgit sur la scène de l'Histoire : le citoyen alle-

mand de confession mosaïque, le Français et l'Anglais israélites : en un mot, le Juif bourgeois en voie d'intégration dans la société bourgeoise, en rupture avec le Judaïsme traditionnel lequel ne survit plus guère que dans les pays de l'Orient slave où l'émancipation des Juifs n'est même pas encore à l'état de revendication.

C'est dans ces pays que naît, vers 1880, le mouvement sioniste actif, sous l'influence conjuguée du socialisme russe — qui considère les Juifs de l'Empire tzariste comme une minorité nationale et pose la question de leur émancipation en tant que telle — et des idées occidentales de liberté pour les peuples.

Les promoteurs judéo-russes du mouvement « Les Amants de Sion » envisagent un Sionisme à la fois idéaliste et pratique. Ces intellectuels partent pour la Palestine afin d'y défricher la terre, exactement comme les Russes d'origine aristocratique, de la « Narodnaïa Volia » s'improvisent artisans et maîtres d'école dans les villages de Russie : de manière exemplaire, en éclaireurs d'une avant-garde. Ils conçoivent la libération du peuple juif comme un acte d'auto-émancipation (l'ouvrage-manifeste de leur idéologue N. Pinsker s'intitule : *Auto-émancipation*). Mais leurs entreprises n'obtiennent de résonance que dans les milieux numériquement faibles de l'intelligentsia juive des pays de l'Orient slave, objets d'une législation discriminatoire.

Enfin Herzl vint.

Né en 1860 à Budapest, élevé à Vienne, Théodore Herzl appartenait par l'origine et l'éducation à un milieu qui ne professait plus le Judaïsme et chez lequel un généreux libéralisme politique avait remplacé la ferveur religieuse. Journaliste et littérateur, correspondant à Paris du grand quotidien libéral viennois *Neue Freie Presse*, Herzl était l'un des premiers types du *Weltbürger* d'origine juive, de cette nouvelle espèce d'aristocrates européens ayant des attaches dans toutes les capitales européennes, gentilshommes libéraux et cosmopolites d'un XIXe siècle optimiste que les deux guerres du XXe siècle ont définitivement éliminés de la surface de l'Europe.

Rien ne prédestinait ce Viennois au rôle de Prophète juif.

Cependant, l'Affaire Dreyfus et ses remous haineux incitèrent le spirituel chroniqueur à faire son examen de conscience. Ce romantique n'était pas un mystique. Très homme du XIXe siècle, c'est-à-dire foncièrement optimiste, la constatation de l'existence, à l'orée du XXe siècle, d'une question juive qui, malgré les apparences, n'avait encore trouvé aucune solution valable, lui faisait envisager ce pro-

blème à l'aide de données nouvelles. De l'excès du mal, le bien allait naître.

L'État juif était une revendication qui semblait pouvoir se justifier à une époque qui voyait renaître les aspirations à l'indépendance de tant de peuples : les Slaves de l'Empire habsbourgeois, les Magyars, etc, alors que les Grecs, les Serbes, les Belges, les Hollandais et les Roumains venaient d'obtenir cette indépendance.

La liberté des États était garantie par les traités internationaux, celle des citoyens desdits États par des constitutions libérales. L'État juif était donc l'unique solution à la question juive. Il ne s'agissait plus d'entrer en lice contre les éternels préjugés de l'antisémitisme, mais de ravir à cet antisémitisme sa raison d'être même en lui enlevant son objet : le Juif de la diaspora, toujours et partout considéré comme un Étranger — malgré l'émancipation et l'assimilation — et exposé, par sa situation sociale de commerçant riche ou pauvre, à subir les conséquences de toutes les mauvaises conjonctures économiques.

Herzl ne se contente pas d'exposer son plan et de recruter des partisans. Il négocie. Il entre tout d'abord en contact avec des personnalités de la haute finance israélite qui se montrent hostiles ou indifférentes, car elles ne désirent pas l'émancipation du peuple juif en tant que tel : le peuple juif, c'est pour eux une notion périmée. Ce que veulent ces financiers, tous plus ou moins philanthropes, c'est l'absorption de l'individu juif dans un milieu non juif; à cet effet, ils sont prêts à consentir à certains sacrifices, comme, par exemple, le financement d'une colonisation agricole juive outre-Atlantique destinée à transformer des « Luftmensch » de Russie en planteurs ou en éleveurs argentins. Aussi bien, Herzl ne trouve-t-il qu'un accueil froid auprès de personnalités telles que le baron Maurice de Hirsch.

Mais il ne se laisse pas décourager. Il se rend en Turquie où il est reçu en audience par le sultan Abdul-Hamid. Les résultats de cette entrevue politique sont nuls. Le fondateur du Sionisme politique rencontre aussi l'Empereur d'Allemagne et le Ministre tzariste, férocement antijuif, von Plehve.

Cependant au milieu de l'indifférence des hommes politiques et de l'hostilité des grands Juifs, Herzl poursuit son activité avec l'appui enthousiaste des masses juives d'Europe orientale. En 1897, il convoque le premier Congrès sioniste où est élaboré le programme dit « de Bâle » et qui revendique la Palestine pour le peuple juif. C'est à ce Congrès que naît l'*Organisation Sioniste mondiale* et le premier

organisme financier pour l'achat des terres en Palestine, le *Jewish Colonial Trust*, ainsi que le *Fonds National juif.*

Pratiquement, la première immigration massive en Palestine date de 1880. Pendant toute la période initiale du Sionisme, cette immigration se poursuivra en dépit des difficultés presque insurmontables rencontrées par les premiers colons, victimes des razzias bédouines et du paludisme.

En 1904, au moment de la mort de Herzl, la Direction de l'Organisation sioniste est assumée par des personnalités de peu de relief comparées à celle du fondateur du mouvement, telles que Maurice Wolfsohn qui remplace Herzl. L'écrivain Max Nordau joue dans l'Organisation sioniste un rôle considérable.

La première guerre mondiale provoque le transfert du siège de l'Organisation sioniste qui se trouvait à Berlin. C'est désormais Stockholm, Londres, puis, en 1917 New-York, qui deviennent les principaux centres du sionisme politique, tout orienté vers les Puissances Alliées, car c'est de la défaite de l'Empire Ottoman que les sionistes atetndent un renouveau de l'essor juif en Palestine. Le Dr Weizmann, Juif d'origine russe et chimiste éminent, qui travaille pour l'industrie de guerre britannique, devient à cette époque le Président de l'Organisation. Il a acquis la citoyenneté britannique et sa politique est entièrement basée sur la collaboration avec l'Angleterre.

Les « activistes », Vladimir Jabotinsky et Joseph Trumpeldor organisent une légion juive qui combat les Turcs en Palestine et particulièrement en Transjordanie. Les Israélites assimilés d'Angleterre s'opposent par tous les moyens à l'existence d'une « Légion juive » autonome. Cependant ces soldats juifs et sionistes jouent un rôle décisif au cours de la grande offensive de 1918 contre les Turcs en Palestine. Par la suite, Vladimir Jabotinsky, homme d'une immense culture, qui conciliait en sa personne l'ardeur idéaliste avec une grande lucidité politique, jouera un rôle capital dans l'orientation nouvelle qui aboutira à la rupture avec le Sionisme officiel.

*
* *

La Déclaration Balfour, dont on a tant parlé, n'est qu'une simple lettre adressée par Arthur James Balfour, Ministre des Affaires Étrangères de Grande-Bretagne, à Lord Rothschild. Le chef du « Foreign Office » y dit à son correspondant, à la date du 2 Novembre 1917, « la sympathie du Gouvernement de Sa Majesté pour les aspi-

rations juives sionistes », sympathie qui est approuvée par tous les membres du gouvernement : « Le gouvernement de Sa Majesté est favorable à l'établissement en Palestine d'un Home national pour le peuple juif et il s'efforcera par tous les moyens de faciliter l'accomplissement de cette tâche, étant entendu qu'il ne sera porté aucun préjudice aux droits religieux et civils des communautés non juives existant en Palestine, ni aucune atteinte aux droits et au statut politique des Juifs dans les autres pays. »

Cette déclaration, faite pour être transmise à l'Organisation sioniste, fut par la suite officiellement approuvée par la France, l'Italie, le Japon, et par le Président Wilson dans une lettre adressée au rabbin Stephen Wise. Elle figure en tant que préambule dans le document international contresigné par les représentants de 52 nations et confiant à la Grande-Bretagne le mandat sur la Palestine. Voici quelques clauses importantes de ce mandat :

ART. 2. — Le Mandataire assumera la responsabilité d'instituer dans le pays un état de choses politique, administratif et économique de nature à assurer l'établissement du Foyer national pour le peuple juif, comme il est prévu au préambule, et à assurer également le développement d'institutions de libre gouvernement, ainsi que la sauvegarde des droits civils et religieux de tous les habitants de la Palestine, à quelque race ou religion qu'ils appartiennent.

» ART. 6. — Tout en veillant à ce qu'il ne soit pas porté atteinte aux droits et à la situation des autres parties de la population, l'Administration de la Palestine facilitera l'immigration juive dans des conditions convenables et, de concert avec l'organisme juif mentionné à l'article 4, elle encouragera l'établissement intensif des Juifs sur les terres du pays, y compris les domaines de l'État et les terres incultes inutilisées pour les services publics. »

En dépit du caractère équivoque du terme « home national », la déclaration Balfour est accueillie avec un immense enthousiasme par les masses juives dont les sympathies vont au Sionisme. Désormais, les aspirations nationales juives ont une consécration légale de portée internationale.

L'immédiat après-guerre est caractérisé en Palestine même par une conjoncture économique favorable, une de ces brusques prospérités à l'américaine qui se répercutent surtout dans le domaine du négoce des terrains et de la construction. C'est aussi la période d'une immigration relativement importante de Juifs polonais. Tel-Aviv se développe pour devenir une grande ville de type européen,

uniquement peuplée de Juifs. En 1924, c'est le brusque écroulement et la crise. Cependant l'industrialisation du pays est entreprise et notamment son électrification grâce à l'œuvre de l'ingénieur judéo-russe Ruthenberg. La colonisation se développe, surtout celle du type collectiviste.

La structure et la composition de l'Organisation sioniste sont telles que son activité est entièrement subordonnée aux possibilités de collaboration avec l'Angleterre. C'est cette puissance qui fixe les quotas de l'immigration juive et délivre les « certificats d'entrée » à l'organisation sioniste qui, à son tour, les distribue aux candidats à l'immigration. En 1929, à la suite des manifestations arabes contre la présence des Juifs au Mur des Lamentations de Jérusalem, les inconvénients de cette subordination se font grandement sentir. Une commission britannique d'enquête, la Commission Shaw, se met à chicaner sur le sens des termes obscurs de la Déclaration Balfour. A l'intérieur du Sionisme, c'est la question de Transjordanie, arbitrairement détachée de la Palestine en 1922, qui fait l'objet de violentes discordes. Les partisans de Jabotinsky, lesquels se sont constitués en fraction « révisionniste », et qui engagent une campagne pour le retour du territoire transjordanien à la Palestine, se heurtent aux dirigeants modérés de l'Organisation sioniste, qui se refusent à exprimer toute revendication qui pourrait déplaire aux Anglais, bien qu'il s'agisse en l'occurrence d'une violation de la lettre du mandat, lequel prévoit l'intégralité de la Palestine (Cisjordanie et Transjordanie) et ne fait qu'ajourner provisoirement l'application, dans les régions transjordaniennes, des mesures ordonnées pour l'établissement d'un « home national » [1]. Le mot d'ordre d' « État juif », que les chefs sionistes adoptent actuellement, est alors stigmatisé par eux comme une revendication extrémiste et démagogique.

Dans son ensemble, le Sionisme s'est embourgeoisé, en dépit du fait que sa tendance dominante, le *Poalé-Sion*, se rattache à l'idéologie de la Deuxième Internationale. Entre les politiciens sionistes

1. « Dans les territoires situés entre le Jourdain et la frontière orientale de la Palestine (donc il s'agit de la Transjordanie — N. d. R.), telle qu'elle sera déterminée ultérieurement, le mandataire aura le droit, avec le consentement du Conseil de la Société des Nations, d'ajourner ou de suspendre l'application de telles dispositions de ce mandat qu'il pourra considérer comme inapplicables dans les conditions locales existantes et de prendre telles dispositions qu'il pourra juger appropriées pour l'administration de ces territoires, pourvu que ne soit prise aucune mesure incompatible avec les dispositions des articles 15, 16 et 18 » (lesquels ont trait à la non-discrimination raciale et religieuse). (Article 25 du Mandat.)

de Jérusalem et de Londres et les hommes des colonies, un abîme se creuse. Les uns créent quelque chose d'organique, se transforment au contact d'une réalité qu'ils ont créée et acquièrent ainsi une mentalité de pionniers paysans. Les autres continuent la politique du ghetto, de quête d'interventions et de sollicitudes sollicitées. Ce que les précurseurs du Sionisme ont dénoncé dans l'idéologie de l'assimilation : le recours constant à la bienveillance des puissants, le fait de se mettre toujours sous la dépendance de leur bonne ou mauvaise volonté, les chefs sionistes de l'entre-deux guerres le pratiquent d'une manière à peine transposée.

Le « peuple juif », ce n'est plus qu'un slogan de réunion publique à l'usage des orateurs de meetings sionistes. En fait, les chefs sionistes ont pris à leur compte la notion arbitrairement introduite dans la Déclaration Balfour (contre la volonté de Lord Balfour lui-même, partisan déclaré de l'État Juif) de « home national », devant servir de refuge à des Juifs d'Europe centrale et orientale destinés à devenir de loyaux sujets coloniaux de Sa Majesté. L'hostilité violente manifestée au début envers le Sionisme par les « grands » Juifs assimilés s'est atténuée ou a disparu. Du grand espoir de renaissance nationale, de l'énorme capital de confiance investi, les dirigeants sionistes ont fait une « œuvre » politico-philanthropique.

***

De seule réponse juive à la question juive, le Sionisme officiel s'est transformé en solution partielle ou accessoire que les spécialistes en « expériences sociales » comparent aux œuvres de colonisation en Crimée, au Biro-Bidjan ou en Argentine.

Qu'ils le veuillent ou non, les chefs sionistes sont obligés de mener « double jeu ». Pour les masses juives, ils continuent à professer un nationalisme intransigeant, à faire appel à la sentimentalité religieuse et messianique. Devant les Juifs assimilés dont ils sollicitent maintenant le concours, ces mêmes dirigeants se posent en philanthropes, spéculant ainsi sur une équivoque.

En 1928, la *Jewish Agency* s'étend et accepte dans son sein 50 % de membres non sionistes, malgré l'opposition d'un important secteur du sionisme. Depuis 1929 la politique des dirigeants sionistes se confond avec celle de la *Jewish Agency*. En 1939, le Gouvernement britannique publie un Livre Blanc qui fixe, une fois de plus, sa politique en Palestine et qui tend à y enfermer les Hébreux dans un rôle de simple minorité. Toute immigration nouvelle est interdite

et l'expansion du « home national » condamnée à étouffer dans les dimensions étriquées d'un ghetto ramené à cinq pour cent de la superficie de la Palestine, — disposition qui rappelle singulièrement la « zone réservée » de la Russie tsariste où les Juifs étaient autorisés à résider. Ces mesures — qui constituaient une espèce de Munich palestinien, destiné à « apaiser » les agitateurs arabes à la solde des Puissances axistes, — équivalaient pratiquement à une annulation de la Déclaration Balfour. Le « Livre Blanc » est rejeté comme illégal par la commission permanente des Mandats à la S.D.N., ce qui n'empêche pas l'Angleterre d'en appliquer la politique.

Voici ce qu'a dit au sujet de ce reniement David Lloyd George :

« Étant Premier Ministre à la date où la célèbre Déclaration Balfour fut connue, je fus naturellement associé très étroitement à sa préparation avec cet éminent homme d'État. Nous avons été effectivement assistés dans nos délibérations par Lord Milner, M. Bonar Law et M. Arthur Henderson; ainsi des hommes de tous les partis contribuèrent à l'élaboration de ce document.

» Il serait utile, aujourd'hui, de citer quelques-uns des faits qui nous amenèrent à cette politique. Il y a vingt-cinq ans, l'Empire britannique se trouvait engagé dans un combat de vie ou de mort, contre le plus formidable empire militaire du monde, pour le triomphe du Droit international. En 1917 ce conflit avait atteint une phase critique, l'issue de la lutte apparaissant alors plus que douteuse. Les chances de la victoire semblaient à ce moment favoriser les militaristes allemands. Des deux côtés de la barricade, les dirigeants tendaient de tous leurs efforts à rallier les forces et les ressources disponibles, celles de l'intérieur et celles des pays neutres, pour obtenir une décision en leur faveur. Les Alliés et leurs adversaires s'étaient également rendu compte de l'influence incontestée que les Juifs, descendants de la grande dispersion, pouvaient exercer et des services qu'ils pouvaient rendre aux points vitaux de la zone de combat. Aussi les rivaux se livrèrent-ils à une compétition pour offrir aux leaders juifs, comme récompense de leur soutien et dans l'éventualité de la victoire, d'assurer à Israël la réalisation de ses rêves, la restitution à ses enfants d'un foyer sur la terre immortalisée par la contribution que leurs ancêtres y ont faite à tout ce qu'il y a de plus noble dans notre civilisation.

» Les Juifs préférèrent notre promesse à celle des Allemands. La célèbre Déclaration Balfour, sur l'établissement d'une patrie pour les Juifs au pays de Canaan, ne fut pas faite par nous comme un acte

de pure bonne grâce. Il importe que l'on comprenne qu'il s'agissait là d'un marché, en échange d'un appui précieux, l'appui effectif des Juifs du monde à la cause des Alliés, notamment en Amérique, en Russie et en Europe centrale. Tous les Partis — Conservateurs, Libéraux et Socialistes, sans exception aucune et sans protestation — acceptèrent cette déclaration non seulement en Grande-Bretagne mais encore dans chacun des pays alliés ou associés.

» Les Juifs se sont honorablement acquittés de leur part du contrat. Maintenant, nous cherchons à nous soustraire à notre part d'obligations. Le ministre des Colonies affirme que la Déclaration Balfour contenait des promesses faites aux Arabes aussi bien qu'aux Juifs. C'est vrai; mais tous les engagements pris à l'égard des Arabes ont été plus que remplis. Tandis que tous les engagements contractés à l'endroit des Juifs ont été exécutés de mauvaise grâce ou de façon inadéquate en de nombreuses occasions; aujourd'hui, on se propose de les restreindre graduellement jusqu'au point de l'abolition totale.

» Quelles promesses ont été données aux Arabes? La prem ère, c'est que rien ne sera fait qui puisse compromettre les droits civils et religieux des communautés non juives existant en Palestine. La seconde c'est que le nombre des immigrants juifs ne devrait à aucun moment excéder la capacité d'absorption économique du pays. Laquelle de ces deux conditions pro-arabes a-t-elle été violée ou éludée par la Grande-Bretagne? Aucune. Mais les Juifs? Les Juifs ont-ils contesté ou entravé une quelconque liberté ou un droit quelconque des Arabes? Où et quand?

» Tout le niveau de vie des habitants arabes de Palestine a été élevé par suite de l'immigration juive. Leurs salaires ont triplé. Leur condition hygiénique s'est améliorée, grâce aux institutions médicales et aux aménagements sanitaires réalisés par les Juifs. La fourniture d'eau — pour l'irrigation, l'énergie électrique et les besoins domestiques — est désormais abondamment assurée en de nombreuses régions. La malaria disparaît grâce à l'assèchement des marais par les Juifs; la culture selon des méthodes primitives disparaît lentement sous l'effet de l'exemple juif; aucun Arabe n'a été exproprié contre son gré de sa terre par les Juifs. Ils achètent des marais arides et désolés par la malaria ainsi que des collines pierreuses, en les payant des prix exorbitants à leurs propriétaires arabes. Ensuite ils drainent ces déserts, les irriguent, les fertilisent et les ensemencent jusqu'à ce que la terre de Canaan, où coulaient jadis le lait et le miel, apparaisse à nouveau.

» L'immigration a-t-elle dépassé la limite de la capacité d'absorption? La population de la Palestine, aujourd'hui, est d'environ un million et demi d'âmes. L'Italie, qui est un pays à divers titres comparable à la Palestine, montagneux et ne possédant pas de riches gisements minéraux, nourrit une population dont la densité au kilomètre carré est triple de celle de la Palestine actuelle. Appliquée à la Palestine, la densité italienne donnerait à ce pays une population de quatre millions cinq cent mille habitants. Au temps du Christ, sa population se chiffrait à quatre millions d'Hébreux. Cela signifie qu'il y a de la place pour deux millions et demi de personnes qui pourraient s'établir encore en Palestine.

» Des activités malfaisantes, fomentées par les Italiens et les Allemands au cours des récentes années parmi une petite fraction d'Arabes, nous ont entraînés à commettre un acte de perfidie nationale qui déshonorera le renom britannique...

» Il renforcera la conviction désastreuse qu'on ne peut plus faire foi à notre parole d'honneur, pour peu qu'il doive nous en coûter quelque chose, Jusqu'à ces derniers temps, la Grande-Bretagne a été tenue en estime, comme un pays qui tient toujours parole. Nous courons le risque de perdre cette honorable réputation. La plupart de nos difficultés récentes proviennent de ce que, lorsque nos engagements se heurtent à quelque obstacle, notre « oui » n'est plus un « oui » et notre « non » cesse d'être un « non ». De Pékin au mont Sion, notre passage est jonché de promesses violées. Je conclus en citant la belle déclaration de M. Eden, à savoir que nous ne saurions édifier la paix du monde que sur la bonne foi internationale. »

(Déclaration radiodiffusée par la B.B.C., le 23 *Mai* 1939.)

A côté de M. Weizmann, sujet britannique et grand « modérateur », d'autres leaders ont surgi : Ben-Gourion, Gruenbaum, etc. Ils sont plus aptes que Weizmann à couvrir leur attitude timorée par un vocabulaire intransigeant. Le travailliste Ben-Gourion a repris un certain nombre des revendications qui avaient valu à l'oppositionnel Jabotinsky une réputation tout à fait imméritée de droitier, voire de fasciste : l'État juif (qui est dans le programme de Herzl), l'Armée juive. Mais en fait, il n'y a pas grande différence entre la position d'un Weizmann et celle d'un Ben-Gourion.

Dès le début des hostilités, la Palestine hébraïque tout entière collabore à l'effort de guerre des Nations Unies. L'opposition britannique empêche jusqu'au bout l'Armée juive de se réaliser. Cependant, une « Brigade juive » est créée qui combat sur les fronts

d'Afrique et d'Italie et joue un rôle décisif au moment de la poussée de Rommel en direction du canal de Suez. Sans compter les forces de police spéciale (une sorte de milice), plus de 40.000 Hébreux de Palestine s'engagent. Simultanément, l'industrie hébraïque de Palestine assure le ravitaillement des troupes du maréchal Montgomery, qui ne pouvaient plus guère recevoir leur approvisionnement à travers la Méditerranée. Une fois le péril passé, ces services sont oubliés. Le Colonial Office maintient et accentue sa politique hostile aux aspirations des Hébreux.

La structure de l'Agence juive et celle de l'Organisation sioniste sont établies en vue d'une collaboration avec l'Angleterre. En période de crise politique, lorsque l'Angleterre, comme c'est le cas actuellement, se fait le champion de l'antijudaïsme en Palestine, cette collaboration devient soumission. Quand même ils le voudraient, les chefs sionistes officiels ne seraient pas en mesure de se détacher de l'Angleterre à laquelle certains d'entre eux — et des plus marquants — sont liés par une forte allégeance, étant donné leur qualité de ressortissants britanniques. L'existence d'un groupe de résistance « officielle » comme la « Hagana » ne change rien à ce fait, car sa fonction consiste surtout à servir de soupape. La Résistance juive en Palestine est une réaction toute spontanée et naturelle. Il s'agit pour les chefs sionistes de la contrôler en partie pour en faire un instrument politique destiné moins à impressionner l'Angleterre (qui ne s'en laisse pas accroire) qu'à représenter l'aspect spectaculaire et « intransigeant » de leur politique. Mais la vraie Résistance, le Maquis, c'est l'« Irgoun » et les « Combattants pour la Liberté d'Israël », maquis honni par le sionisme officiel et même pourchassé par certains tenants trop zélés de l' « Agence Juive ».

Les dirigeants sionistes continuent à envisager des possibilités de négociation avec l'Angleterre. C'est leur unique perspective. Un projet de partage est envisagé, beaucoup plus désavantageux que celui proposé par la Commission Peel en 1937. Les hommes de l' « Agence Juive » sont prêts à l'accepter maintenant, et avec lui un dérisoire « État juif » de poche, qui rendrait impossible toute immigration juive. Mais l'équivoque de leur politique est telle qu'ils ne peuvent pas déclarer franchement qu'ils se résignent à cette solution défaitiste. C'est pourquoi M. Ben-Gourion fait des discours à la fois vagues et incendiaires au cours de meetings populaires à Paris et à New-York. Cependant l'opinion publique sioniste, et surtout les éléments palestiniens de l'Organisation sioniste, ne croient

plus guère à la possibilité d'une collaboration judéo-anglaise. Il y a lieu de noter que le dilatoire état de « négociation permanente » est justement le climat désiré par le « Colonial Office » et le « Foreign Office » dans l'Affaire de Palestine. L'Angleterre, quand il le faut, suscite des occasions de négocier en faisant de pseudo-concessions. Un exemple classique de cette tactique : le 29 Juin 1946, les Anglais arrêtent les leaders de l'Agence Juive qui se trouvent en Palestine et les internent dans le camp de concentration de Latroun. Les sionistes demandent naturellement la libération de ces chefs. A la veille du Congrès sioniste, ils sont en effet libérés, ce qui permet à l'Agence Juive de se prévaloir d'un succès, alors qu'il est tout à fait évident que les leaders n'ont été arrêtés que pour être relâchés. Il s'agissait en l'occurrence des plus modérés parmi les leaders de l'Agence, donc justement ceux que les Anglais désirent comme partenaires aux négociations.

Un autre exemple de la tactique anglaise de temporisation et de diversion est fourni par l'institution des « Commissions d'enquête » qui attirent l'attention, sans jamais aboutir à rien. Déjà en 1937, la Commission Royale, dite « Commission Peel », s'était livrée à une longue enquête en Palestine pour finir par proposer un projet de partage que l'on savait devoir être repoussé par les Juifs et par les Arabes. En 1945, une nouvelle commission d'enquête anglo-américaine est créée. M. Bevin promet de se ranger à ses conclusions. Les membres de la commission circulent pendant de longs mois à travers l'Europe, l'Amérique et le Proche Orient, questionnant Juifs, musulmans et chrétiens, sionistes et antisionistes, gens des camps de D.P. d'Allemagne et rescapés de Pologne.

Après ce voyage autour de la détresse juive et à la suite d'interminables délibérations, la Commission, dont les membres américains se résignent, malgré leurs sentiments, à demander le moins possible, eu égard à la promesse de M. Bevin, conclut en faisant ressortir la nécessité d'ouvrir de toute urgence les portes de la Palestine à 100.000 Hébreux qui séjournent dans les camps allemands. Après une nouvelle période d'attente, Londres décide de ne tenir pratiquement aucun compte des recommandations de la commission anglo-américaine. Pendant des semaines et des semaines, les internés d'Allemagne, les Juifs d'Amérique et les sionistes de partout ont attendu avec impatience les décisions de cette enquête. Comme rien n'en est résulté, en collaborant à cette enquête on s'est prêté aux manœuvres dilatoires de M. Bevin.

L'insuffisance du Sionisme pour faire face à la question juive — qui est devenue effectivement une question de vie ou de mort pour quelques millions de rescapés des massacres européens — est actuellement évidente. Elle n'est pas simplement le fait d'une incapacité des dirigeants, elle dépasse les questions de compétence personnelle. C'est une insuffisance constitutionnelle et organique.

Le Sionisme est fondé sur l'idéologie du XIX[e] siècle; il est le produit du libéralisme politique, et ce dernier constitue sa principale référence. D'une époque de générosité et de « prospérité » politique, il a pu attendre impulsion et concours. Son argument principal était un appel à la générosité des peuples et des individus. En une époque de détresse, quand les peuples se rétractent, quand ils arguent de nécessités et non plus de justice, le dialogue entre les Sionistes et les Gentils est en porte-à-faux. On peut faire semblant de considérer comme ayant un sens le quiproquo judéo-anglais; il est impossible d'aboutir à quoi que ce soit par ce moyen.

Mais autant la position du Sionisme, en tant que partenaire d'une Puissance, est affaiblie, autant la *réalité* juive en Palestine, que le Sionisme a suscitée, est vivante et forte. Nous assistons là-bas au phénomène typique, mais non exceptionnel, d'une idéologie dépassée par ses réalisations.



Nul ne contestera la paternité du Sionisme pour ce qui concerne l'œuvre de la Palestine juive. Toutes ces cités, ces colonies, cette nouvelle culture hébraïque avec tout ce qu'elle sécrète, sont des choses inimaginables sans l'effort et l'ardeur des « utopistes » qui prirent au sérieux les paroles de Herzl, le Messie de Vienne et de Paris.

Cependant, la Palestine juive de 1946 a dépassé le niveau du Sionisme classique. Avec cette ingratitude qui est un signe de maturité, elle s'est détachée de ses précurseurs pour se forger une réalité au regard de laquelle les slogans et la sentimentalité sionistes ne représentent plus que des réminiscences historiques. Le peuple hébreu de Palestine, les 700.000 hommes, femmes et enfants qui parlent hébreu et se battent contre l'oppression anglaise, ont pris conscience, naturellement, de leurs droits. Ces hommes sont une réalité et non plus un postulat, comme le Sionisme. Comparés à eux, des hommes comme Weizmann et d'autres chefs sionistes, qui vivent dans les capitales européennes et font antichambre chez les Ministres, sont des Juifs du ghetto.

La mentalité des Hébreux palestiniens et celle des sionistes de la diaspora sont deux choses différentes. Le sentiment de supériorité à l'égard des Arabes, un des traits marquants des premières générations de « colons » juifs, et qui subsiste chez les sionistes européens fiers de leur « occidentalisme », a disparu chez les jeunes Palestiniens pour faire place à un sentiment d'égalité :

« Nous considérons les Arabes de Palestine comme des frères de sang. Nous recrutons parmi les jeunes Juifs de Palestine dans tous les milieux, mais spécialement dans les classes ouvrière et paysanne. Nous comptons parmi nos membres un certain pourcentage d'Arabes dont beaucoup se sont battus jadis contre nous, mais qui ont compris que nos divisions faisaient le jeu des Anglais. Nous recrutons aussi parmi les Juifs étrangers qui se sont battus dans les maquis européens contre les nazis et qui veulent nous aider à conquérir l'indépendance de la Palestine. » dit une proclamation du « Groupe Stern ».

On dit de cette nouvelle jeunesse palestinienne qu'elle est nationaliste et, certes, on ne saurait qualifier un tel jugement d'excessif. Cependant, ce nationalisme n'obscurcit pas son jugement. Sa critique de la politique anglaise n'est pas seulement sévère, mais encore pertinente. En témoigne la déclaration suivante faite à ses juges par un accusé du groupe Stern qui fut condamné à mort :

« La Grande Bretagne nous a trompés et cette violation de la parole donnée est responsable d'une mentalité qui fait que l'élite de notre jeunesse qui, auparavant, regardait les peuples britanniques et juifs comme alliés, prend les armes et les utilise contre le gouvernement britannique. Il semble que les Britanniques sont dans la situation du héros de Stevenson, le Docteur Jekyll, ce gentleman policé qui accomplit une expérience unique. A Londres et dans les cercles européens, la Grande-Bretagne apparaît sous son propre aspect, comme le Docteur Jekyll, mais aux colonies elle s'est transformée et devint la sinistre personnalité de Mr. Hyde. Nous, la jeunesse hébreue, avons finalement décidé que Mr. Hyde doit être éliminé. »

(Déclaration faite au Tribunal militaire de Jérusalem par l'accusé Mathias Shmulevitz, membre des « Combattants pour la Liberté d'Israël ». [Groupe Stern].)

L'antagonisme entre la Résistance palestinienne et les éternels négociateurs sionistes, impuissants plénipotentiaires sans mandat, n'est rien d'autre que l'antagonisme entre le Palestinien vigoureux,

au tempérament « balkanique » et l'homme des congrès de Bâle ou de Zurich. D'un côté « l'Homme du problème » et de l'autre le premier produit de la solution. L'homme palestinien considère la Palestine comme son pays et celui de tous les Juifs qui n'ont pas de patrie. C'est pourquoi il s'occupe d'immigration « illégale ». L'homme du ghetto sioniste croit — ou fait semblant de croire — qu'il est dans une situation contractuelle. C'est pourquoi il exhorte son « partenaire » à se comporter en gentleman.

De la Palestine « organique » qui a dépassé l'ère du sionisme, est issu un nouveau mouvement fondé sur quelques idées simples ne procédant plus d'une « idéologie », mais d'une nécessité.

* * *

Le Sionisme est une « opinion »; en tant que telle, elle demeure contestable, obligée d'accepter l'existence d'autres « opinions » adverses. La Résistance hébraïque, le nouveau Mouvement Hébreu de Libération nationale, représentent une réalité en dehors du domaine des concepts et des postulats.

Pour rendre intelligible cette réalité nouvelle, de claires définitions s'imposent. La cause qui nous occupe n'a que trop longtemps souffert de confusions qui ont prolongé l'équivoque dans l'action comme dans la pensée. Un des malentendus les plus malfaisants est dû au manque de précision dans la délimitation des contours de la Nation hébraïque. On a continué de parler d'un « Peuple Juif » où se mêleraient une variété d'éléments que seul l'arbitraire permet d'enfermer dans une unité factice : les Juifs nationaux et les Israélites assimilés, les partisans de la Renaissance nationale et ses adversaires, ceux qui se reconnaissent comme membres d'une même entité ethno-politique, et ceux qui se considèrent comme parfaitement intégrés dans l'économie civique des pays où ils sont nés.

Cette obstination à user de formules qui ne correspondent plus aux faits n'a pas seulement abouti à perpétuer la fastidieuse polémique pour ou contre l'assimilation, elle a eu encore pour effet d'accentuer les différences qui séparent les diverses catégories de Juifs, et de rendre impraticable précisément leur union que l'on se flattait de sauvegarder. On aurait dû pouvoir mobiliser en faveur de la Renaissance nationale les sympathies de tous les Juifs, même de ceux qui ne se sentent pas directement engagés dans leur personne. Un Américain d'origine irlandaise, résolu à demeurer citoyen des États-Unis, éprouvait-il une difficulté quelconque à concilier son

appartenance à la grande République nord-américaine avec le devoir de solidarité à l'égard de la petite Irlande en lutte contre la domination étrangère? Mais loin d'obtenir un tel concours, le Sionisme traditionnel n'a réussi qu'à dresser contre lui l'hostilité de tous ces Juifs au nom desquels il prétendait parler quand même, et qui, eux, lui refusaient toute autorité représentative. Ainsi fut créé un antagonisme gratuit, dont l'un des effets fut de fournir à l'Antisémitisme un faux argument de plus, celui de la prétendue double allégeance.

Cette position équivoque a également eu pour conséquence d'agglomérer, au sein de l'Organisation Sioniste, à côté de ceux pour qui la Palestine est une nécessité de vie ou de mort, et de ceux qui par auto-détermination choisissent ce pays comme leur unique Patrie, d'autres hommes aux yeux de qui la Palestine assume sans doute une valeur de nostalgie sentimentale, mais qui conçoivent parfaitement de poursuivre et de finir leur vie dans les pays où ils entendent, d'ailleurs à juste titre, garder tous les avantages d'une citoyenneté acquise. Ceux-ci sont des Anglais, des Américains, des Français, des Belges, etc., qui peuvent très sincèrement être émus par la détresse des autres Juifs et vouloir les aider dans leur entreprise de rédemption, tout en se gardant de confondre leur propre sort avec le tragique destin des déracinés. Il en résulte tout naturellement des dissonances, des incompréhensions et des conflits qui paralysent l'Organisation Sioniste et, dans l'hypothèse la plus favorable, la vouent à l'impuissance. Cette situation aboutit parfois à des paradoxes singulièrement cruels, telle la présence à la tête de l'Organisation Sioniste et de l'Agence Juive (qui pratiquement se confondent) d'un Président, le Dr. H. Weizmann, qui est à la fois sujet de Sa Majesté Britannique et chef d'un mouvement dont les intérêts sont en opposition totale avec les exigences du Colonial Office et les ambitions du Foreign Office.

Cette incohérence interne a notamment eu pour conséquence d'empêcher jusqu'ici la Nation hébraïque de se donner les institutions représentatives qui lui auraient permis d'apparaître comme une entité ethno-politique, d'avoir des dirigeants qualifiés pour mener sa lutte pour l'indépendance et pour nouer les alliances utiles. En effet, comment serait-il possible de donner une Constitution, un Parlement et un Gouvernement — avec tout ce que cela comporte dans l'aménagement d'une Démocratie moderne, — à une foule où se rencontrent et se heurtent, d'une part, la masse des Palestiniens sous domination étrangère et des Juifs apatrides qui sont effectivement

des Palestiniens en exil, et, d'autre part, les ressortissants de différents États? Il y a là une incompatibilité psychologique et juridique, à laquelle il importe de mettre un terme.

Telle est la position du Comité Hébreu de Libération Nationale sur ce problème capital : les Juifs forment, dans leur ensemble, une communauté spirituelle dont les liens peuvent être, selon les cas, ceux de la religion, ceux d'un héritage commun de valeurs morales, ceux de la fidélité à d'antiques et glorieuses origines. Mais parmi ces dix à douze millions de Juifs se détache une collectivité de trois à quatre millions qui se distinguent par le fait de n'avoir aucune obligation à l'égard d'aucun État, et qui constituent entre eux une authentique Nation renaissante, une Nation dont le destin s'attache à celui d'un territoire national : la Palestine. (Ce qui ne veut point dire que les Juifs de n'importe quel pays ne puissent pas, un jour, par la faute de l'antisémitisme, voir leur condition devenir celle de véritables Hébreux. Mais pour eux la question n'est pas actuelle. Elle l'est, et avec quelle urgence douloureuse, pour les autres qui ne sauraient espérer une existence d'hommes libres que dans une Palestine restaurée en ses attributs de souveraineté.)

A cette entité, il faut donner un nom, le sien : celui de Nation hébraïque, dont les membres sont des Hébreux. Ainsi, mais ainsi seulement, prendront fin les équivoques et l'impotence d'une foule anonyme, déchirée par des loyalismes divergents. Ainsi les Hébreux pourront s'affirmer dans leurs besoins et dans leurs droits. Ainsi la Nation hébraïque cessera d'être un monstre hybride et pourra se donner, en toute légitimité, les institutions représentatives sans lesquelles elle serait condamnée à n'être jamais connue ni reconnue.

Comme nous le disions, les Hébreux se trouvent aujourd'hui d'une part en Palestine, où, au nombre de plus de 700.000, ils ont recréé toutes les valeurs par quoi se manifeste l'existence d'une Nation : une langue vivante; une littérature vigoureuse; une presse importante; un réseau pédagogique complet; une économie agricole, industrielle et commerciale; enfin, une force militaire qui, pour être contrainte à la clandestinité, n'en est pas moins agissante; d'autre part, 2.500.000 Hébreux en exil, dans les pays d'Europe centrale et orientale ainsi que dans le Proche-Orient, qui n'ont d'autre espoir que la Palestine et sont décidés à s'y établir. Rien ne les arrête dans les efforts qu'ils font pour réaliser cette volonté : ni la faim, ni le froid, ni les périls d'une navigation dangereuse, ni le risque d'être arraisonnés et déportés à Chypre, puis enfermés dans de nouveaux camps

de concentration. Ils attestent ainsi une résolution de la même nature, sinon d'une intensité égale, que celle des jeunes gens qui, dans la Résistance, sont engagés à obtenir par tous les moyens que la Palestine devienne libre.

Cependant, une question hante les esprits à chaque fois qu'on parle de la Nation hébraïque et de son retour en Palestine : « Et les Arabes? » Là encore, le Sionisme de la vieille école laissa toujours subsister une lacune que le Comité Hébreu s'applique à combler. Des propagandistes continuent à se servir de la formule « État Juif »; or, tant que la Palestine était un pays faiblement peuplé, dont la population non hébraïque offrait une densité pratiquement négligeable (en 1920, elle ne s'élevait pas à plus de 600.000 âmes) et qu'il s'agissait d'y ramener de sept à neuf millions de Juifs d'Europe, on pouvait parler d'un État Juif où la minorité eût été insignifiante. Depuis, il y a eu Hitler, les camps d'extermination et les chambres à gaz : six millions de victimes. Désormais, les dimensions et les rapports démographiques du problème ont changé. Il y a en Palestine (Transjordanie comprise) une population non hébraïque de 1.300.000 âmes; outre les 700.000 Hébreux qui s'y trouvent déjà, le nombre de ceux qui sont candidats au rapatriement flotte entre deux et trois millions. Cela représente une forte majorité hébraïque, mais cela laisse subsister une importante minorité non hébraïque qu'il importe d'intégrer et qui, à tort ou à raison, n'accepte pas l'hypothèse de s'installer dans un État « Juif », tout en revendiquant le droit à l'habitat en Palestine. C'est pourquoi le Comité Hébreu conçoit la Société qui doit être édifiée en Palestine comme une Démocratie maternelle à tous ses enfants, sans discrimination d'origine, de religion ni de langue, qui sera effectivement une République hébraïque, en ce que tous les Hébreux y seront ou y retourneront de droit, par le seul fait de leur libre choix, mais qui n'établira aucune distinction hostile à l'encontre d'aucun de ses habitants. Tous y jouiront d'une parfaite égalité.

Cette conception a le mérite, entre autres, de préparer la voie au rapprochement et à l'interpénétration des deux éléments de la population de la Palestine, de sorte qu'un jour disparaisse l'antagonisme de deux ou trois communautés religieuses que rien n'empêcherait plus de se fondre dans l'unité, une unité où la notion de castes cédera la place à celle de citoyens.

Le programme du Comité Hébreu peut se résumer ainsi : *a*) Reconnaissance sur le plan du Droit International de l'existence d'une

Nation hébraïque dont l'attribut territorial est la Palestine; *b*) Rapatriement en Palestine de tous les Hébreux qui ne peuvent ou ne veulent plus vivre dans la dispersion; *c*) Résistance à toutes les formes de domination étrangère qui ralentissent le processus de la Palestine en marche vers l'indépendance.

On peut discuter ce programme; on peut le combattre pour une raison et le rejeter pour une autre. Mais on ne saurait contester qu'il apporte une élucidation des données du problème et une solution positive. Il n'en peut résulter qu'une clarification décisive dans la position du Judaïsme par rapport à lui-même et par rapport au monde extérieur, aux non-Juifs et à l'Antisémitisme.

Il y a là une tentative certaine de prise de conscience du phénomène juif dans sa diversité. Cet effort de discernement doit aboutir à rendre plus normales la condition des Hébreux, ces Juifs déracinés, et l'attitude des hommes de bonne volonté à l'égard d'un problème angoissant.

Dans la foule des « spectres » qui hantent le monde désolé par des batailles meurtrières, celui de l'Antisémitisme est certainement le plus redoutable. C'est bien plus qu'un mort qu'il faut que l'on tue, une hydre toujours renaissante qui trouble et étouffe la conscience des hommes.

Le problème de l'antisémitisme, qui plonge ses racines dans l'humus obscur des psychoses collectives, qui est lié à d'autres problèmes d'ordre spirituel et peut-être même métaphysique, ne saurait être entièrement résolu par des moyens uniquement politiques. Cependant, en conférant un corps et un visage à un phénomène complexe, tel le Judaïsme, en dissipant quelques-unes de ces équivoques qui semblent appeler la persécution, on accomplit une importante démarche dans le sens d'une solution. Même si la réalisation pratique d'un grand espoir humain — qui justifie déjà par lui-même tout ce que l'on entreprend en sa faveur — ne pouvait supprimer un antagonisme millénaire, elle aurait au moins le mérite de le normaliser, de rendre possible un dialogue entre des interlocuteurs qui oseraient enfin se nommer. Or, l'Histoire des peuples nous montre que les antagonismes « normaux » sont aptes à se transformer en émulations pacifiques et fécondes.

Yéhouda HADACHE.

PERSPECTIVES SUR UN PROCÈS

Au mois de février dernier, on découvrait, enterrés dans l'église du Couvent des Franciscains à Zagreb, 39 sacs remplis d'objets d'or les plus divers; vieilles montres, bagues précieuses ou de peu de prix, morceaux de râteliers avec quelques dents en or, boucles d'oreilles, colliers paysans et enfin un nombre invraisemblable d'alliances. Le père Modeste Martincic, provincial de l'ordre des Franciscains, dut reconnaître qu'il s'agissait là d'une partie du trésor que les Oustachis avaient accumulé en dépouillant systématiquement leurs victimes, Serbes, Juifs, ou Partisans. Fuyant vers l'Autriche, les Oustachis avaient confié cet or au couvent, afin qu'il restât disponible pour la reconstitution du mouvement.

Au cours de son procès, Martincic mit en cause à plusieurs reprises l'archevêque de Zagreb, Mgr Aloys Stepinec. Il lui reprocha d'avoir par son attitude engagé le clergé croate, avant la libération, à soutenir le gouvernement oustachi et, après la libération, à lutter contre le gouvernement de la Nouvelle République Populaire issu directement de la lutte victorieuse des Partisans. Les frères franciscains qui tenaient compagnie à leur provincial au banc des accusés, firent l'effet d'hommes frustes et violents, pauvres paysans dont l'habit religieux n'avait en rien transformé les sentiments. Tous invoquèrent l'obéissance à l'autorité ecclésiastique incarnée dans l'archevêque Stepinec.

D'autre part, au début de septembre 1946, l'ancien Préfet de Police du Gouvernement Pavelic, le colonel oustachi Lisak, un des organisateurs les plus fameux des massacres de Serbes et de Partisans Croates, rentré clandestinement d'Autriche à Zagreb, était arrêté et jugé. Au cours de l'instruction, Lisak reconnut avoir rencontré dès son retour à Zagreb l'archevêque Stepinec, avoir reçu de lui des conseils sur l'organisation des bandes de « Croisés » [1] et sur le moyen d'entret-

1. Il s'agit de petits groupes de terroristes dénommés « *Krizari* » en raison de la croix qu'ils portent sur la poitrine comme les anciens Croisés. Leur activité antigouvernementale tend à devenir de plus en plus du simple brigandage. Ils opèrent surtout dans le territoire immédiatement au sud de la frontière autrichienne.

en rapport avec les organisations oustachis clandestines. Le secrétaire de l'archevêque, arrêté à son tour, confirmait les déclarations de Lisak. L'arrestation de Mgr Stepinec devenait inévitable. Le 19 septembre 1946, un mandat d'arrêt était lancé contre lui et les portes de la prison se refermaient sur la plus haute personnalité de l'église catholique croate.

Le procès dura onze jours. La presse yougoslave et étrangère était largement représentée.

L'acte d'accusation comportait six points principaux : L'archevêque était inculpé d'avoir participé à la constitution de l'État indépendant croate et collaboré avec son gouvernement et les occupants allemands et italiens; d'avoir organisé en Croatie et en Bosnie-Herzégovine les conversions forcées des Orthodoxes au catholicisme; d'avoir instauré en tant que Vicaire Apostolique général de l'armée croate le service religieux militaire, d'avoir soutenu la propagande oustachi dans la presse catholique contrôlée par l'archevêché de Zagreb; d'avoir dissimulé, après la libération, les archives de l'État indépendant croate, et enfin, dernier point et point capital, d'avoir aidé les organisations oustachis clandestines depuis la libération.

Le 11 octobre, la Haute-Cour de la République populaire de Croatie, rendait son verdict : l'archevêque Stepinec était condamné à 16 ans de travaux forcés, à la perte de ses droits de citoyen pour une période de cinq ans et à la confiscation de tous ses biens.

Pour pouvoir comprendre l'attitude de l'archevêque de Zagreb durant l'occupation et après la libération, il faut examiner brièvement l'ensemble du problème catholique croate et son histoire. Il faut aussi replacer ce problème dans le cadre de la politique générale du Saint-Siège à l'égard des pays danubiens.

En avril 1941, à la suite de la défaite des armées yougoslaves, le royaume est démembré : un État croate indépendant est fabriqué par les occupants italo-allemands. A la tête du nouvel État s'installent les terroristes croates, les Oustachis, qui, depuis 1932, ont lié leur sort aux fascistes italiens, allemands et magyars. Ante Pavelic, le protégé de Mussolini, devient le Poglavnik du nouvel État.

Le nouveau régime bénéficiait au premier abord du sentiment anti-serbe assez généralisé chez les Croates, sentiment que la politique centraliste et hégémonique menée à Belgrade de 1920 à 1940 n'avait fait qu'exacerber. Géographiquement, le nouvel État réalisait, au moins en théorie et partiellement, l'ancien rêve de la grande Croatie [1] : la

1. Cette idée d'une « Grande Croatie » qui aurait inclus même la Bulgarie, se trouve exprimée pour la première fois dans un ouvrage de Vitezovic (de son vrai nom, Ritter) intitulé *Croatia Rediviva* et publié en 1700. Déjà à cette époque le rêve d'hégémonie croate servait en réalité les visées expansionnistes vers l'est de l'Autriche, dont l'empereur était en même temps le roi de Croatie.

Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie étaient intégrées dans ses frontières. La Croatie devenait ce que tout au long de son histoire ses classes dirigeantes avaient désiré ardemment qu'elle fût : un État de tradition et de culture occidentale. Pour l'église catholique croate, l'écroulement de la politique panserbe représentait un bienfait important. L'hégémonie serbe sur le royaume avait signifié en un sens l'hégémonie de l'orthodoxie sur le catholicisme; l'idéologie du nouvel état mettait au contraire au premier plan la lutte contre l'orthodoxie.

Les cloches des églises de Zagreb saluèrent donc l'entrée des troupes allemandes dans la ville en sonnant comme pour les plus grandes fêtes. L'archevêque, Monseigneur Stepinec, avait d'ailleurs déjà pris position en rendant visite le 12 avril 1941, avant même la capitulation de l'armée royale, à Slavko Kvaternik [1], le compagnon d'exil de Pavelic, et le futur commandant en chef de l'armée croate. Le 16 avril, l'Archevêque était reçu officiellement par Ante Pavelic. Dans une circulaire destinée au clergé, il invitait celui-ci à collaborer sincèrement avec les autorités oustachis et à célébrer un *Te Deum* dans toutes les églises. Le 26 juin, il présentait au Poglavnik l'épiscopat croate. Des relations cordiales étaient désormais nouées entre le haut clergé catholique et les chefs des égorgeurs à gage que les armées occupantes avaient installées au pouvoir.

Tandis que le clergé orthodoxe, imbu de traditions nationales et ethniques, habitué à considérer l'histoire de son église comme étroitement liée à l'histoire du peuple serbe [2], avait presque sans exception réagi à la défaite en se rangeant du côté de ceux qui résistaient, en Slovénie et en Croatie, le clergé catholique était devenu le coadjuteur de l'occupant. Et c'était logique. Les envahisseurs italiens représentaient, en effet, la nation catholique par excellence; leur régime politique, le fascisme, faisait depuis vingt ans excellent ménage avec l'église catholique italienne. Mussolini avait d'ailleurs œuvré utilement en écartant du pays la menace matérialiste et en renflouant généreusement aux frais du peuple italien les caisses du Vatican. Le haut clergé catholique yougoslave avait au fond des racines nationales assez peu profondes. C'est un fait notoire, par exemple, qu'en Slovénie jusqu'en 1919 le haut clergé était exclusivement allemand. En Croatie, avant le XIX[e] siècle, le haut clergé était attaché à l'État et aux différentes dynasties qui dominèrent successive-

1. Kvaternik fut limogé par Pavelic en automne 1942, immédiatement après une visite de celui-ci à Rome au Pape Pie XII. Cette épuration fut suivie de celle de plusieurs autres personnalités oustachis.

2. L'Eglise Orthodoxe Serbe a comme fondateur un prince serbe, Saint-Sava (XIII[e] siècle). La bataille de Kossovo est devenue le jour néfaste de l'Église. Les Serbes sont d'ailleurs très tolérants en matière religieuse : dans le Catéchisme du Protopope Stojan Sobatov écrit en 1772, on lit Qui es-tu? et on doit répondre : Je suis homme, serbe.. chrétien.

ment le pays [1]. Si on se donne la peine de remonter assez loin dans l'histoire, on trouve que cet internationalisme du clergé catholique s'est précisé à partir de la fin du XIV[e] siècle, devant la poussée turque, qui, si elle eut comme conséquence immédiate de faire taire les haines religieuses entre les différents courants de la Chrétienté dans la péninsule balkanique, resserra aussi considérablement les liens entre les catholiques slovènes et croates et les autres nations catholiques situées au nord de la frontière ethnique.

Cet ensemble de faits peut expliquer, en partie au moins, le manque de méfiance et de résistance du haut clergé slovène et croate envers les envahisseurs, attitude passive qui se transforma souvent en aide effective et efficace.

En Slovénie, nous le savons par maints documents trouvés parmi les archives de l'État-Major italien, les formations antipartisanes appelées Milices volontaires anticommunistes [2] furent fondées et dirigées au commencement de 1942 par des prêtres catholiques locaux obéissant aux ordres du haut clergé slovène.

En Croatie, le terrain était encore mieux préparé : depuis longtemps des attaches étroites existaient entre les Oustachis émigrés et les couvents franciscains. La plupart des dirigeants du mouvement y avaient fait leurs études et y avaient conservé de chaleureuses amitiés. Pavélic d'ailleurs dans une déclaration publique faite peu de jours après son retour à Zagreb, tint à souligner que l'un de ces couvents avait été

1. Toutefois au XIX[e] siècle nombreux furent les pionniers de l'idée yougoslave parmi les membres du clergé catholique : le plus célèbre de tous fut Strossmayer, l'homme qui osa combattre l'infaillibilité du Pape au Concile du Vatican, en 1869. Après avoir été prédicateur de la cour de Vienne, il devient en 1849 évêque de Djakovo en Slavonie. Dix ans plus tard il entre au Conseil d'Empire qui vient d'être élargi, où il devient le porte-parole des aspirations des fédéralistes et de tous les Yougoslaves. C'est lui qui fera appeler « yougoslave » la langue d'État et qui fondera l'Académie yougoslave de Zagreb. Grand patriote croate, son rêve sera le rapprochement entre orthodoxes et catholiques, son but l'union des Églises.

2. Cf. Piemontesi. *Ventinove mesi di occupazione italiana nella Provincia di Lubiana.* Fac-similé XXI : dans cette pièce, le général de corps d'armée italien, Mario Robotti, un des principaux criminels de guerre en Slovenie, demandait que les prêtres slovènes « qui, comme on sait, sont en grande majorité les fondateurs et les dirigeants des formations M.V.A.C. » soient armés de pistolets automatiques (1 Septembre 1942). Dans un autre document, ces formations M.V.A.C. seront considérées par le général Robotti comme « l'expression armée du mouvement réactionnaire ». De nombreux « libéraux » (c'est ainsi que s'exprime le général fasciste) avaient rejoint les M.V.A.C. malgré leur caractère clérical, poussés par la crainte que leur inspiraient les tendances progressistes des Partisans.

Quand on parle de clergé slovène, il convient de distinguer les prêtres de la Slovénie rattachée depuis 1919 à l'Italie, qui appuyèrent constamment la résistance du peuple slovène au fascisme avant et pendant la guerre.

pour lui le seul lien avec la Mère Patrie durant « les dures années de l'exil ». L'Ordre Franciscain qui joua un rôle très important au XIIIe siècle dans les luttes qui opposèrent l'Église catholique aux hérétiques Patarini, les Albigeois de Bosnie-Herzégovine [1], recrute ses adhérents surtout dans les milieux paysans les plus pauvres. Il en résulte un ordre composé, au bas de la hiérarchie, de frères souvent illettrés, prêts à suivre aveuglément les mots d'ordre qui leur viennent de leurs supérieurs et très perméables aux influences du milieu qui les entoure [2].

Même sous l'habit religieux, les passions du milieu paysan d'où ils viennent continuent à exalter leurs esprits. Ceux d'entre eux qui étaient originaires de villages à population composée de Serbes et de Croates étaient tout spécialement préparés par leur origine à accepter la propagande oustachi. Ce sont ces villages à population mixte qui fournirent le gros de ses effectifs à l'armée croate. La promesse faite par Pavelic à ses troupes de leur donner les terres appartenant aux Serbes donnait un but économique aux vieilles rancunes religieuses qui, exploitées depuis des siècles par les différents régimes, continuaient à opposer les deux populations [3].

La propagande du nouvel État croate mettait au premier plan, nous l'avons déjà dit, la lutte contre l'orthodoxie. Par contre, les Musulmans bénéficièrent pendant toute cette période d'un traitement de faveur. Deux ministres musulmans dont l'un était Jaefer Kulenovic, ancien président de l'Union des Musulmans de Yougoslavie, firent jusqu'au bout partie du gouvernement Pavelic. Les Oustachis reprenaient même sur ce point la politique autrichienne qui, après 1878, avait favorisé l'élément musulman en Bosnie-Herzégovine afin de s'en faire des alliés contre les Serbes. Cette politique religieuse explique

1. Seton-Watson : *The Southern Slav Question* p. 8 dit des Franciscains qu'ils sont « la vraie colonne vertébrale du Catholicisme » en Croatie et en Bosnie-Herzégovine ; leur action pendant l'occupation turque leur a acquis une grande popularité, et quand, après l'occupation autrichienne de la Bosnie-Herzégovine les Jésuites et d'autres ordres y furent introduits, ceci ne se fit pas sans protestations de la part même des catholiques. Cf. Haumant, *La Formation de la Yougoslavie*, p. 431.

2. Pendant l'occupation italo-allemande, les frères Dominicains, plus cultivés et moins mêlés à l'histoire passionnée des luttes religieuses, eurent une attitude réservée et, en général, digne à l'égard des actes du gouvernement oustachi.

Même parmi les frères Franciscains il y eut des patriotes. Par exemple, ce frère de la très ancienne pharmacie franciscaine de Dubrovnik qui ravitailla courageusement en médicaments les Partisans pendant toute la durée de l'occupation.

3. La question religieuse était déjà habilement exploitée par l'Autriche-Hongrie. On procédait au recrutement des fonctionnaires en Bosnie en fixant leur nombre d'après l'importance des différents cultes. Cette méthode appelée « la clef confessionnelle » eut comme résultat d'augmenter encore les haines entre Serbes, Croates et Musulmans, après l'occupation du pays en 1878.

pourquoi le mouvement oustachi, dès ses débuts au pouvoir, prit une allure de croisade religieuse et nationale [1].

Dans la vague de folie sanguinaire qui submergea la grande Croatie pendant presque 4 ans, l'Église catholique en tant qu'Église militante jouera un rôle très important : elle profitera largement de la menace permanente de massacre que les bandes oustachis font peser sur les Orthodoxes et sur les Juifs [2]. Il y avait des jours où, dans les églises de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, on distribuait des baptêmes comme des petits pains, ce qui, souvent, n'empêchait pas les nouveaux venus dans le sein de l'Église romaine d'être égorgés le jour suivant. Témoins ces orthodoxes massacrés à Sarajevo peu de jours après leur conversion. Aux parents des victimes, l'archevêque Saric répondit : « J'ai sauvé leurs âmes, je ne pouvais rien pour leur corps. »

D'autres fois, on les amenait dans les camps de concentration de Sisek ou de Jasenovac qui, perfectionnement technique mis à part — ici on tuait simplement en fracassant le crâne avec un gros marteau de bois — n'avaient rien à envier aux camps d'Allemagne et de Pologne. Le camp de Jasenovac présentait même un trait unique : il était dirigé par un frère franciscain, le frère Majsterovic, qui avait le grade de commandant dans l'armée oustachi, et dont Mgr Stepinec avait fait un aumônier militaire. L'archevêque de Zagreb était Vicaire Apostolique général de l'armée de Pavelic et nommait tous les aumôniers militaires qui veillaient sur les besoins spirituels des Oustachis. Ces aumôniers prêtaient serment sur la Croix : celle-ci placée, à la mode oustachi, sur le poignard et le revolver [3].

Les conversions au catholicisme, seule voie de salut pour les orthodoxes de Croatie, prirent dès 1941 une telle ampleur que la Confé-

1. Des actes comme celui du curé de l'ancienne paroisse de Lapad près Dubrovnik, qui fit labourer les tombes orthodoxes du cimetière militaire autrichien afin que toute trace du schisme disparaisse du sein même de la terre, ou des paroles comme celles que le curé Bralo de Sarajevo cria aux Oustachis : « Allez! Tuez tous les orthodoxes! Et commencez par ma sœur qui est mariée avec un orthodoxe » ne peuvent se comprendre que si on les replace dans l'atmosphère de fureur d'une croisade religieuse.

2. Avant la guerre il y avait en Yougoslavie 60.000 Juifs : il en reste 15.000 environs. On ne connaît pas le nombre exact des Serbes tués par les Oustachis. Le nombre des Serbes orthodoxes convertis au catholicisme pendant l'occupation s'élève à 700.000. Ce chiffre constitue la moitié environ de la population serbe habitant sur le territoire de l'État croate.

3. Stepinec a été nommé Vicaire Apostolique Général près l'armée croate par le Pape Pie XII, mais cette nomination ne pouvait être qu'officieuse (*sine titulo*), le gouvernement Pavelic n'étant pas officiellement reconnu par le Saint-Siège.

Les aumôniers militaires connaissaient une activité très intense. Les Oustachis qui appartenaient déjà à un milieu d'une piété exemplaire, étaient devenus du fait de leur activité sanglante encore plus zélés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

rence des Évêques réunie pour résoudre les problèmes posés par cette affluence de nouveaux fidèles, décida la création d'une commission spéciale composée de trois évêques, dont Stepinec, et chargée en principe de surveiller les conversions [1]. En réalité, les choses se passaient plus brutalement. Les Oustachis arrivaient dans un village peuplé en partie par des orthodoxes et leur donnaient une heure pour se décider : le baptême ou la déportation (le village de Gundici par exemple, où furent convertis 2.300 orthodoxes en une seule fois). Il est probable que le haut clergé aurait préféré que « le retour des frères égarés à la foi de leur ancêtres » se fît d'une manière plus glorieuse pour le prestige de l'Église catholique. Dans une lettre à Pavelic, Mgr Stepinec prenait une position dogmatique sur les conversions : « L'admission dans l'Église catholique ne peut être accordée qu'aux personnes au sujet desquelles on a acquis la certitude qu'elles accomplissent cet acte avec sincérité, par conviction de la véracité de notre foi catholique et de sa nécessité pour le salut de leur âme [2]. » Mais ces belles phrases ne changeaient rien à la situation réelle : les orthodoxes continuaient à être exterminés par les tueurs oustachis dont l'archevêque était Vicaire Apostolique et se précipitaient dans l'Église catholique comme dans un mal moindre que la mort ou que la déportation. Dans une autre lettre adressée à Pavelic, le 20 novembre 1941, Mgr Stepinec demandait qu'on interdise « toute action contraire à la loi et capable de porter préjudice aux droits des Orthodoxes ». On croit rêver : de quelle loi veut donc parler Mgr Stepinec, lui qui a accueilli comme des libérateurs Kvaternik, Pavelic et leurs sbires; des hommes dont depuis des années la seule activité dans les camps de Yanka-Pustza et d'ailleurs avait été l'entraînement à tuer des êtres humains. Parler de loi et de droit, quel aveuglement, quand il s'agissait de la vie de milliers d'innocents, hommes, femmes, enfants, sur lesquels une fureur de massacres, comme seules en connaissent les guerres de religion, s'acharnait sans pitié. Dans un autre passage de la même lettre, l'archevêque écrivait : « Nous demandons qu'on réprime sévèrement toute action privée tendant à la démolition des églises et des chapelles orthodoxes et à la suppression de leurs droits de propriété. » Le sens de ces lignes est tout à fait clair, si on se rappelle que Pavelic, pour stimuler le zèle de ses Oustachis, leur avait promis les terres orthodoxes. Le désir exprimé par Stepinec de voir protégés les lieux du culte dissimule mal la crainte que les Oustachis, après avoir détruit les églises et les monastères orthodoxes, se partagent entre eux hâtivement les riches terres qui les entourent, évinçant ainsi l'Église catholique des dépouilles du clergé schismatique qui lui reviennent de droit. Ceci est

1. Ce comité était composé, en dehors de Stepinec, de Mgr Simrak, évêque de Krizevci, et de Mgr Buric, évêque de Senj.

2. Cf. *Documentation Catholique*, p. 1193. 27 Octobre 1947.

si vrai que, dans une autre lettre au Poglavnik, l'archevêque lui demandait que le monastère orthodoxe d'Orahovica soit remis aux Trappistes.



Le soutien donné par l'épiscopat à l'État croate s'accentua encore lors de l'entrée des troupes allemandes en Russie.

A la croisade antisoviétique qui battait son plein dans les pays de l'Axe, la réplique immédiate avait été à Moscou en août 1941 le regroupement de tous les peuples slaves autour de la Russie envahie. Toutes les forces spirituelles du monde slave étaient mobilisées dans la guerre de libération nationale et démocratique que les peuples menaient contre les puissances de l'Axe. L'Église orthodoxe retrouvait une place officielle de premier plan en U.R.S.S. après vingt-quatre ans de silence : aux sentiments de communauté qui déjà unissaient les partisans de Serbie, de Bosnie et du Monténégro à leurs frères russes, un autre lien puissant venait s'ajouter : la religion commune.

La Croatie, que ses nouveaux dirigeants avaient déclarée non slave — ne chercha-t-on pas à faire descendre les Croates des Iraniens ? — s'affirma d'autant plus comme le rempart de la vraie chrétienté contre le schisme orthodoxe. N'avait-elle pas été au moyen âge la tour de défense avancée de l'Occident : *Antemurale Christianitatis?* Ce rôle, elle le partageait avec la Slovaquie dont le prêtre Tiso, en exploitant lui aussi des tendances autonomistes, avait fait dès mars 1939 un État « indépendant ». De ces deux pays, la Croatie et la Slovaquie, la politique de l'Axe voulait faire des États modèles, susceptibles d'attirer l'adhésion des autres peuples à un futur ordre européen [1]. Le choix de la Croatie et de la Slovaquie pour ce rôle ne fut pas fortuit. Malgré une personnalité historique très différente, la destinée des deux peuples après la première guerre mondiale présente quelques similitudes.

L'union des Slovaques à leurs frères Tchèques, sanctionnée par le traité de Versailles, n'eut pas que des résultats heureux. Les Tchèques étaient le peuple le plus évolué de l'ancien empire austro-hongrois, l'indépendance retrouvée ne fit que stimuler leur dynamisme économique et intellectuel. Les Slovaques, au contraire, écrasés économiquement et intellectuellement sous le double poids des féodaux magyars et des prêtres catholiques, étaient restés un peuple essentiellement agricole vivant dans des conditions très primitives. De 1919 à 1939 le gouvernement tchécoslovaque ne comprit pas que cette différence de niveau de vie constituait un danger permanent de scission. Vingt ans de vie commune ne comblèrent pas le fossé qu'un millénaire de séparation

1. Radio-Rome déclarait dans son émission du 27 Avril 1942 : La Croatie représente la pierre de touche du système que les puissances de l'Axe désirent instaurer en Europe.

avait creusé entre les deux peuples frères. L'indépendance, contrôlée par l'Allemagne, vit revenir au pouvoir en 1939 le tout-puissant clergé catholique et le clan magyarophile. Mgr Tiso, comme Président de l'État et son chef de gouvernement Tuka, professeur de droit canon et agent hongrois, guidèrent pendant six ans les destinées du pays. La Slovaquie qui avait signé dès 1939 un traité de protection (Schutzvertrag) avec l'Allemagne, coula des jours heureux dans un paradis d'abondance sous la conduite de l'Église catholique et du national-socialisme [1]; les Juifs exterminés et les communistes traqués sans répit furent pendant longtemps presque seuls à souffrir de la conjonction de la Croix latine avec la croix gammée.

Dans ces deux États, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, nés après la première guerre mondiale de l'union de peuples slaves jadis assujettis à l'Autriche-Hongrie, l'église catholique a donc été un facteur de désagrégation politique. Le haut clergé catholique a profité largement de la dissolution de ces États. Sans manifester aucune répulsion pour les idéologies totalitaires qui, sous l'influence de l'Allemagne et de l'Italie, avaient été introduites en Croatie et en Slovaquie, il a été un puissant soutien des gouvernements de ces deux pays.

* * *

On peut trouver l'explication de cette attitude du haut clergé catholique dans la politique du Vatican.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, vers 1870, le Saint-Siège comprit que les aspirations nationales des peuples assujettis à la Maison de Habsbourg finiraient tôt ou tard par ébranler définitivement le grand empire catholique. Il épousa alors l'idée de rajeunir l'empire en groupant ensemble les peuples catholiques sud-slaves en un seul État qui aurait composé avec l'Autriche et la Hongrie une Triple Monarchie. Cette tendance, connue sous le nom de Trialisme [2] et dont on veut qu'ultérieurement l'archiduc François-Ferdinand ait été un ardent promoteur, sombra en 1918 dans la débâcle de l'Empire austro-hongrois, mais après la guerre l'idée d'une fédération catholique danubienne recommença timidement à germer. Elle trouva un terrain propice dans la petite Autriche et dans son chancelier, Mgr Seipel. Le regroupement des pays catholiques danubiens en un seul État sembla devenir un facteur nécessaire à la stabilité de la politique européenne. En dehors du Vatican, d'autres milieux envisagèrent

1. Tuka, président du gouvernement slovaque, mobilisait pour les besoins de sa cause jusqu'à Hlinka, le prêtre qui fonda le parti populaire autonomiste slovaque, en déclarant : « L'esprit du national-socialisme vient de Hlinka, ses méthodes viennent de Hitler. »

2. Cf. Seton-Watson, *The Southern Slav Question*, pp. 338 ss.

favorablement cette idée, car du fait de la victoire du bolchevisme en Russie les intérêts de l'église catholique et ceux des États capitalistes convergeaient sur ce point.

Les deux obstacles sérieux à la création d'un cordon sanitaire catholique autour de l'Union Soviétique étaient la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie. Dans cette dernière la présence de six millions d'orthodoxes et d'un million et demi environ de musulmans interdisait tout espoir. Une tentative de concordat avec le Vatican en 1935 se termina en 1937 par des bagarres violentes et dut être abandonné. En Tchécoslovaquie l'agnosticisme et l'attitude de grande tolérance religieuse des Tchèques, leur sympathie pour l'Union Soviétique, faisaient présager qu'on n'aurait jamais accepté à Prague d'entrer dans un bloc hostile au peuple russe.

L'autonomie slovaque en 1939 et la défaite de la Yougoslavie en 1941 suivie de la création d'un état croate autonome, en principe sous la conduite d'un prince de la Maison de Savoie, le partage de la Slovénie et son rattachement à l'Allemagne et à l'Italie, rendaient à nouveau possible l'existence d'une fédération catholique slave. La complexité de la politique du Vatican pendant la deuxième guerre mondiale démontre qu'on n'était pas fixé sur les puissances qui auraient patroné cette fédération.

Pendant que Mgr Spillmann voyageait entre Rome et New-York et que le gouvernement de Washington essayait de redonner vie au fantôme des Habsbourg en permettant la création d'une éphémère légion autrichienne sous la conduite du prétendant Otto, Pie XII envoyait en 1941 un légat pontifical auprès du gouvernement oustachi, valet du fascisme et fidèle aux Habsbourg, recevait Pavelic en audience privée en 1942, et lui envoyait en 1943 un message de souhaits pour la nouvelle année [1].

En même temps qu'il permettait à l'archevêque Hlond l'utilisation de Radio-Vatican pour dire au monde la vérité sur l'horrible oppression que le régime nazi faisait subir au peuple polonais (le Vatican devait 5 ans plus tard demander la grâce pour le responsable de ce régime en Pologne, le gauleiter Franck, condamné à mort par le Tribunal de Nuremberg), le Saint-Siège épaulait discrètement en Slovaquie le prêtre Tiso [2] et son gouvernement clérical qui se vantait d'être « le plus anti-

1. Les milieux du Vatican paraissaient très partagés sur l'appui à accorder au gouvernement Pavelic. Parmi ceux qui se sont opposés le plus énergiquement à la reconnaissance officielle de l'État indépendant Croate figure le Cardinal Eugène Tisserand, Secrétaire de la Congrégation Orientale dont le Pape Pie XII assumait lui-même la direction.

2. Le Saint-Siège, d'abord peu enthousiaste de voir le chef d'un tel gouvernement porter l'habit ecclésiastique, l'avait néanmoins reconnu. Sidor représentait le gouvernement slovaque au Vatican (où il est encore aujourd'hui), Mgr. Burzio représentait Le Saint-Siège à Bratislava.

sémite d'Europe », et qui annonçait par la voix de Mach, son ministre de l'Intérieur, dans un message de Noël 1943 : « La victoire de l'Allemagne sera celle des principes chrétiens ».

***

Quand il apparut sans équivoque que les puissances de l'Axe ne pouvaient plus gagner la guerre, l'on des buts de la politique vaticane fut d'empêcher que la victoire alliée réduisît à néant les changements que les succès initiaux de l'Italie et de l'Allemagne avaient réalisés en sa faveur dans les pays danubiens.

Tous les espoirs du Saint-Siège furent concentrés sur les Anglo-Américains. On pouvait penser que les États-Unis, — qui furent en 1918 un des facteurs déterminants de la désagrégation de l'empire austro-hongrois, — n'étaient pas défavorables à la veille de la fin victorieuse de la deuxième guerre mondiale à un bloc des pays catholiques slaves avec ou sans les Habsbourg.

Ce bloc eût pu devenir une réalité si Serbes et Croates, Tchèques et Slovaques n'avaient donné une solution à leurs conflits intérieurs.

Mais, en Slovaquie, le mouvement partisan ne cessait de progresser, jusqu'au soulèvement national de Banka Bistritza le 29 août 1944. Un conseil national slovaque était créé dans la clandestinité et le 13 septembre 1944 un message de fidélité était adressé au président Bénès. Celui-ci répondit : « Les Tchèques et les Slovaques donneront une nouvelle forme à l'État dans une entière égalité des droits et dans un esprit de démocratie et de fraternité. »

En Yougoslavie, les Partisans réoccupaient progressivement tout le pays et débordaient même les frontières de l'ancien royaume. L'organisation révolutionnaire qu'ils donnaient aux villages libérés était la seule capable de souder ensemble les différents peuples qui composaient la Nation. La décentralisation du pouvoir assumé par les comités populaires (Narodni Odbori), que dès 1941 les partisans avaient institués dans les parties libérées du pays, avait pour but de faire participer au gouvernement même les habitants des petites communes. L'État cessait d'être une abstraction, quelque chose d'étranger et d'hostile, mais il prenait le visage familier et connu de ceux parmi les habitants qui, par leur attitude courageuse pendant la lutte et par leurs qualités intellectuelles, avaient recueilli les suffrages de leurs concitoyens. Pour la première fois dans l'histoire de ces peuples, on pouvait affirmer sa qualité de serbe, de croate ou de slovène, sans signifier par là un amoindrissement à la condition de yougoslave. La question serbo-croate sur laquelle l'empire austro-hongrois avait joué habilement et qui avait servi de 1920 à 1941 aux différents gouvernements qui s'étaient succédé au pouvoir sous les Karageorg, pour éluder

les réformes économiques essentielles, n'avait plus aucune raison d'être dans le nouvel État fédératif et populaire.

Le haut clergé croate assista impuissant à la débâcle de l'État oustachi. A Mgr Stepinec échut l'honneur de cacher à l'archevêché les archives du ministère des Affaires Étrangères du gouvernement Pavelic. Dans quel but accepta-t-il cette lourde responsabilité? Afin de transmettre ces archives au nouveau gouvernement yougoslave, comme il le prétendra au procès? Ou bien afin de soustraire aux nouvelles autorités des documents précieux et trop compromettants? Il est difficile d'établir la vérité. Nous savons que, même à la veille de la fuite de Pavélic, l'archevêque espérait encore que le gouvernement qui lui aurait succédé aurait été autonomiste croate. C'est en cela seulement qu'on peut trouver l'explication de l'étonnante offre du pouvoir que Stepinec fit à Vlatko Macek, l'ancien chef du parti paysan croate, dont l'attitude pendant l'occupation fut des plus équivoques [1].

Après la libération, l'homme qui prétendit avoir été « obligé » d'accepter les plus hautes décorations de l'État oustachi — il avait reçu des mains de Pavélic en 1944, entre autres décorations, la « Velered sa Zvijezdom » en reconnaissance des services rendus par lui « contre les ennemis de l'État indépendant croate, à l'intérieur et en dehors du pays » — entama sans timidité une politique hostile au régime. Il est difficile de dire jusqu'à quel point cette attitude fut déterminée par le Vatican. Il est certain qu'on joua la carte de la politique religieuse quand on s'aperçut que la politique autonomiste n'avait plus aucune chance d'émouvoir l'opinion croate.

1. Matchek faisait partie du cabinet yougoslave qui vota le pacte avec l'Allemagne. Après le soulèvement populaire du 27 Mars 1941, il resta avec ses collègues croates dans le gouvernement jusqu'à la capitulation des armées royales. Après la création de l'État croate, Matchek évita de prendre une position claire pour ou contre le régime oustachi. Deux fois Hitler le fit conduire en Allemagne dans l'espoir qu'il aurait accepté de remplacer Pavelic, trop compromis au gré des occupants. Matchek refusa. Son attitude fut celle d'un homme trop habile ne voulant se compromettre ni avec les uns ni avec les autres; il attendit, à l'écart, de pouvoir jouer à nouveau son rôle de chef du parti paysan croate. Mais ce parti incarnait l'idéal de couches paysannes dont les aspirations étaient, sur le plan national l'autonomie de la Croatie, et sur le plan social la fin du système semi-féodal de la grande propriété foncière. Or, le régime issu du mouvement partisan a réalisé ces buts en les dépassant; car il a fondu le patriotisme croate dans le patriotisme yougoslave et a soudé la cause des paysans à celle des ouvriers en réalisant la réforme agraire. Ceci, Matchek ne voulut pas le comprendre : aux offres de participation au gouvernement de Front National que le Maréchal Tito lui fit parvenir quelques jours avant la libération de Zagreb, Matchek répondit en partant pour l'étranger.

*
* *

Le 20 septembre 1945 Mgr Stepinec et les évêques de Yougoslavie réunis en conférence générale épiscopale à Zagreb, publiaient une lettre pastorale; le but évident de ce document fort intéressant, et qui mériterait d'être étudié longuement, était de semer le trouble dans les consciences catholiques à la veille de la première consultation populaire dans la Yougoslavie nouvelle. On essayait dans cet appel d'accréditer la légende d'une église catholique martyre, comme si les prêtres catholiques condamnés comme Oustachis par un tribunal régulier étaient en réalité des victimes de la haine que le nouveau gouvernement avait pour la religion catholique. On prétendait voir une nouvelle preuve de cette haine dans la suspension des journaux catholiques qui pourtant avaient été les fidèles porte-parole de Pavelic et des occupants. La laïcisation de l'enseignement — l'enseignement religieux dans les écoles d'État cessant d'être obligatoire — faisait l'objet d'une critique violente. On s'insurgeait contre l'enseignement des théories pernicieuses comme celle qui prétend que « l'homme descend du singe », contre l'institution du mariage civil qui lui enlève toute sainteté ; mais la partie plus significative de cette lettre pastorale était celle qui traite de la réforme agraire.

Cette réforme privait l'Église catholique croate de la plus grande partie de ses richesses immobilières. La loi ne laissait aux églises que 10 ha. de terres, exceptionnellement 30 ha. aux monastères historiques. Toutefois, les prêtres qui cultivaient individuellement leur terre la conservaient dans les mêmes conditions que les autres paysans (maximum de 25 ha.)[1].

Après l'énumération de ces griefs, la lettre pastorale concluait en ces termes : « Nous, les évêques catholiques de la Yougoslavie, comme propagateurs de la vérité et représentants de la religion, nous condamnons fermement cet esprit matériel dont l'humanité ne retirera rien de bien. Nous condamnons de même toutes les idéologies et tous les systèmes sociaux qui basent les fondements de la vie, non pas sur les principes éternels de la révélation et du christianisme, mais sur les principes précaires de la culture philosophique et matérielle, donc athée. ».

Cette lettre pastorale publiée dans le journal *Katholiski List* et lue en chaire dans toutes les églises de Croatie ne semble pas avoir influencé sérieusement les élections. En Croatie 98 % des électeurs se prononcèrent en faveur du Front National.

1. Stepinec essaya d'ailleurs de tourner la loi en créant de nouvelles paroisses et en partageant les grands domaines ecclésiastiques parmi différents prêtres.

Quand, il y a quelques mois, le gouvernement de la République populaire de Croatie fit demander par le gouvernement fédéral de Belgrade au Pape Pie XII le départ de Mgr Stepinec, le Saint-Siège négligea de répondre à cette requête. L'Église a besoin de martyrs, mais il est douteux que Mgr Stepinec réussisse à lui en fournir un.

La campagne que les milieux catholiques et réactionnaires ont engagée par la presse et la radio dans le monde entier contre le verdict de Zagreb ne réussira certainement pas à apitoyer les paysans croates sur le sort d'un homme dont les actes et la responsabilité leur sont bien connus, mais, à l'étranger et surtout aux États-Unis, où l'on est très mal renseigné sur la situation intérieure yougoslave cette campagne peut émouvoir l'opinion publique.

Le Vatican espère ainsi préparer le terrain pour un néo-autonomisme croate catholique dont Matchek serait éventuellement un des leaders. C'est dans un but analogue que, selon une information du journal *le Monde* en date du 3 octobre, la radio de la Cité Vaticane a été mise à la disposition de Durchanski, Sidor et Palakovic, anciens ministres du gouvernement Tiso, pour une campagne de propagande hostile à la Tchécoslovaquie et en faveur d'une Slovaquie indépendante.

Décembre 1946. E. CASSIN.

TEXTES SANS COMMENTAIRES

« LES PHILOSOPHES EN GUERRE »

En Angleterre l'existentialisme n'est connu, quand il l'est, que comme la dernière mode littéraire, une mode qu'il n'est pas nécessaire de prendre trop au sérieux. Mais en Europe, et surtout en France, puisque la France donne le ton à l'Europe à cet égard, on le prend vraiment très au sérieux, à tel point que le Vatican vient d'annoncer un débat public sur l'existentialisme qui aura lieu à Rome pendant la semaine de Pâques. (L'orthodoxie communiste russe, pour des raisons tout à fait différentes, l'a déjà condamné.)

Pour l'heure, cette philosophie assez déprimante, esquissée voici cent ans par le penseur danois Kierkegaard, élaborée avant la guerre par les professeurs allemands Heidegger et Jaspers, et rendue célèbre depuis la guerre par l'écrivain français Sartre, est divisée en deux camps principaux : ceux qui soutiennent qu'elle peut s'accorder avec la religion chrétienne et les athées résolus. Ce second groupe est de beaucoup le plus nombreux, et a en M. Sartre un prophète très brillant, dont l'influence sur les jeunes intellectuels a été sérieusement comparée à celle de Voltaire au XVIIIe siècle. Selon le Vatican, cette influence est d'autant plus dangereuse que les pièces et les romans de M. Sartre, si grande que soit la part de la responsabilité individuelle et de la liberté du choix dans ses écrits philosophiques, font croire assurément que la liberté est seule importante, et conséquemment, la morale, très peu de chose.

Pendant la semaine de Pâques, donc, l'Académie Philosophique de l'Église Romaine essaiera de décider une fois pour toutes ce que les catholiques peuvent approuver et ce qu'ils doivent désapprouver dans l'existentialisme.

La discussion de ce problème devrait être très animée, encore que tout cela, pour les Anglais, pragmatiques et protestants, fasse penser beaucoup plus au XVIIe siècle qu'au XXe.

The Manchester Guardian, 14 mars 1947.

« LES SMERTIACHKINE EN FRANCE »
(*L'Existentialisme*)

De tous les articles français d'exportation, le premier à revivre après la guerre a été la mode féminine parisienne. Le journal *L'Illustration*, reproduisant les derniers modèles de Paquin, de Rouff, de Grès, encadre ces élégances d'une garniture philosophico-

nationale : « La mode est indispensable à notre prestige international. Paris garde le monopole du goût. Que la vogue de ces toilettes éblouissantes s'accroisse sans cesse outre-Atlantique, et l'abondance entrera dans nos foyers. La France est une fourmi laborieuse qui a besoin de cigales. »

Cette philosophie de cigale mesure ouvertement sa valeur en dollars. Et tous les espoirs des couturiers français à la mode sont suspendus aux caprices des riches Américaines.

C'est au même niveau que se situe la production littéraire de Sartre et de son école — j'allais dire de son atelier — existentialiste. La presse bourgeoise française et américaine la présente, à grand renfort de réclame, comme le dernier mot de la littérature française; comme la poésie, le roman, la philosophie à la mode. Et la traduction la plus exacte du titre du journal de Sartre, *Les Temps Modernes*, serait : « Les Temps des Modes ».

Jean-Paul Sartre a 40 ans. Il était avant-guerre professeur de Philosophie. Son œuvre fondamentale, *L'Être et le Néant*, compte plus de 800 pages, écrites dans le style de la Philosophie universitaire allemande. Les admirateurs de Sartre reconnaissent eux-mêmes qu'ils n'ont pu venir à bout de cet énorme bouquin. Ses romans sont presque aussi volumineux, aussi pesants, aussi illisibles.

Les idées existentialistes ne s'en présentent pas moins sous une forme assez portative, et leur exposé tiendrait aisément en quelques lignes. Sartre lui-même ne prétend pas particulièrement à l'originalité. Il tient pour ses maîtres immédiats le philosophe mystique danois Sören Kirkegaard (1813-1855), et le professeur allemand contemporain Heidegger, qui a transformé l'Université de Fribourg en une porcherie fasciste à l'intention des jeunes S.S. C'est dans les Salles profanées de cette Université que fut élaborée la superstructure « philosophique » des fours crématoires de Maïdanek.

Kirkegaard enseignait que le fondement de l'existence humaine est la peur des formes incompréhensibles, inconnaissables de la vie. Ses ouvrages s'intitulent, d'ailleurs : *Crainte et tremblement*, *Le concept de l'angoisse*.

Heidegger considère que le fondement de l'existence humaine est l'angoisse de la mort. L'homme, dit-il, est « précipité dans la vie », et « tombe vers la mort ». Seule, la mort a un sens, la vie n'en a pas. A cela s'associe la prédication en faveur d'une soumission aveugle à la force, et la foi dans la puissance mystique du Führer allemand.

A la suite de ses maîtres, Sartre dénie toute signification à la vie des individus et des peuples. La seule réalité, la seule vérité, selon Sartre, c'est « mon existence personnelle ». Tout le reste est devinette, élucubration, mensonge.

L'existentialisme, du français : existence, enseigne que tout processus historique est absurde et fortuit, toute morale mensongère. C'est la doctrine du vide spirituel. Pour elle, il n'y a, il ne peut y avoir ni lois, ni normes. Il n'y a pas d'Histoire, mais une « historification ». Il n'y a pas de morale, mais un « style de vie ». Il n'y a ni peuples, ni société, mais uniquement l'intérêt et le profit personnels, en vertu du principe : « *Carpe diem* ».

On appelle aussi l'existentialisme, personnalisme — ou culte de sa propre personne. Le héros littéraire de certains des adeptes de Sartre, c'est Don Juan, en tant qu'expression du dérèglement sexuel sous sa forme la plus débridée. D'autres préfèrent développer le thème de la vanité, du vide de l'existence, lè thème du suicide et de la mort. Leur pessimisme artificiel s'accompagne du cynisme le plus authentique.

La « Philosophie » de Sartre est la négation de toute Philosophie, de toute connaissance. Ses élèves soutiennent que le raisonnement logique n'est ni utile, ni nécessaire, et que la conscience est un mal. Dans la pièce *Antigone*, voici comment s'exprime l'héroïne du sartrien Anouilh : « Je ne veux pas comprendre... Je n'ai pas besoin de la raison... Ne pas savoir, voilà ce dont j'ai besoin. »

Camus, un autre écrivain de l'école, a pris pour héros de son drame Sisyphe, accomplissant son travail absurde et inutile. C'est dans les thèmes et les sujets mettant en évidence l'absurdité du processus historique que patauge inlassablement Simone de Beauvoir. Du même genre sont les romans et les pièces de Sartre lui-même.

Ce sont de telles concoctions, nauséabondes et putrides, que la réclame bourgeoise essaye de faire passer pour le dernier cri et l'expression la plus originale de la mode philosophique. Mais, qu'y a-t-il de neuf dans tout cela? Pour pouvoir les ranger au nombre de ses coreligionnaires, Sartre a déterré ces « philosophes » gardes-blancs émigrés : Léon Chestov et Nicolas Berdiaiev. Ne se rend-il pas compte que ce sont des fossiles, appartenant à une époque depuis longtemps révolue de la réaction russe?

Ces noms sont indissolublement liés à cette période — celle des années 1907 à 1917 — que Gorki considérait comme la plus honteuse et la plus stupide qu'ait traversé l'élite cultivée de la Russie. Une partie considérable de cette élite s'en alla rouler, après 1905, dans les bas-fonds marécageux de la mystique. La mode fut aux renégats, dans la Littérature et la Philosophie bourgeoises. Des écoles et des chapelles idéalistes apparurent, qu'unissait une haine commune du marxisme et une crainte animale de la Révolution.

Sous leur plumage bigarré et chatoyant, elles avaient ceci en commun : la négation du monde objectif et réel, la négation de l'expérience et de la science, la déification de la sensation personnelle, subjective.

Lénine a réduit en poussière cette réaction philosophante, en démontrant que toutes les écoles et toutes les chapelles idéalistes, quelles que soient les plumes dont elles se parent, chantent la même chanson : celle du solipsisme de Berkeley qui ne reconnaît d'autre réalité que celle du « moi ».

Sartre et ses élèves se pavanent, revêtus de ces oripeaux philosophiques. Leur terminologie même vient de chez le brocanteur. Lénine, tournant en ridicule le docte charabia philosophique des idéalistes, écrivait : « Chez nous, en Russie, on évite pudiquement la plupart du temps ce galimatias professoral. C'est à peine si, de loin en loin, on abasourdit le lecteur de quelque *existentiel* ». (*Œuvres complètes*, XIII, 75.)

Le petit mot à la mode circulait donc déjà à l'époque. Et, dès cette époque aussi, la mode était de jongler avec les concepts inconciliables. Léon Chestov intitulait coquettement ses écrits : « Adogmatisme dogmatique ». Sartre, lui, donne comme sous-titre à son principal ouvrage : « Phénoménologie ontologique » autrement, et plus simplement dit : « Doctrine du Néant de l'Être », ou, plus simplement encore : « tarte à la crème ».

Au caquetage philosophique répond comme un écho le caquetage littéraire. Gorki a fait, sous les traits du poète Eustignée Smertiachkine, une cruelle satire des Sollogoub, Hippius, Merejkovski, Akhmatov, Artsybachev, chantres de la mort et du non-sens. De ce genre de littérature procédait un érotisme malsain. Et c'est de ce même érotisme, de cette même pornographie grossière, que sont imprégnés les vers, les nouvelles, les romans existentialistes.

Le journal *Les Temps Modernes* publie la « Chronique d'un Menteur », les « Récits d'un Voleur », le « Journal d'un Schizophrène »; des nouvelles comme : « Le mariage noir », « La passion du viol », etc... Les comptes rendus de fin de mois constituent une énumération détaillée des suicides et des meurtres commis en France.

Évidemment, les Smertiachkine français ne sont nullement disposés à reconnaître qu'ils ne sont que la copie des Smertiachkine russes des années 1907-1917. Ils s'isolent de leurs devanciers, tout comme ces devanciers eux-mêmes s'isolaient farouchement les uns des autres. Lénine écrivait en 1913 à Gorki qu'entre deux de ces chapelles, la différence n'était ni plus ni moins grande qu'entre « un diable jaune » et « un diable bleu », et qu'elles avaient en commun ce caractère essentiel d'être des « morgues d'idées ».

Ces morgues d'idées trouvent à l'heure actuelle en France des admirateurs, peu nombreux, il est vrai, mais fort bruyants, et, surtout, des éditeurs. La bourgeoisie réactionnaire a pris Sartre sous son patronage. Il lui est nécessaire dans sa lutte contre la démocratie, contre le marxisme. La destruction du fascisme a vidé l'ancien

arsenal idéologique des « 200 familles ». Il faut faire du neuf. Et l'on y travaille, en s'efforçant d'aveugler, sous les vapeurs putrides de la mystique, la jeune France, la France nouvelle, formée à l'école du combat et de la résistance contre l'envahisseur allemand.

« Le Mort saisit le Vif ». La France de Pétain et de Laval, spéculant sur les difficultés récentes, tente de contaminer, du macabre poison de sa propre pourriture, de sa décomposition intellectuelle et morale, la jeunesse française.

On a entrepris, ces temps derniers, d'adapter l'existentialisme aux exigences d'une politique réactionnaire. Avant guerre Sartre ne faisait pas de politique. Il était inconnu au delà d'un cercle restreint. Son école était l'expression de la décomposition totale de l'élite cultivée de la Bourgeoisie d'avant-guerre. Pendant la guerre, Sartre se trouva placé dans le camp des résistants, et y acquit un petit capital démocratique.

C'est ce petit capital que l'on fait politiquement fructifier à présent. Sartre s'efforce de concilier le nihilisme philosophique avec une certaine phraséologie démocratique. Il se fait passer pour libéral. L'une de ses brochures s'intitule : *Existentialisme et Humanisme.* En fait, sous le couvert du charabia philosophique, c'est la campagne contre le matérialisme et la science, contre le marxisme et la démocratie populaire qui se poursuit.

La bourgeoisie française n'est pas seule à apprécier les services de Sartre. La réaction américaine le couve du regard. L'an dernier, Sartre a effectué le tour des universités américaines. Il a fait des conférences sur l'existentialisme à Yale, à Harvard, à Princetown — citadelles du conservatisme universitaire américain. La presse américaine lui a consacré une réclame tapageuse. Le journal *Life* a publié de lui une biographie élogieuse, en soulignant que « Le philosophe le plus à la mode », Sartre, se présente actuellement comme « l'adversaire principal du marxisme sur le front des idées ». Ce qui revient à dire que les productions à la mode de chez Sartre sont assurées d'avoir accès aux États-Unis au même titre que les productions à la mode de chez Paquin.

Sartre sait fort bien ce qu'on attend de lui. Peu après son retour des États-Unis, il publiait un numéro spécial de son journal, consacré à l'Amérique. Ce numéro a près de 400 pages. On y trouve des articles d'auteurs français et américains, mais la chronique des suicides, le journal du Schizophrène, les lettres de voleurs en sont bannies... Les Smertiachkine ont pris de la dignité. Les voici qui se mettent soudain à évoquer les problèmes économiques, — et le plus important d'entre eux : celui des devises.

Sartre lui-même condescend à traiter de « l'américanisme ». Ses hiéroglyphes philosophiques sont traduits en clair dans la

colonne voisine par Guy Cardailhac : « Les États-Unis avant leur héritage ». Nous apprenons que l'héritage historique des États-Unis comprend, en fait, le monde entier. Que la France le veuille ou non, elle est à la remorque des États-Unis; elle doit s'intégrer au « bloc occidental » ou au « bloc atlantique »; elle doit, pour parler simplement, devenir une colonie du riche impérialisme américain. Cardailhac dénie à la France toute possibilité de suivre une politique économique indépendante.

C'est ainsi que l'on découvre l'aspect économique, social et politique de l'existentialisme. Les Smertiachkine français parlent de la mort, mais ils veulent vivre, trafiquer de leurs idées, et s'enrichir à ce trafic. La France est pour eux aujourd'hui trop pauvre, et son avenir leur fait peur. Dans les progrès de la conscience de classe chez les masses laborieuses, dans le succès des communistes, dans la popularité des idées marxistes, ils lisent, avec juste raison, leur arrêt de mort. Ils se tournent vers la réaction américaine comme vers leur métropole et le marché où écouler leur production.

En tant qu'ennemis du marxisme, ils sont nécessaires à la riche bourgeoisie américaine. Ce fait seul apporte déjà la preuve de la banqueroute de la philosophie bourgeoise et du succès croissant du marxisme auprès de cercles de plus en plus étendus. Il est curieux de noter que la philosophie de la décadence, du pessimisme et de la pourriture se trouve désormais en demande aux États-Unis, où, tout récemment encore, l'optimisme grossièrement satisfait d'une bourgeoisie prospère donnait le ton à la philosophie. L'inquiétude et l'incertitude sont-elles en train de ronger la tradition de la satisfaction de soi? L'importation du nihilisme français n'y changera rien. Les Smertiachkine sont mauvais médecins.

La philosophie de la décadence, de la décomposition et de la mort est sans force devant la philosophie du développement de la vie, devant la puissance conquérante de la raison et de la science. La loi qui préside au déroulement des faits historiques, affirmée dans la théorie et dans la pratique par le marxisme-léninisme, emplit d'effroi et d'angoisse mortelle les classes sociales obligées de quitter la scène de l'histoire.

L'exportation outre-océan de la philosophie à la mode de Sartre constitue, très exactement, une fuite : la fuite devant le progrès de la démocratie européenne, devant la science, devant le marxisme, devant le peuple.

D. Zaslavuski.
(*La Pravda*)

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Mai 1947
Dépôt légal : 2e *trim.* 1947